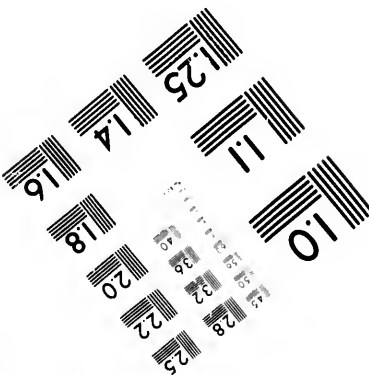
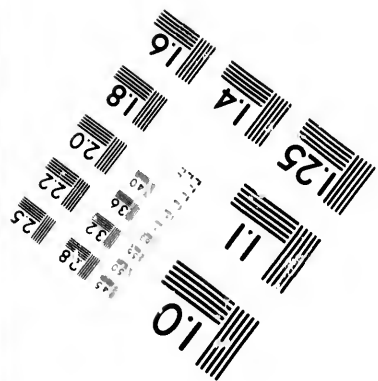
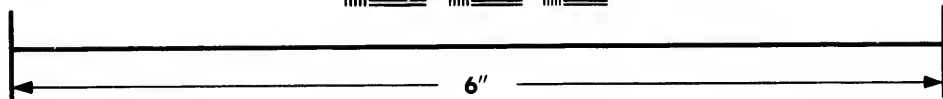
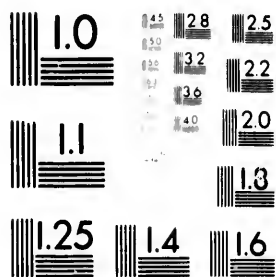


**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

**CIHM/ICMH  
Microfiche  
Series.**

**CIHM/ICMH  
Collection de  
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions

Institut canadien de microreproductions historiques

**1980**

Technical and Bibliographic Notes/Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers/  
Couverture de couleur
- Covers damaged/  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated/  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing/  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps/  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black)/  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations/  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material/  
Relié avec d'autres documents
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin/  
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la  
distortion le long de la marge intérieure
- Blank leaves added during restoration may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from filming/  
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées  
lors d'une restauration apparaissent dans le texte,  
mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont  
pas été filmées.
- Additional comments:/  
Commentaires supplémentaires:

- Coloured pages/  
Pages de couleur
- Pages damaged/  
Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated/  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached/  
Pages détachées
- Showthrough/  
Transparence
- Quality of print varies/  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary material/  
Comprend du matériel supplémentaire
- Only edition available/  
Seule édition disponible
- Pages wholly or partially obscured by errata  
slips, tissues, etc., have been refilmed to  
ensure the best possible image/  
Les pages totalement ou partiellement  
obscurcies par un feuillet d'errata, une pelure,  
etc., ont été filmées à nouveau de façon à  
obtenir la meilleure image possible.

This item is filmed at the reduction ratio checked below/  
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X	32X
				✓							

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

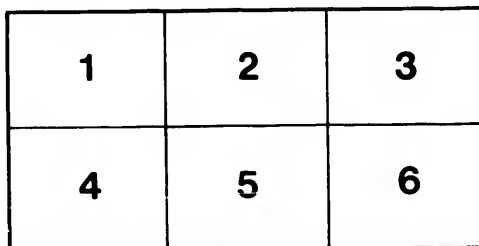
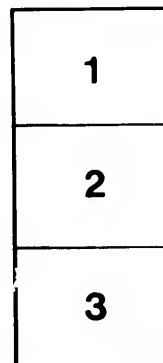
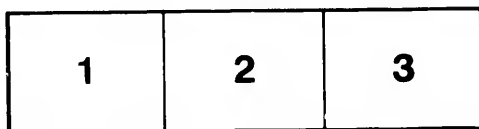
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol  $\rightarrow$  (meaning "CONTINUED"), or the symbol  $\nabla$  (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole  $\rightarrow$  signifie "A SUIVRE", le symbole  $\nabla$  signifie "FIN".

Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

errata  
to

pelure,  
on à







UNE GERBE

DU MEME AUTEUR

---

ESSAIS POÉTIQUES

Un volume in-8.

---

LES POÈMES COURONNÉS

Un volume in-18.

---

ÉVANGÉLINE

TRADUCTION DU POÈME DE LONGFELLOW

Un volume in-18.

---

LES VENGEANCES

POÈME

Un volume in 12.

---

LES VENGEANCES

Drame en six actes. Br. in-18.

---

LE PÈLERIN DE SAINTE-ANNE

ROMAN

Deux volumes in-18.

---

PICOUNOC LE MAUDIT

SUITE DU PÈLERIN DE SAINTE-ANNE

Deux volumes in-18.

PAMPHILE LEMAY

---

102

UNE

G

GERBE

POÉSIES



QUÉBEC

TYPOGRAPHIE DE C. DARVEAU

82 et 84, rue de la Montagne

—  
1879

PS 8473

E4

G4

UNE  
GERBE

---

AVE MARIA

Ave Maria, mon unique joie,  
Espoir de l'enfance et son tendre appui.  
Amour à ton Fils ! Montre-moi la voie  
Qui nous mène vers lui.

**Ton nom, vierge admirable, est la molle harmonie  
Que l'on entend monter de la vague brunie  
Par les teintes du soir,**

Alors que le pêcheur ferle ses blanches voiles,  
 Que les esprits de l'air allument les étoiles  
 Aux voûtes du ciel noir.

Ave Maria. Miroir de justice,  
 Dans le droit sentier dirige mes pas.  
 Enivre mon cœur, vase de délice  
 Que l'on n'épuise pas.

Il est plus doux, ton nom, que ces soupirs étranges  
 Qui s'élèvent des champs lorsque les petits anges  
 Versent à l'humble fleur  
 Son enivrant arôme, et plus doux que l'obole  
 Qui tombe dans la main du pauvre et le console  
 Aux jours de la douleur !

Ave Maria, limpide rosée  
 Qui viens réfléchir les feux du matin ;  
 Mon âme t'a vue et s'est reposée  
 Dans un calme divin.

Il est plus doux, ton nom, qu'en juin le frais ombrage  
 Plus doux que dans l'automne, après le sombre jour  
 Un rayon de soleil !  
 Plus doux qu'après le jour la nuit mystérieuse !  
 Plus doux qu'après la nuit l'aurore radieuse  
 Et le matin vermeil !

Ave Maria. Rose printanière,  
 Verse ton parfum plus pur que le miel.  
 Tu t'épanouis, ô fleur de lumière,  
 Dans les jardins du ciel !

Ton nom, c'est la parure  
 Des bois diaprés !  
 L'insecte le murmure  
 Aux trèfles pourprés  
 Et la fontaine pure  
 Le chante aux verts prés !

L'alouette gentille,  
 Qui dès l'aube sautille  
 Sur le galet qui brille,  
 Le répète aux flots bleus !  
 Et l'ajonc du rivage  
 Et le saule sauvage  
 Se le disent entre eux !

Ave Maria, ravissante étoile  
 Qui brilles, la nuit, dans le ciel obscur,  
 Pour chasser l'orage et guider la voile  
 Vers un rivage sûr !



## UNE GERBE

Ton nom, c'est le symbole  
Du soleil levant.  
Comme un baume il s'envole  
Sur l'aile du vent.  
Il est mon auréole :  
Je le dis souvent !

Puis l'aigle solitaire  
Le porte au mont austère,  
Le fleuve avec mystère  
Le murmure en son cours.  
Le sillon que je rouvre  
Et le ciel qui me couvre  
Le modulent toujours !

Ave Maria. Daigne me sourire ;  
Protège ma foi contre les méchants !  
Que ton souffle pur, effleurant ma lyre,  
Divinise ses chants !

## LA DÉBACLE

SOUVENIR DU PRINTEMPS DE 1865.

- “ Avril ! aimable avril, que ton haleine est pure !
- “ Que de charmes nouveaux je trouve en son murmure
- “ Quand elle enfle ma voile et berce mon esquif,
- “ Quand elle fait frémir le ruisseau fugitif,
- “ Quand elle vient jouer dans la chauve ramure,
- “ Secouer, sur mon cou, ma longue chevelure,
- “ Ou rafraîchir mon front mouillé par le travail !
- “ Que ton soleil est chaud ! Il consume l'émail
- “ Dont l'hiver recouvrait nos champs et notre fleuve,
- “ Et redonne à nos prés une parure neuve !
- “ Il ramène l'amour et l'oiseau sous nos cieux !
- “ Il rend à nos forêts leurs chœurs mélodieux !
- “ Il emplît les rameaux d'une sève abondante,
- “ Le cœur des jeunes gens, d'une vigueur ardente !

“ Avril ! avril ! ton souffle est plein de volupté !  
“ Tes matins et tes soirs, ô beau mois enchanté,  
“ Naissent dans l'harmonie et les flots de lumière !  
“ Avril, c'est toi qui viens égayer la chaumière  
“ Dont la bise d'hiver attristait le foyer !  
“ C'est toi qui fais encor, sous ton souffle, ondoyer,  
“ Quand tes feux ont fondu leurs cristaux immobiles,  
“ Les flots du Saint-Laurent redevenus dociles.  
“ Hâte-toi, mois d'amour, que je cueille une fleur,  
“ La première des bois, la plus fraîche en couleur,  
“ Pour orner les cheveux de ma jeune Henriette !  
“ Hâte-toi, que je berce en ma barque coquette,  
“ Sur les vagues d'azur du fleuve paresseux,  
“ Celle qu'ont fait rougir mes pudiques aveux ! ”

Ainsi chantait, un jour, d'une voix douce et fière,  
Sous les bois sans ombrage, au bord du lac Saint-Pierre,  
Un fils du Saint-Laurent, un barde jeune et bon,  
Doué du plus fatal mais du plus noble don.  
Et, pendant qu'il chantait, son œil mélancolique  
Suivait, dans le lointain, une scène magique :  
C'était le fleuve aimé qui, las d'être captif,  
S'agitait dans son lit comme un coursier rétif,  
Secouait le fardeau de ses glaces massives,  
En éclats scintillants les poussait vers ses rives,  
Et les broyait ensemble avec autant de bruit  
Qu'en fait, à son réveil, un volcan dans la nuit.

Les paysans heureux, pour mieux voir le spectacle  
Qu'offrait, ce printemps-là, la tardive débâcle,  
Jusques au bord des eaux venaient de toute part,  
Et, par des cris joyeux, saluaient le départ  
De ces banes de cristal dont l'attitude altière  
Avait voulu braver la saison printanière.  
On voyait accourir la troupe des enfants  
Jetant, dans le ciel pur, mille cris triomphants ;  
Les cheveux enchaînés sous de molles résilles,  
On voyait accourir l'essaim des jeunes filles,  
En corsage d'indienne, en modestes jupons.  
Leurs bouches prodiguaient des sourires fripons  
Et leurs voix frappaient l'air de notes argentines.  
Elles semblaient ainsi de joyeuses ondines  
Que le printemps rendait à leurs limpides eaux,  
Et qui cherchaient leur grotte au milieu des roseaux.

Mais quelle est cette vierge à l'air doux et candide  
Qui laisse sa compagne et va, d'un pas timide,  
S'asseoir sur le vieux tronc d'un orme renversé ?  
De quel touchant espoir son cœur est-il bercé ?  
Quelle peine nouvelle ou quelle inquiétude  
Lui font, quand tout est gai, chercher la solitude ?  
La joie et la douleur n'aiment guère le bruit.  
Son regard, attaché sur la glace qui fuit,  
De temps en temps se lève et se porte à la rive,

Plein d'un trouble charmant et d'une ardeur craintive.  
Quel est l'objet aimé dont le charme puissant  
Peut enchaîner ainsi ce regard ravissant ?  
Est-ce donc toi, Damas, est-ce donc toi, poète ?  
Et celle qui t'attend est-ce ton Henriette ?  
Ah ! oui, car je te vois, le front tout radioux,  
Diriger, moins rêveur, ta course vers les lieux  
Où la fille des champs est assise plaintive !  
En te voyant venir ton amante attentive  
A baissé son beau front où montait la rougeur,  
A baissé ses cils d'or et son grand œil songeur !

Pendant que jusqu'au loin les glaces ébranlées  
S'agitent sourdement sur les ondes gonflées ;  
Pendant que sur les bords les timides échos  
Disent les chants du ciel et la clameur des flots,  
Comme deux jeunes fleurs épanchent leur dictame,  
En secret les amants vont épancher leur âme.  
Ils disent, en riant, leurs soins un peu jaloux,  
Echangent, de nouveau, les serments les plus doux,  
Et se sentent plus forts pour l'heure de l'épreuve.  
Les parfums de la brise et l'aspect du grand fleuve,  
La pureté des airs, les murmures, les chants,  
Les rayons du soleil qui dansent sur les champs,  
Les bruits qui tout à coup succèdent au silence,  
Cette étrange vigueur et cette effervescence

ative.

Qui circulent partout, venant tout ranimer,  
Redoublent, dans leur cœur, la puissance d'aimer.  
Et la terre à leurs yeux paraît bien rétrécie !  
Ils n'auront pas assez, pour s'aimer, de la vie !  
Ils sentent quelque chose au fond de tant d'amour  
Que ne peut leur donner le terrestre séjour !  
Leurs regards confondus se remplissent de larmes ;  
Ils se trouvent heureux et des mots pleins de charmes  
S'échappent de leur bouche avec de longs soupirs.  
Hélas ! pourquoi faut-il qu'au milieu des plaisirs  
Il se glisse souvent une pensée amère ?  
Est-ce pour avertir que tout est éphémère ?  
Que rien ne doit durer dans ces mondes flottants ?  
Que tout passe bien vite et nous en même temps ?

—Henriette, disait le sensible poète,  
Ton amour est ma vie, et pourtant je regrette  
De t'avoir inspiré de si suaves feux ;  
Je regrette le jour où mes chastes aveux  
Ont fait naître soudain des roses sur ta joue.  
Je t'aime comme alors, et plus, je te l'avoue ;  
Mais que sert de s'aimer si l'on ne peut s'unir,  
Si le Prêtre de Dieu ne doit pas nous bénir ?  
Je suis bien pauvre, hélas ! et mon cœur désespère  
De te voir volontiers partager ma misère.  
Mon luth, ô mon amie, est mon unique bien ;

Le monde aime mes chants mais ne me donne rien :  
Je ne ramperais pas, d'ailleurs, devant un trône ;  
Je ne chanterais point pour une vile aumône ;  
Et j'aime mieux rester à jamais indigent  
Que de vendre ma lyre une pièce d'argent !”

—Par quel chagrin, Damas, ton âme est-elle étreinte ?  
Pourquoi me blesses-tu par une injuste crainte ?  
Partager ton destin, être pauvre avec toi  
N'est-ce pas, ô Damas, mon seul désir à moi ?  
L'or n'apporte souvent qu'un bonheur bien futile :  
L'amour et la vertu le donnent moins fragile.

—Mais pourrai-je chanter si je te vois souffrir ?  
Mes accords désolés devront bientôt mourir.

—Oh ! j'unirai ma voix à ton accent suprême,  
Et le monde dira qu'on pleure mais qu'on aime.

—Qui parle par ta bouche, ô charme de mon cœur ?  
De tous mes vains discours ton amour est vainqueur.  
Je craignais de trouver ton âme résignée  
Et par un autre amour peut-être dominée.

—Tu me blesses, Damas, par ce cruel soupçon.  
Tribul est riche et laid ; c'est un méchant garçon.

rien :  
e;  
Il insulte l'Eglise et méprise le prêtre :  
Son cœur est plein de fiel et son bras est bien traître :  
La vengeance a pour lui les attraites les plus doux ;  
Et, s'il aime quelqu'un, il est sombre et jaloux.

— Pardonne à ton ami, ma sensible Henriette,  
Tu m'aimes, je le sais, d'une amitié parfaite.

.....  
Mais regarde, là-bas, cet énorme rempart  
Que forment les glaçons emportés au hasard ;  
On dirait qu'un géant les entasse avec rage  
Pour détourner le fleuve et noyer son rivage.  
Quels bruits ! quelles clameurs et quels mugissements !  
Quels chocs et quels éclats ! quels vifs scintillements  
Le soleil fait pleuvoir de ces informes glaces !  
Comme on voit se dresser leurs immenses surfaces !  
Et le fleuve profond s'arrête épouvanté ;  
On dirait qu'à sa source il remonte irrité !  
Son flot sombre et grondeur jusqu'à nos pieds s'élance !  
Il couvre le rivage ! Il s'avance ! Il s'avance !.....  
Adieu ! mon Henriette, adieu ! pardonne-moi ;  
Je vais joindre ma mère et calmer son effroi.

Saint-Laurent ! Saint-Laurent ! ô superbe rivière,  
N'as-tu donc plus assez, pour ton onde si fière,  
Du lit que Dieu lui-même a voulu te creuser ?



Pourquoi, fleuve orgueilleux, sur ton rivage oser  
Jeter, comme un linceul, l'écume de ta lame ?  
Es-tu donc aussi toi pris du désir infâme  
D'agrandir ton royaume en volant tes voisins ?  
Depuis quand ces verts prés et ces rians jardins  
Sont-ils donc devenus comme une urne profonde  
Où peut insolemment se dérouler ton onde ?  
Pourquoi ta voix grossie a-t-elle tant d'horreur,  
Et pourquoi ton aspect répand-il la terreur ?

Cet air de paix profonde et d'allégresse pure,  
Qu'on voyait rayonner sur la brune figure  
De tous les paysans réunis près des eaux,  
S'effaça tout à coup au penser des fléaux  
Que pouvaient apporter les ondes déchainées.  
La gaité déserta leurs âmes consternées ;  
Ils quittèrent en foule et précipitamment  
Le rivage où montait le terrible élément.

Quand Damas, pour aller vers sa mère inquiète,  
Eut laissé, sur l'ormeau, la fidèle Henriette,  
Elle resta pensive en face du tableau  
Qui s'ouvrait devant elle étrange autant que beau :  
Elle entendait encor dans son âme attendrie  
Vibrer de son amant la voix noble et chérie.

Bien vite cependant le tumulte et les cris  
Que poussent, jusqu'au ciel, les paysans surpris  
L'arrachent aux douceurs de son aimable rêve :  
En voyant que tout fuit, honteuse, elle se lève  
Et tourne promptement ses pas vers la maison.  
Mais voici que soudain, à travers un buisson  
Jeté comme un rideau derrière le tronc d'orme,  
Elle voit s'avancer une face difforme  
Dont les yeux dilatés flambent d'un feu jaloux.  
Elle n'entend qu'un mot : Malheur ! malheur à vous !  
Que lui jette au hasard une bouche en grimace,  
Pendant qu'un poing crispé se lève et la menace.  
"—Tribul ! Tribul ! dit-elle, ô monstre, laisse-moi !"  
Et rapide elle fuit toute pâle d'effroi.

Quel spectacle inouï ! quel désordre ! quel trouble !  
Tout s'agite partout ; le tumulte redouble !  
Les braves paysans, émus, épouvantés,  
En implorant le ciel, coarent de tous côtés.  
Les uns laissent déjà leur maison peu solide,  
Emportant avec eux, dans leur fuite rapide,  
Tous les objets divers qu'ils ont d'abord trouvés,  
Et cherchent un refuge aux lieux plus élevés ;  
Les autres, moins craintifs, à cette heure suprême,  
Attendent leur destin dans leur demeure même.  
La mansarde leur offre un gîte bien étroit

Ils n'en pourront bientôt sortir que par le toit ;  
Mais plutôt que de fuir ils en font leur asile.

On sort de leur étable et l'on mène, à la file,  
Par des chemins nouveaux, sur le haut du fenil,  
Les bêtes que menace un imminent péril.  
On entend le cheval qui hennit et piétine  
Et le bœuf paresseux qui beugle et se mutine.  
Les coqs battent de l'aile et chantent follement ;  
Les chiens, flairant le sol, hurlent sinistrement :  
La jeune fille en pleurs jette une plainte amère  
Et l'enfant étonné se cramponne à sa mère.

Le spectacle est navrant. Les banquises, là bas,  
S'accumulent toujours avec un sourd fracas.  
Et le fleuve gonflé, sur ses rives fécondes,  
Implacable, rejette avec fureur ses ondes.  
Les champs sont engloutis sous des torrents nouveaux,  
Les arbres sans feuillage, élevant leurs rameaux  
Au dessus de ce lac au flot rapide et sombre,  
Ressemblent au vaisseau qui perd sa voile et sombre.  
Comme après un naufrage, étendus sur les mers,  
Flottent, au gré des vents, mille débris divers,  
Ainsi flottent partout, dans l'immense prairie,  
Mille objets emportés par le fleuve en furie.

Et le soleil répand, comme en signe d'adieu,  
Sur ce tableau lugubre un long sillon de feu.

Quel calme tout à coup règne dans la nature !  
Pas un seul chant d'oiseau, pas un léger murmure !  
Au loin les banes de glace, immobiles, pressés,  
Ressemblent d'immenses rocs l'un sur l'autre entassés.  
Les eaux ne montent plus, le fleuve se repose.  
Est-il donc effrayé des souffrances qu'il cause,  
Ou se repose-t-il dans un profond sommeil,  
Pour mieux recommencer la lutte à son réveil ?  
Dans les prés, au-dessus de ces vagues étranges,  
On ne voit s'élever que les combles des granges  
Qui tremblent, confondus, les divers animaux,  
Et que les faites pelés des pommiers, des ormeaux,  
Et que les gais pignons des maisonnettes blanches.  
Les canots effilés ou des radeaux de planches  
Aux fenêtres des toits demeurent amarrés :  
C'est le dernier asile où viendront, éplorés,  
Les pauvres paysans chassés de leur demeure.  
Et sur la nappe humide on voit fuir, à toute heure,  
Au bruit de l'aviron qui plonge dans les flots,  
D'une maison à l'autre un de ces longs canots.

Mais quelle est donc, là-bas, cette fière nacelle  
Qui semble se courber sur l'onde qui ruisselle ?

Quel est ce couple heureux qui se parle d'amour  
Sur l'élément perfide et sous les feux du jour ?  
C'est le barde rustique avec son Henriette !  
Aimez-vous ! aimez-vous ! nulle voix indiscreète  
Au vent ne jettera vos propos amoureux !  
En face du malheur, enfants, soyez heureux !  
L'amour est plus puissant entouré de ruines !.....  
La souffrance et l'amour font les âmes divines !.....  
Aimez-vous ! aimez-vous ! Le bonheur, doux enfants,  
Est infidèle, hélas ! comme les flots mouvants !

O soleil paresseux, tu caches ta lumière  
Et tu n'as pas fini ta course journalière !  
Vas-tu donc te coucher comme un vieux pèlerin  
Qui ne peut, sans dormir, achever son chemin ?  
Pourquoi ce voile noir dont tu couvres ta face ?  
Ce regard qui languit ? ce rayon qui s'efface ?  
Pourquoi ton front brillant s'est-il donc obscurci,  
Et ton orbe orgueilleux, tout à coup, rétréci ?  
Naguère, en descendant derrière nos montagnes,  
Tu souriais encore à nos fraîches campagnes ;  
Tu ranimais nos bois par ta douce chaleur  
Et rendais à nos prés leur charmante couleur !  
O soleil paresseux, la terre est belle encore  
Quand ton joyeux reflet l'illumine et la dore !  
Ne te hâte pas tant de prendre ton sommeil ;

Verse-lui jusqu'au soir ton feu pur et vermeil ;  
Passe au loin devant toi cette nue au flanc sombre  
Qui monte à l'horizon comme un spectre dans l'ombre !  
Et toi ne souille pas, fraîche brise du soir !  
Et les flots à ta voix venaient à s'émouvoir,  
Et ton souffle agitait cette nappe mobile  
Qui reconvre partout notre rive fertile,  
Quels seraient nos malheurs ! quel serait notre deuil !...  
Ah ! nos champs deviendraient un immense cercueil !  
Le soleil, dérobé par un épais nuage,  
Laisse, sur les eaux qui couvrent le rivage,  
S'étendre, par degrés, de ténébreux sillons ;  
Dans les cieux grisonnants quelques pâles rayons,  
Souvrant en éventail, s'échappent de la nue.  
Ils présagent qu'un vent, sur la campagne nue,  
Va s'élever bientôt, violent, furieux.  
Le front des paysans devient plus soucieux ;  
Leur cœur, saisi d'effroi, bat avec violence ;  
Les époux consternés échangent, en silence,  
Un regard où la crainte est mêlée à l'amour ;  
Les mères, les enfants s'enviennent, tour à tour,  
Sagenouiller en pleurs devant la sainte image  
De celle dont la voix dissipe tout orage :  
O vierge, disent-ils, nous espérons en vous ;  
Nous sommes vos enfants, vierge, secourez-nous !”

Déjà l'ombre au ciel plane et le jour baisse vite ;  
 Sous l'haleine du vent déjà l'onde s'agite.  
 Les flots après les flots s'avancent menaçants,  
 Déracinent les troncs des arbres frémissants,  
 Emportent au hasard les débris des clôtures,  
 Et se heurtent aux toits avec de longs murmures.

O rivages aimés, naguère si joyeux,  
 Quel aspect désclant vous offrez à nos yeux !  
 Vous avez dépeuplé vos vêtements de fête,  
 Et le printemps n'a pas couronné votre tête !  
 Vous êtes devenus pareils au lit profond  
 Où s'élançe, écumeux, un fleuve vagabond.

La nuit ! voici la nuit, le front ceint de ténèbres !  
 La nuit avec des voix, des murmures funèbres !  
 J'entends de longs soupirs, de rauques hurlements !  
 J'entends d'étranges bruits, d'affreux gémissements !  
 Des plaintes, des clameurs qui montent jusqu'aux nues !  
 Désespoirs inouïs, angoisses inconnues !  
 Voix d'hommes effrayés appelant au secours !  
 Voix de femmes pleurant les fruits de leurs amours !  
 Jeunes filles qu'étouffe une terreur amère !  
 Petits enfants en pleurs qui demandent leur mère !  
 Cris divers d'animaux qui pressentent la mort !  
 Vent qui souffle toujours et de plus en plus fort !

te ;

lourds murmures des flots qui s'agitent et roulent !  
 lugubres craquements des maisons qui s'écroulent !  
 tout se plaint, tout gémit dans les ombres du soir !  
 tout n'est partout, hélas ! que mort ou désespoir !

res.

Nuit pleine d'horreur ! ô nuit épouvantable,  
 lève ton voile noir et ton ombre implacable !  
 Laisse-nous contempler ces désastres nouveaux !  
 Quels flots bondissent, là, comme de blancs troupeaux ?  
 Quels flots tumultueux, au souffle des tempêtes  
 agitent, en hurlant, leurs écumeuses crêtes,  
 comme des pins altiers tourmentés par le vent  
 agitent les rameaux de leur faite mouvant ?  
 Ils mordent les lambris des maisons et des granges !  
 leurs chocs répétés des voix, des cris étranges,  
 comme de sourds échos, répondent tristement !

pres !

s !

nements !

nements !

aux nues !

mours !

ère !

!

rt !

Voyez-vous ? voyez-vous sur le sombre élément  
 le toit démantelé qui s'éloigne et vacille ?  
 berce, sur l'abîme, une pauvre famille  
 qui demande à grands cris un secours trop tardif.  
 Entendez-vous, là bas, cet autre accent plaintif ?  
 C'est le suprême adieu d'une mère éplorée  
 à son fidèle époux, à sa fille adorée !  
 trop faible pour laisser sa couche de douleur,  
 elle commande aux siens d'échapper au malheur



Qu'elle ne peut, hélas ! éviter elle-même.  
Rien ne doit la sauver de ce danger extrême.  
Elle voit devant elle une effroyable mort,  
Mais s'occupe d'eux seuls et tremble pour leur sort.  
L'eau s'élève avec bruit vers son lit solitaire  
Comme le sable autour d'un tombeau qu'on enterre !  
Déjà le toit frémit, s'incline, et, sur les flots  
S'éroule en étouffant ses suprêmes sanglots !

Là-bas ! là-bas ! ô ciel ! qui luttent dans les ombres !  
Quels sont, de toute part, quels sont ces groupes sombres  
Qui se tiennent noués au faite des ormeaux ?  
Qui, noyés à demi, cramponnés aux rameaux,  
Se ballottent au gré de la bise et des lames ?

Des vieillards décrépits et d'adorables femmes,  
Des vierges à l'œil pur et de faibles enfants  
Ont confié leurs jours à ces gîtes mouvants !

Ici, l'arbre, chargé d'une masse trop lourde,  
S'incline lentement, pousse une plainte sourde  
Et rend les malheureux à l'abîme obscurci :  
Là, c'est un faible enfant que, de son sein transi,  
Laisse tomber, hélas ! une mère épuisée !  
Et, plus loin, un vieillard dont la main s'est brisée

En serrant les rameaux d'un cenellier noueux,  
Replonge dans les flots son crâne sans cheveux !

Où vont-ils ? où vont-ils sur la mer furibonde  
Ces canots vacillants et tout remplis de monde ?  
Ce n'est plus au refrain des joyeuses chansons  
Que dans les flots obscurs plongent les avirons,  
C'est au bruit des sauglots et des plaintes funèbres !  
Où vont ces malheureux au milieu des ténèbres ?  
Ne vont-ils pas bientôt se heurter à l'écueil ?  
N'auront-ils pas aussi les ondes pour cercueil ?  
O ciel ! protège-les ! c'est assez de victimes !  
Referme, Dieu puissant, ces horribles abîmes  
Que ton bras redoutable a laissés s'entr'ouvrir,  
Et que l'on voie encor ces rives reflleurir !

O prière inutile ! En vain ma voix implore,  
Il faut une victime ! une victime encore !  
O Damas ! ô Damas ! réponds, où donc es-tu ?  
Que devient ton amour ? Que devient ta vertu ?  
Ton esprit égaré rêve-t-il d'harmonie ?  
Damas, n'entends-tu pas un râle d'agonie,  
Une plaintive voix qui va s'affaiblissant ?  
N'entends-tu pas, Damas, un adieu saisissant  
Que l'orage qui passe emporte sur son aile ;

Que berce sur son sein la vague solennelle ?  
Ne vois-tu point ces bras qui se lèvent vers toi ?  
Ces regards suppliants, pleins d'amour et d'effroi,  
Que plongent dans la nuit une vierge mourante ?  
Pauvre Damas, c'est-elle ! elle ta tendre amante  
Qui se débat en vain, et, par un long effort,  
S'épuise à repousser l'étreinte de la mort !  
Mais si tu n'entends pas sa douloureuse plainte,  
Un autre la comprend. Seul il vogue sans crainte  
Au milieu des débris qui flottent sur les eaux.  
Il aime la tempête et rit de ces fléaux  
Qui vont anéantir les paysans superbes.  
Leurs bouches n'auront plus pour lui de mots acerbes !

Au bord de son canot il allume un fanal  
Et s'avance en chantant un couplet infernal.

En face de la mort la vierge malheureuse  
A saisi cependant, d'une main vigoureuse,  
La branche d'un pommier qu'elle même a planté ;  
Elle soutient ainsi, sur le gouffre irrité,  
Son visage souffrant, sa chevelure blonde  
Que chaque brise incline et chaque flot inonde.  
De temps en temps sa voix s'élève dans les airs,  
Mais nul ne veut répondre à ses sanglots amers.

Est-ce une illusion ? une barque s'avance !

A son humide proue un fanal se balance.

La vierge sent l'espoir renaître dans son cœur ;

Elle s'attache à l'arbre avec plus de vigueur

De crainte de périr tout près d'être sauvée.

La voilà ! la voilà ! la barque est arrivée !

Mais quel démon la guide ! Il ouvre un œil brutal

Et sa bouche prodigue un rire qui fait mal !

Alors dans sa terreur Henriette s'écrie :

—“ O Tribul, sauve-moi ! sauve-moi, je t'en prie !”

Et Tribul la regarde avec un air moqueur ;

Et son œil se remplit d'une fauve lueur

A la pâle clarté du fanal qui scintille.

—“ Par pitié ! sauve-moi !” reprend la jeune fille.

Et son bras fatigué glisse sur le rameau.

Toujours silencieux, son infâme bourreau

Voit sur l'arbre agité sa main blanche qui glisse,

Et, dans son cœur pervers, jouit de son supplice.

—“ Tribul ! Tribul ! pour Dieu !.. je péris !.. je péris !”

Et le monstre est muet : et l'étrange souris  
Qui fait épanouir sa figure damnée  
Répond seul aux sanglots de cette infortunée.  
Il voit les flots émus soulever ses cheveux ;  
Il voit se tordre en vain ses bras purs et nerveux ;  
Il voit sa main étreindre, avec douleur et force,  
La branche qui frémit et dont la rude écorce  
Déchire et fait saigner à chaque instant ses doigts !  
La vierge s'affaiblit et sa bouche est sans voix ;  
Ses regards effarés se couvrent de nuages ;  
Son esprit voit flotter de sinistres images.  
Et le monstre impassible est là qui rit toujours ;  
Pouvant la sauver, il la laisse sans secours.  
Il la regarde encor d'un œil sinistre et fauve :

—“ Jure d'être à moi seul, dit-il, et je te sauve.”

La vierge qui se noie, en entendants ces mots,  
Par un suprême effort élève, sur les flots,  
Son front pâle et glacé d'où la vague ruisselle.  
On voit se ranimer une vive étincelle  
Dans ce regard mourant qui semblait ne plus voir.  
Elle est charmante encor malgré le désespoir  
Qui contracte et flétrit sa figure étonnée :

—“ Misérable ! ” dit-elle, et sa voix indignée  
 Dans l'écume des flots va se perdre et mourir.  
 Ses doigts endoloris commencent à s'ouvrir ;  
 Sa main n'a plus de force ; elle glisse ! elle glisse !

—“ Jure. dit le démon, je finis ton supplice ! ”

Tout est sourd à sa voix hors le vent qui gémit !  
 Mais la main de la vierge étreint l'arbre et frémit.  
 C'est le terme fatal d'une lutte effrayante !.....  
 Une forme légère, indécise, ondoyante  
 Se berce au gré des flots, des vents impétueux ;  
 Une main entr'ouverte, un bras voluptueux  
 S'élèvent par instants au dessus de l'abîme ;  
 Mais bientôt tout s'efface, il ne reste qu'un crime !  
 Le barbare Tribul, sans bruit, s'éloigne alors  
 Et vogue poursuivi par un sombre remords.

O Damas ! ô Damas ! laisse pleurer ton âme !  
 Elle n'est plus déjà cette adorable femme  
 Dont la vertu touchante et le naissant amour  
 Payaient tes chastes feux d'un si tendre retour !  
 La mort a moissonné, dès l'aube de son âge,  
 La plus charmante fleur de ton joli village !  
 N'éveille plus les bois par tes chants réjouis !

Tes projets de bonheur se sont évanouis  
 Comme un songe au réveil et comme une fumée !  
 Ne ne la demande plus ta jeune bien-aimée :  
 Son corps charmant et pur git au fond du torrent !  
 Elle a tourné vers toi son regard expirant !  
 Elle t'a demandé dans une humble prière !  
 Et seul un homme impur, un monstre au cœur de pierre  
 Est venu souriant pour la voir expirer !  
 Le lâche ! le pervers ! il pouvait espérer,  
 En lui portant secours à cette heure suprême,  
 Te ravir à jamais celle que ton cœur aime ;  
 Mais, détestant l'infâme et fidèle à sa foi,  
 Elle aima mieux mourir que de vivre sans toi !

" Juin répand sur nos bords les fleurs de sa corbeille,  
 " De suaves accents, dès que le jour s'éveille,  
 " Font retentir au loin nos bois mystérieux ;  
 " Sur les sillons fumants les insectes joyeux  
 " Se hâtent à poursuivre une facile proie ;  
 " Le papillon doré tend ses ailes de soie  
 " Et danse tout le jour dans un rayon de feu ;  
 " Le vaste Saint-Laurent déroule son flot bleu  
 " Qui vient mourir sans bruit sur les bords du rivage ;  
 " L'air est plein de parfums, le ciel est sans orage,

“ Mais rien n'est beau pour moi, car tout espoir est vain !

mée !

“ Je voudrais que le jour n'eût plus de lendemain !

rent !

“ Ceux qui m'aimaient le plus m'ont laissé, sur la terre,

“ Achever, triste et seul, mon chemin solitaire !

“ Je cherche autour de moi les êtres regrettés,

“ Que le ciel, en un jour, hélas ! m'a tous otés !

eur de pierre

“ Partout je n'aperçois que ruines, désastres !

“ La nuit est dans mon âme et mon ciel est sans astres !

e,

“ O rivages chéris, où sont ces toits riants

“ Qui naguère brillaient au milieu de vos champs

oi !

“ Pareils à des rubis au bord d'un diadème ?

“ Pourquoi vois-je partout la face morne et blême

“ De quelques malheureux qui pleurent comme moi ?

corbeille,

“ L'aspect de l'avenir me fait trembler d'effroi.

e,

“ Roule, ô beau Saint-Laurent, roule calme et tranquille !

“ Viens caresser nos bords de ta lame docile !

“ Ta vengeance est parfaite, ô fleuve souverain !

“ Mais réponds à ma plainte, et redis mon chagrin !

;

“ Murmure, comme moi dans ma douleur amère,

u

“ Le nom de mon amie et le nom de ma mère !

lu rivage ;

“ Et, quand je vais prier sur leurs humbles tombeaux,

orage,

“ Unis à mes accents le doux bruit de tes eaux ! ”



Ainsi chantait Damas, et sa muse plaintive,  
Sa muse attendrissait les échos de la rive.  
Et puis, de temps en temps, deux noms mélodieux  
S'échappaient de sa lèvre et montaient vers les cieux.

Le ve  
La ne  
Et l'é  
Le fin  
La vil  
Allum  
Et la

Dans  
Les cl  
Car c'  
Et que  
Bien d

odieux  
les cieux.

## HISTOIRE D'UN ANGE

*(Traduit de Longfellow)*

**Le** vent d'hiver soufflait. Sur les campagnes nues  
**La** neige avait semé ses flocons argentés,  
**Et** l'étoile irrisait de ses molles clartés  
**Le** firmament d'azur où flottaient quelques nues.  
**La** ville, d'où montait un bruit continuél,  
**Allumait**, tour à tour, ses brillants réverbères ;  
**Et** la nuit commençait, la nuit des grands mystères,  
La nuit sublime de Noël !

**Dans** les beffrois altiers et les humbles tourelles  
**Les** cloches balançaient des accords merveilleux ;  
**Car** c'est dans cette nuit que leurs chants sont joyeux  
**Et** que leurs douces voix deviennent solennelles.  
**Bien** des pauvres humains, lassés de leur labeur

Et courbés sous le poids d'une nouvelle année,  
 Croyaient voir reflendir leur jeunesse fanée  
 Et songeaient encore au bonheur !

Cette nuit vit l'amour remplacer la vengeance,  
 Le pardon relever le coupable soumis ;  
 Elle vit l'union de bien des ennemis ;  
 Elle vit, sous le chaume où régnaient l'indigence,  
 Les cœurs se rassurer contre le lendemain ;  
 Elle vit la douleur sécher ses tristes larmes,  
 Chaque bouche sourire avec de nouveaux charmes  
 Chaque front prendre un air serein !

L'automne, en s'en allant, laissait, sur son passage,  
 Un parfum de bonheur doux et mystérieux.  
 Le riche et l'indigent levaient ensemble aux cieux  
 Un cœur rempli d'amour, un esprit sans nuage.  
 La paix et l'allégresse habitaient les palais ;  
 La joie et l'abondance étaient dans les chaumines ;  
 Et rien n'était plus gai que les voix argentines  
 Des enfants réjouis et frais.

Dans le deuil cependant une de ces demeures  
 Était plongée, hélas ! depuis quelques moments !  
 Sous les lambris dorés des beaux appartements

Le d  
 Une  
 Au m  
 Et pu

Susp  
 Enve  
 Les p  
 Mille  
 N'ava  
 Et le  
 Nagu

Les r  
 Pour  
 Ils n'  
 Un m  
 Le ch  
 Ne pu  
 Cet ét

**Le** désespoir sonnait de lamentables heures :  
**Une** petite voix faiblement murmurait,  
**Au** milieu du silence, une plainte légère.  
**Et** puis de temps en temps sanglotait une mère,  
Car son jeune enfant se mourait.

**Suspendus** avec art, de beaux rideaux de soie  
**Enveloppaient** son lit de leur moelleux contours ;  
**Les** pieds, sans bruit, foulaient des tapis de velours.  
**Mille** objets curieux dont il faisait sa joie  
**N'avaient** rien maintenant qui put l'émerveiller ;  
**Et** les jolis cheveux, dont ses épaules rondes  
**Naguère** gentiment portaient les boucles blondes,  
Flottaient épars sur l'oreiller.

**Les** ressources et l'art d'une ville savante  
**Pour** sauver un enfant se virent épuiser ;  
**Ils** n'empêchèrent pas un fil de se briser,  
**Un** mot sombre et fatal de semer l'épouvante !  
**Le** chagrin d'une mère et son puissant amour  
**Ne** purent pas, non plus, retenir auprès d'elle  
**Cet** être bien-aimé qui tendait sa jeune aile  
Pour voler au divin séjour.

Elle était à genoux au chevet de la couche,  
S'efforçant, pour calmer son douloureux transport,  
De sourire à l'enfant que lui prenait la mort.  
Elle baisait son front et sa petite bouche ;  
Elle lui fredonnait un suave refrain ;  
Lui disait que bientôt il irait aux vallées  
Prendre des papillons, ces douces fleurs ailées  
Qui naissent avec le matin.

Soudain l'enfant sourit en rejetant son linge,  
Et l'on ne sentit plus battre son petit cœur.  
Sur sa lèvre entr'ouverte ainsi qu'une humble fleur  
Un soupir expira. Quelque chose d'étrange  
Paraissait imprimer à son front radioux  
Une vive surprise unie à l'allégresse ;  
Et ses beaux yeux d'azur semblaient fixés sans cesse  
Sur un objet mystérieux.

Venu, sur un rayon, des voûtes immortelles,  
Un ange, enveloppé dans un voile éclatant,  
S'avavançait vers l'alcôve où reposait l'enfant.  
Ses regards étaient purs comme des étincelles.  
A son épaule une aile à l'éclat sans pareil  
S'agitait, comme au vent une fraîche corolle,  
Et son front, couronné d'une ardente auréole,  
Resplendissait comme un soleil.

Pendant qu'avec amour le messager céleste  
S'inclinait sur le nid, tout petit et soyeux,  
D'où ne s'élevait plus nul ramage joyeux,  
Et que sur sa poitrine, avec un tendre geste,  
Il appuyait le front de son nouvel ami,  
Un froid mortel saisit la mère infortunée :  
Son adorable enfant l'avait abandonnée,  
S'était à jamais endormi !

Cependant, déployant ses deux ailes de flamme,  
L'ange prit son essor vers les parvis sacrés.  
Il flotta mollement dans les airs empourprés  
Comme un cygne de neige au sommet d'une lame.  
Et, pendant qu'il portait l'objet de son amour,  
En triomphe, bien loin d'une patrie ingrate,  
Il mit à ses côtés une rose incarnate  
Cueillie au terrestre séjour.

Et le petit enfant, dans sa joie ignorante,  
Demande que sa mère avec lui monte aux cieux.  
Il fixe, tour à tour, un regard anxieux  
Sur son guide céleste et la rose odorante  
Qui repose toujours près de son cœur aimant.  
Mais l'ange, souriant de son inquiétude,  
Le presse sur son cœur avec sollicitude  
Et lui fait ce récit charmant.

Apprends, ô mon ami, que le ciel à la terre  
Par de touchants rapports a voulu se lier ;  
Qu'il voit ce qui s'y passe et ne peut l'oublier.  
Les longs tourments de l'homme et sa joie éphémère  
Au ciel trouvent toujours un écho solennel.  
Sur la terre l'amour bien vite, hélas ! s'épuise ;  
Dans le ciel, au contraire, il croît, se divinise ;  
Dans le ciel il est éternel !

Dans un pauvre quartier de cette grande ville  
Dont, au dessous de nous, tu vois luire les toits,  
Et dans un gîte obscur se trouvait, autrefois,  
Un petit orphelin souffreteux et débile.  
Il n'avait pas connu la suave pitié,  
Et, dans l'âpre chemin d'une existence aride,  
Jamais la charité n'avait servi de guide  
A son faible et timide pié.

Tous les mornes ennuis et toutes les misères  
Qui ne viennent à vous que sur l'aile des ans,  
Et dont l'enfance ignore, au moins, les traits cuisants,  
Broyaient son jeune cœur dans leurs nombreuses serres  
Au matin de la vie, il en voyait le soir.  
Pour nourrice il avait l'indigence au sein maigre,  
Pour unique héritage il cueillait un mot aigre  
Quand il passait sur le trottoir.

Trop faible pour prier, n'ayant nul camarade  
Qui voulut près de lui demeurer un moment,  
Il voyait tous ses jours s'écouler tristement.  
Bien souvent il mettait son pauvre front malade,  
Comme un roseau brisé, dans ses petites mains ;  
Appelant le sommeil qui le fuyait sans cesse,  
Il laissait, bien souvent, sa tête avec tristesse  
Tomber sur ses grossiers coussins.

Son esprit s'égarait en des rêves étranges :  
Il s'imaginait voir de lointaines forêts,  
Des chœurs mélodieux et des ombrages frais ;  
Il s'imaginait voir, échauffés à leurs langes,  
Des bambins tout rosés courir sur le gazon,  
Egrener, dans les airs, les sons de leurs voix gaies,  
Et traîner derrière eux l'aubépine des haies  
En retournant à la maison.

A peine se glissait, dans cette rue obscure  
Où vivait, délaissé, le petit orphelin,  
Le bienfaisant rayon d'un ciel pur et serein.  
Quand l'air chaud de l'été ranimait la nature,  
Cet air que vous aimez, qui n'a rien d'accablant  
Dans les riants bosquets qui vous prêtent leur ombre,  
Suffoquait le petit sous son toit bas et sombre  
Ou sur le pavé tout brûlant.



Par un jour des plus beaux que le ciel vous envoie,  
Tout chantait dans les airs, la ville était tout bruit,  
Il sortit de nouveau de son triste réduit,  
Et, d'un pas chancelant, suivit la grande voie.  
Il arriva tout près d'un superbe jardin  
Qu'entourait avec grâce une ceinture en pierre :  
Au milieu s'élevait une maison princière  
Dont l'aspect l'arrêta soudain.

Là se berçaient au vent des arbres gigantesques  
Dont les rameaux formaient plus d'un antre vermeil,  
Où jouaient, tour à tour, et l'ombre et le soleil.  
Des guirlandes de fleurs tombaient en arabesques  
Et caressaient le front d'un enfant gracieux.  
Des fontaines lançaient, en ruisselantes gerbes,  
Les ondes de leur sein qui tombaient sur les herbes  
Avec des bruits harmonieux.

L'orphelin avança sa figure amaigrie  
A travers les barreaux de la porte de fer.  
Il contempla longtemps cette ondulante mer  
De verdure et de fleurs, de bois et de prairie  
Qui s'offrait tout à coup à ses regards surpris.  
Dans ses heures de paix, dans ses rêves de rose,  
Jamais il n'avait vu si ravissante chose  
Sourire à ses jeunes esprits.

Vous étiez à jouer dans les larges allées ;  
Votre petite main jetait des fleurs en l'air ;  
Et puis de votre bouche un rire frais et clair  
S'échappait tout à coup, quand les fleurs effeuillées  
Retombaient en flocons sur vos jolis cheveux.  
Là de cette maison se trouvait l'espérance  
Car vous étiez gardé dans la magnificence  
Et l'on veillait sur tous vos jeux.

Du seuil de la maison, cependant, la servante,  
Lasse d'apercevoir ce front pâle et vilain,  
Alla tout droit trouver le petit orphelin,  
Et, lui jetant un sou d'une main méprisante,  
Lui dit avec rigueur de bientôt s'en aller.  
Et quand il entendit cette parole dure,  
De ses grands yeux rêveurs sur sa maigre figure  
Des pleurs se mirent à couler.

Mais votre cœur d'enfant si naïf et si tendre  
Fut touché de ces pleurs qu'un enfant comme vous  
Répandait, sans pourtant ressentir de courroux.  
Et, laissant là vos jeux, vous êtes allé prendre  
Une éclatante fleur, la plus belle du lieu,  
Et vous êtes de suite, avec un gai visage,  
Venu la lui donner, à travers le grillage,  
En lui disant un doux adieu.

L'aspect de cette fleur, son merveilleux arôme,  
 Le charme de ce mot sensible et généreux,  
 Pour l'esprit désolé du petit malheureux  
 Furent, en ce moment, comme un céleste baume.  
 Lui que tous accueillaient avec des mots d'aigreur,  
 Il ressentit alors une joie inouïe :  
 Il garda, dans sa main, la rose épanouïe,  
 Et le tendre mot, dans son cœur.

Puis il s'en retourna, palpitant d'espérance,  
 Dans son pauvre réduit. Pauvre !.....oh ! non ! désormais  
 Il est tout inondé de douceur et de paix !  
 Car les rêves sacrés de l'innocente enfance,  
 L'amour et le repos, le bonheur et l'espoir,  
 Sur la couche paisible où le petit sommeille  
 Voltigent par essaims à la lueur vermeille  
 Des étoiles d'un calme soir !

L'aurore n'avait point du chevet solitaire  
 Chassé la vision ; et le pauvre petit,  
 Plus faible que la veille, avait gardé le lit.  
 Avait-il entendu les riches de la terre  
 Lui parler, dans un rêve, avec calme et bonté,  
 Que tout fut, ce jour-là, d'une douceur extrême ?  
 Oh ! c'était cette fleur dont le charme suprême  
 Eloignait toute anxiété !

Il souriait toujours en regardant la rose,  
Et bien qu'il vit tomber, dans sa débile main,  
Une par une, hélas ! les feuilles de carmin !  
— Faut-il donc voir périr une aussi belle chose !.....  
Ma fleur, tu renaîtras, dit-il, dans ses transports.  
Le lendemain matin, lorsque, dans la mansarde,  
L'aube laissa glisser sa lumière blafarde  
La rose et l'enfant étaient morts.

Apprends, mon bien-aimé, que notre Maître Auguste  
Ne dédaigne jamais les bonnes actions ;  
Que l'amour pur qui naît dans les afflictions,  
Sous le ciel orageux de votre monde injuste,  
En Dieu se fortifie et devient éternel ;  
Et que les purs esprits créés dans la lumière  
Conservent à jamais, dans son ardeur première  
L'amour né comme eux dans le ciel.

Ainsi l'ange parlait à l'enfant de la terre,  
Puis il penchait son front sur le fardeau charmant  
Qu'il pressait dans ses bras avec ravissement.  
Et l'enfant, étonné de ce nouveau mystère,  
Interrogeait des yeux le brillant ciel d'azur  
Qui devant lui s'ouvrait avec tant de délice,  
Et la magique fleur dont l'éclatant calice  
Lui versait un parfum si pur.

Et l'Ange, souriant, reprit bientôt encore :  
—Le Seigneur m'a permis de vous aller chercher  
Avant que le malheur ne soit venu toucher,  
De son souffle mortel, vos jours à leur aurore,  
Avant que le péché n'ait souillé votre cœur ;  
Car j'étais l'orphelin auquel, dans sa misère,  
Vous daignâtes offrir cette rose si chère  
Avec un mot plein de douceur.

Et, dans cette cité dont avait parlé l'ange,  
Au fond du cimetière, un superbe tombeau  
Avait été construit du marbre le plus beau.  
Il se voila de fleurs d'une richesse étrange  
Sitôt que du printemps le vent tiède souffla.  
Et, près de ce sépulcre émaillé de verdure,  
Était une autre tombe, humble, petite, obscure ...  
Nul ne savait qui dormait là !

## LA VIE

Et je disais : Pourquoi la vie,  
Ce grand banquet où l'on convie  
Tant de pauvres cœurs soucieux !  
Les longs sanglots de la misère  
Qui s'élèvent de cette terre  
Deviennent-ils chants dans les cieux ?

Pour celui, mon Dieu, qui t'oublie,  
C'est un bien peu digne d'envie  
Que ce mystère si profond.  
La vie est comme une colline  
Dont la pente abrupte s'incline  
Vers un précipice sans fond.

Sur le sommet tout est verdure,  
Tout est mélodie et murmure,  
Tout est parfum et volupté !  
On y voit folâtrer l'enfance,  
Et son œil plein de confiance  
Va se perdre en l'immensité !

Mais à mesure que l'on glisse  
Vers l'insondable précipice  
Le brillant tableau s'obscurcit :  
La fleur s'éteint parmi la mousse,  
Le sol est froid, l'herbe est moins douce,  
Et l'horizon se rétrécit !

Et, sur cette rapide pente,  
Pour cueillir une fleur brillante,  
On voudrait s'arrêter parfois ;  
Mais une étrange voix nous crie :  
" Marche ! marche ! " et la fleur chérie  
Echappe à nos débiles doigts !

Et nous marchons avec vitesse,  
Poussant de l'épaule, sans cesse,  
Ceux qui cheminent devant nous.  
Et l'enfance à son tour nous presse ;

Elle nous crie en son ivresse :  
" Vous êtes vieux, retirez-vous ! "

Oh ! du moins laissez-nous encore  
Nous retourner vers notre aurore  
Et contempler les jours passés !  
Mais le passé n'a point de charmes !  
Les sillons creusés par nos larmes  
Ne sont pas encore effacés !

Le passé, c'est un cimetière  
Où reposent, dans la poussière,  
Nos vœux, nos projets les plus baux !  
Où nos plus chères espérances,  
Où nos plaisirs et nos souffrances  
Ont trouvé de muets tombeaux !

Pourtant, de distance en distance,  
Dans ce vaste champ du silence,  
On voit surgir de douces fleurs :  
Ce sont les souvenirs suaves  
De ces temps où nulles entraves  
Ne captivaient nos jeunes cœurs !



## TABLEAU D'HIVER

L'hiver !...voici l'hiver ! Il plane sur nos têtes  
Comme un cygne blanc sur les flots.  
L'hiver, sous notre ciel, c'est la saison des fêtes ;  
C'est le signal des long sanglots ;  
C'est l'époque enivrante où plaisirs et lumières  
Inondent les salons dorés ;  
C'est l'heure redoutable où les froides chaumières  
Abritent des malheurs sacrés !

Sur le flanc des coteaux, au milieu des prairies,  
La neige étincelle au soleil ;  
On dirait jusqu'au loin d'immenses draperies  
Aux fils d'argent et de vermeil.

Et des troupes d'enfants, sur leurs rapides *traînes*,  
Glissent en riant aux éclats.....

Enfants que je chéris, vers la saison des peines  
Vous glissez bien plus vite, hélas !

Quelques flocons de neige aux arbres sans feuillages  
Se sont attachés, par hasard,

Comme les cheveux blancs que suspendent les âges  
Sur le front ridé d'un vieillard.

Le givre s'est collé, comme un rideau de gaze,  
Aux vitres de l'humble réduit ;

Et le pauvre ouvrier que le travail écrase  
Ne peut voir si le soleil luit.

Il ne voit pas, non plus, sur la neige éclatante,  
Glisser ces superbes traîneaux

Qu'emportent, frémissant sous la rêne flottante,  
Des couples de fougueux chevaux.

Peut-être un sourd murmure, un blasphème, peut-être,  
Monterait du fond de son cœur,

S'il voyait tant d'heureux passer à sa fenêtre  
Comme pour narguer son malheur.

Promenez votre orgueil sur vos riches voitures,  
Vous que le ciel fit naître heureux ;

Enveloppez-vous bien dans vos chaudes fourrures ;  
Fouettez vos coursiers vigoureux ;

nos têtes  
flots.  
des fêtes ;  
;  
umières  
chaumières  
prairies,  
peries

Eblouissez le gueux par votre absurde faste ;  
Troublez ses jours si peu sereins.....  
Il pourrait oublier qu'il est d'une autre caste,  
Que vous êtes ses souverains !

Quand minuit a sonné, que le bal se repose  
Pour mieux après se réveiller ;  
Quand vos petits enfants aux visages de rose  
Dorment sur leur tiède oreiller,  
Sous le chaume du pauvre une mère travaille  
Depuis le lever du matin ;  
Ses petits, décharnés, grelottent sur la paille  
Et demandent un peu de pain.

Pendant que le vent souffle et que la neige fouette  
Vos grands chassis tout radieux,  
Près d'un feu qui s'éteint, l'indigence muette  
Verse des pleurs silencieux.  
Elle sent sur son front la lèvre froide et blême  
Du spectre des mornes hivers ;  
Elle croit qu'au hasard, dans un désordre extrême,  
Dieu laisse rouler l'univers.

O vous qui m'entendez, indigents de la terre  
Qui trempez votre pain de pleurs,

Je sais tous vos chagrins, moi ; je suis votre frère ;  
J'ai bu la coupe des douleurs ;  
J'ai mangé le pain noir qu'à son chien qu'il caresse  
Le riche n'oserait offrir !  
Quand avec un cœur noble on tombe en la détresse,  
Je sais tout ce qu'il faut souffrir !.....

Mais les grands de ce monde ont aussi leurs misères :  
Ils cachent plus d'un long regret !.....  
Et, croyez-vous, mon Dieu ! les peines moins amères  
Quand l'orgueil les garde en secret ?  
Courbons nos fronts soumis sous cette main divine  
Qui dispense biens et fléaux !  
Restons pauvres, souffrants... Bien vite l'on chemine  
Vers le terme de tous les maux !

faste ;

.....

caste,

pose

rose

availle

paille

pige fouette

hnette

blême

re extrême,

terre

## RÉPONSE

A MON AMI L. H. FRÉCHETTE

Oui, mon cœur se souvient encore,  
Poète au luth harmonieux,  
De ces rêves que notre aurore  
Faisait flotter devant nos yeux,  
Alors que nos âmes aimantes  
Se plaisaient au bruit des tourmentes  
Comme au murmure des ruisseaux,  
Alors qu'à l'avenir tranquille  
Nous demandions un doux asile  
Pour chanter comme les oiseaux.

Ta nef, Louis, le vent d'orage  
L'emporte, hélas ! bien loin de nous !  
Mais ton audace ou ton courage  
Se moquent des flots en courroux.  
Comme l'oiseau de la tempête  
Qui plane sur la mer et jette  
Aux vents ses cris victorieux,  
Ainsi ta lyre souveraine  
Sur l'ouragan qui se déchaine  
Fait pleuvoir ses chants glorieux !

Ah ! nos muses en deuil te pleurent !  
Elles n'entendent plus tes chants  
Quand les derniers bruits du jour meurent,  
Quand l'aube dore au loin les champs  
Et les nymphes de nos fontaines  
Te demandent aux fleurs des plaines  
Qui penchent leurs beaux fronts vermeils.  
Et l'aigle interroge l'espace  
Pour voir si dans ta noble audace  
Tu n'as pas franchi les soleils !

Pour moi, Louis, quand sonne l'heure,  
L'heure si douce du loisir,  
Au foyer d'une humble demeure

Je viens m'asseoir avec plaisir.  
Je vois s'éloigner la misère  
D'une famille qui m'est chère,  
Et le bonheur est moins lointain.  
A qui le demande j'avoue,  
Comme le cygne de Mantone,  
Qu'un dieu bon m'a fait ce destin.

FII

Vou

Mais

Et v

Qua

Bien

S'èle

## FILII HOMINUM, USQUEQUO GRAVI CORDE ?

Vous demandez encore un refrain à ma muse :

Elle devait ne chanter plus,

Mais je l'éveillerai. Si ma voix vous amuse,

Mes chants ne sont point superflus.

Et vous pardonneriez au sensible poète

S'il n'est pas plus gai qu'autrefois,

Quand son corps est souffrant et son âme inquiète

S'il a des larmes dans la voix.

Bien des cris d'allégresse et bien des plaintes vaines,

Concert triste et mystérieux,

S'élèvent en ces jours des poitrines humaines,

Car l'on chante ou pleure en tous lieux.



Fière de sa vigueur, en souriant, l'enfance  
Fixe les yeux sur l'avenir ;  
La vieillesse gémit. Elle est sans espérance  
Et se plaît à se souvenir!

Sur l'aile du progrès le monde marche et vole.  
Hélas ! n'erre-t-il pas un peu ?  
Le mal ne rougit plus et l'or est une idole  
Qui reçoit plus d'encens que Dieu.  
L'heureux se divertit, le prolétaire souffre,  
La jeunesse rêve d'amour.  
Chacun fait des projets, et la mort, comme un gouffre  
Engloutit chacun à son tour.

De l'autre bord des mers une jeunesse obscène  
Se réunit pour blasphémer.  
L'autorité l'irrite et le Seigneur la gêne,  
Mais elle sait bien réclamer.  
Elle veut, à son tour, régler le sort du monde,  
Lui donner de nouveaux élans,  
Et le faire sortir de ce sentier immonde  
Où Dieu l'a tenu six mille ans.

O jeunesse aveuglée ! ô jeunesse stupide  
Qui demandes la liberté

Et qui crois, pour l'avoir, que ta main homicide  
Doive immoler l'autorité !

Qui veut que l'homme libre, approchant de la bête,  
Ne reconnaisse aucune loi,

Et que, dans son orgueil, il ne courbe la tête  
Devant Dieu, ni devant le roi !

Un jour l'on te verra, jeunesse sacrilège,  
Frapper avec férocité

Cette société qui t'aime et te protège  
Par crainte ou par impiété.

Les princes deviendront tes premières victimes  
S'ils ne te mettent pas de freins ;

Car leur indifférence ouvre d'affreux abîmes,  
Et Dieu leur sondera les reins !

Mais tout n'est pas blasphème. Et, pendant qu'au sarcasme  
Se plait la sotte vanité,

L'univers a des voix pleines d'entousiasme  
Qui chante la divinité.

Et c'est ce poids sacré jeté dans la balance  
Qui tient l'équilibre en tout temps ;

Car le ciel en faveur de la douce innocence  
Épargne les impénitents.

Qui sait ce que Dieu garde aux nations du monde ?  
Car peuples comme individus  
Ont leur âge d'épreuve où leur grandeur se fonde  
Et passent des sentiers arilus.  
Ils ont leurs missions souvent grandes et belles,  
Puis ils descendent au cercueil,  
Honnis, s'ils ont failli ; s'ils ont été fidèles  
Ou s'en souvient avec orgueil.

O peuple Canadien, pour toi les jours d'épreuve  
Ont-ils assez été nombreux,  
Ou faudra-t-il encor que ton beau sol s'abreuve  
De ton sang noble et généreux ?  
Tes ennemis sont forts, mais ton courage est ferme  
Et ton nom, couronné d'honneur.  
Et ton passé nous dit que tu portes un germe  
D'indépendance et de grandeur.

Meurs sous tes fiers drapeaux ou gagne la victoire  
Et mérite d'être immortel !  
Nouveau peuple de Dieu, tes succès et ta gloire  
Ne tomberont qu'avec l'autel.  
Ta jeunesse est ardente, avide d'héroïsme ;  
Qu'elle aime sa langue et sa foi !  
Qu'elle aime le travail et craigne l'égoïsme,  
Un jour elle te fera roi !

## TERNAIRES

Bel an qui fuis, adieu ! Naguère avec ivresse  
J'acclamais ton retour, j'écoutais ta promesse.  
De l'aigle ou du simoun ta course a la vitesse !

Une fleur s'est fanée, et notre froide main  
La laisse retomber sur le bord du chemin  
Que d'autres, à leur tour, vont parcourir demain.

Le monde est-il meilleur ? la charité, plus forte ?  
Le riche avec plaisir fait-il ouvrir sa porte  
A l'homme malheureux que la misère escorte ?

La bouche de l'envie est-elle sans venin ?  
Le traître rougit-il de son lâche dessein ?  
La paix est-elle acquise à tout le genre humain ?

Les Princes se sont dit dans leur orgueil stupide :  
“ Nous régnerons sans Dieu ; notre bras intrépide  
“ Peut défendre nos droits contre un sujet perfide

Ils ont régné sans Dieu comme ils se l'étaient dit.  
Des ennemis du Christ la phalange applaudit.  
La Foi voila son front et, triste, elle attendit.

Et l'esprit de révolte, ainsi qu'un vent d'orage  
Qui tourmente, soudain, les ondes d'un parage,  
Fit tressaillir les cœurs d'une farouche rage.

Et le sujet s'est dit : “ Le peuple est souverain,  
“ Et le roi, c'est moi seul ! Arrière, droit divin !  
“ Les hommes sont égaux, et tout pouvoir est vain

De tous les points du ciel montent de noirs nuages  
Un bruit sourd et plaintif vient de tous les rivages  
Un malaise ineffable oppresse tous les âges.

Sur son axe vieilli l'univers a tremblé ;

L'audace de l'impie en ces temps a doublé,  
Et le juste, partout, dans sa paix est troublé.

L'homme ne se croit plus qu'une fange pétrie.  
Il désire la mort pour son âme flétrie,  
Et la terre qu'il foule est sa seule patrie !

Il se complait au mal, il boit l'iniquité ;  
Le mensonge l'attire, il hait la Vérité.  
Pour une heure de joie il vend l'éternité.

C'est en vain qu'en ces jours les puissans de la terre  
Recouvrent leurs desseins du voile du mystère,  
Et cherchent à cacher l'effroi qui les altère.

Le Seigneur Tout-Puissant élèvera la voix  
Et leurs projets honteux crouleront à la fois,  
Comme au souffle du vent les feuillages des bois !

Au jour de sa justice Il vannera le monde ;  
Au loin Il jettera toute semence immonde ;  
Il brisera l'espoir où le méchant se fonde !

Adieu ! bel an qui fuis pour ne plus revenir,  
Qui fuis comme un torrent que rien ne peut tenir !  
Adieu ! toi qui n'es plus déjà qu'un souvenir !



F. N. ST. J. B.

## RÉMINISCENCES

Passez devant mes yeux, souvenirs que j'adore !  
Comme ces flots d'azur qu'illumine l'aurore,  
Passez ! passez devant mes yeux !  
Comme au milieu des nuits ces brillants météores  
Qui glissent dans le ciel avec des bruits sonores,  
Passez, souvenirs radieux !

O jours de liberté ! jours d'amour et d'ivresse  
Où rien ne captivait ma sauvage jeunesse,  
Je vous revois encor souvent,  
Comme, de temps en temps, sur la vague en écumant  
Le nocher voit reluire, au milieu de la brume,  
Les rayons du soleil levant !

Je te pleure toujours, toit bâti par mes pères,  
Foyer religieux où tant d'amours sincères  
    Comblaient le cœur du troubadour !  
Et toujours je te pleure, ô chambre solitaire  
D'où mon regard pensif sur le ciel et la terre  
    Flottait doucement tour à tour !

Ah ! que de fois tout seul j'ai marché sur la rive,  
Regardant à mes pieds chaque vague plaintive,  
    Écoutant le gai matelot !  
Que de fois en secret j'ai tracé sur le sable  
Un adorable nom que le flot implacable  
    Venait effacer aussitôt !

Je regardais au ciel, dans les longs soirs d'automne,  
Ces aspects merveilleux qu'un soleil couchant donne  
    Aux œuvres sublimes de Dieu.  
Je regardais la nue avec sa longue frange  
Flotter, comme un navire à la structure étrange,  
    Dans un vaste océan de feu.

Je regardais jaunir nos riches pâturages ;  
Je regardais nos bois, sans feuilles, sans ramages,  
    Partout s'endormir pour longtemps.  
Mais l'arbre reverdit que le soleil caresse !



Et pour l'homme qui touche au seuil de la vieillesse  
Il n'est plus jamais de printemps !

Cascades qui sonnez comme des cors de cuivre,  
Vieux pins qui tout l'hiver vous drapez dans le givre  
Comme, dans l'hermine, un grand roi,  
Solitaires sentiers, bosquets pleins de mystères,  
Fontaines qui courez sous les fraîches fougères,  
Vous souvient-il encor de moi ?

Tu glissais dans les airs, ô vive luciole,  
Tu glissais, chaque soir, avec ton auréole  
Comme une étoile qui soudain  
De la voûte des cieux se serait détachée ;  
Souvent dans le gazon tu te croyais cachée  
Mais ton éclat guidait ma main.

Fauvettes, laissez-vous de minute en minute,  
Vos notes onduler comme un doux son de flûte  
Dans le silence de la nuit ?  
Vous, gentils écureuils, avez-vous peur encore  
D'une feuille qui tombe au pied du sycamore  
Pendant que vous rongez un fruit ?

Berce-toi, papillon, sur ton aile de gaze,  
La rose ouvre pour toi sa coupe de topaze,

Pour toi les prés sont veloutés !  
Ah ! je voudrais aussi parmi les fleurs sauvages  
Voltiger, au hasard, sur mes heureux rivages,  
Loin du tumulte des cités !.....

O vous dont le berceau fut en nos champs tranquilles,  
Pouvez-vous respirer l'air embasté des villes  
Sans regretter vos prés en fleurs ?  
Mes yeux de toutes parts n'aperçoivent que l'homme :  
Dieu semble se cacher ; c'est en vain qu'on le nomme,  
On ne voit pas bien ses splendeurs !

Je cherche un horizon baigné dans la lumière,  
Et mes tristes regards se heurtent à la pierre  
D'un mur qui tombe inachevé !  
Je demande aux zéphirs mes arômes champêtres,  
Et la brise du soir n'apporte à mes fenêtres  
Que la poussière du pavé !

Comment voulez-vous que mon âme s'élève,  
En un transport d'amour, vers ce Dieu qu'elle rêve  
Et que le désert lui montrait !  
Du livre où je lisais la page s'est fermée !  
Et jamais je ne vois qu'à travers la fumée  
Le ciel d'azur qui m'inspirait !

Hélas ! qui me rendra mon rustique village ?  
Qui me rendra mes bois avec leur vert feuillage  
Et ma nacelle aux durs tolets ?  
Qui me rendra mes prés couronnés de verdure  
Et le ruisseau qui suit avec un doux murmure  
Son lit parsemé de galets ?

Qui me rendra le toit où ma paisible enfance,  
Comme un rêve qu'on aime, a vu, dans l'innocence,  
Si vite s'écouler ses jours ?  
Qui me rendra, Seigneur, la pelouse fleurie  
Et les sentiers fanés de la vaste prairie  
Où je rêvais à mes amours ?

Et mes amours, c'était la vagabonde voile !  
C'était le flot profond ! c'était la vive étoile  
Qui brille sous les pieds de Dieu !  
C'étaient l'arbre feuillu que fouette la tempête,  
Et l'humble lis des champs qui relevait sa tête  
Quand le soleil luisait un peu !

C'étaient le geai d'azur, la grive à la voix douce,  
Le chardonneret d'or qui recueillait la mousse  
Pour construire son petit nid !  
C'était le ciel de plomb d'où la foudre s'élançait !  
C'étaient ces lieux déserts où règne le silence,  
Où l'écho du monde finit !

C'étaient les aboiements des lointaines cascades,  
 Les peupliers plantés comme des colonnades  
     Autour des rustiques maisons !  
 C'étaient près d'une source, au bord d'une futaie,  
 Le bruit sec, éclatant, cadencé de la braie,  
     Et les gais refrains des chansons !

C'étaient, quand le fermier liait ses blondes gerbes,  
 Les grillons éveillés qui sautaient dans les herbes  
     Et les bœufs qui rentraient au pas !  
 C'était l'airain bénit dont la voix solennelle  
 M'appelait, le dimanche, à la sainte chapelle  
     Où la foule priait tout bas !

.....  
 .....

Passez devant mes yeux, souvenirs que j'adore !  
 Comme ces flots d'azur qu'illumine l'aurore,  
     Passez ! passez devant mes yeux !  
 Comme au milieu des puits ces brillants météores  
 Qui glissent dans le ciel avec des bruits sonores,  
     Passez, souvenirs radieux !

## NOEL

L'hiver a suspendu, comme la blanche hermine  
Qui borde le manteau des rois,  
Sa guirlande de neige éblouissante et fine  
Aux rameaux dépouillés des bois.

Le jour a disparu. La nuit traîne ses ombres ;  
Les champs semblent plus désolés ;  
Les sapins du coteau se dessinent plus sombres  
Dans l'azur des cieux étoilés.

Et l'on entend parfois, sur la neige stridente,  
 L'acier d'un rapide traîneau,  
 Et le souffle glacé de la bise mordante  
 Qui fait gémir chaque rameau.

Et l'on entend aussi dans la blanche chaumière  
 Retentir de joyeuses voix.  
 L'heure avance; il est tard et pourtant la lumière  
 Brille encore aux chassis étroits.

Enfants, qu'attendez-vous pour gagner votre couche?  
 Vieillards, vous aimez le sommeil?  
 Vierge, si tu ne dors, adieu la fraîche bouche,  
 Le front de rose et l'œil vermeil.....

.....

Mais j'entends plus souvent, sur la neige stridente,  
 L'acier des rapides traîneaux,  
 Et le souffle glacé de la bise mordante  
 Qui fait gémir tous les rameaux.

J'entends des rires,  
 Des chants joyeux,

hermine

ne  
 bis.

ombres ;  
 blés ;  
 ombres

## UNE GERBE

De douces lyres  
Aux sons pieux !  
J'entends encore  
Sur le rocher  
L'airain sonore  
Du vieux clocher.  
Sa voix tremblante  
Qui pleure ou chante  
Dans l'obscurité,  
Semble la trompette  
D'un ange qui jette  
Dans l'Éternité  
Son cri répété !  
Le temple étincelle,  
La voûte ruisselle  
De mille clartés  
Comme la houle  
L'ardente foule  
S'empresse et roule  
De tous les côtés !  
Le feu s'allume  
Et l'encens fume  
Devant le saint autel !  
L'orgue sublime  
Soudain s'anime  
Sous les doigts d'un mortel !

C'est la mer profonde  
Qui berce son onde,  
La foudre qui gronde  
Au sommet des monts !  
C'est la flûte molle,  
L'oiseau qui s'envole,  
Où l'humble corolle  
Qui glisse aux vallons !

A genoux ! à genoux ! troupe fidèle et sainte,  
Devant un modeste berceau !  
A genoux ! à genoux ! Que la pieuse enceinte  
Retentisse d'un chant nouveau !

Cet enfant qui vagit sur le sein de sa mère,  
Quatre mille ans l'on attendu !  
C'est le Verbe Eternel qui descend sur la terre  
Pour sauver le monde perdu !

.....

Dans une crèche sombre  
Marie était alors.  
Il faisait froid dehors,  
Elle chantait dans l'ombre :



“ Dors, Jésus, mes amours,  
“ Je veille sur tes jours !

“ Quelle ardeur me transporte !  
“ Les hommes savent-ils,  
“ O Jésus, mon cher Fils,  
“ L'amour que je te porte ?

“ Dors, Jésus, mes amours,  
“ Je veille sur tes jours !

“ Comme ta bouche est rose !  
“ Comme ton œil est doux !  
“ Sur mes faibles genoux,  
“ O mon enfant, repose !

“ Dors, Jésus, mes amours,  
“ Je veille sur tes jours !

“ Tu n'as pas de beaux langes  
“ Comme l'enfant d'un roi,  
“ Mais je chante pour toi  
“ Les paroles des anges !

“ Dors, Jésus, mes amours,  
“ Je veille sur tes jours !

“ Dans mon âme ravie

“ Je possède le ciel !

“ Les femmes d'Israël

“ Me porteront envie !

“ Dors, Jésus, mes amours,

“ Je veille sur tes jours !

“ Et puis dans ma vieillesse.....”

.....

Mais quel triste penser

Fit tout-à-coup cesser

Ce doux chant d'allégresse ?

A genoux ! à genoux ! le Verbe est incarné !

Un nouvel astre a lui pendant la nuit obscure !

A genoux ! à genoux devant la Vierge pure

Qui pleure sur son nouveau-né !

Et, dans l'église toute ornée,

Pendant cette sublime nuit

Où l'étoile des Mages luit,

La foule reste prosternée.

Les hymnes glorieux

De la reconnaissance  
S'élèvent jusqu'aux cieux.  
La prière s'élance  
De l'autel radieux,  
Et l'orgue recommence  
Ses accords merveilleux,  
Et l'encensoir balance  
Ses parfums précieux !

La cloche résonne  
Dans l'air retentissant !  
L'étoile sillonne  
L'azur resplendissant !  
Le givre rayonne  
Sur l'arbre frémissant !  
Le vent murmure  
Et la nature  
Fête en tout lieu,  
Et l'âme pure  
S'élève à Dieu !

## LE RETOUR AUX CHAMPS

Enfin, j'ai secoué la poussière des villes ;  
J'habite les champs parfumés.  
Je me sens vivre ici, dans ces vallons tranquilles,  
Sur ces bords que j'ai tant aimés.

L'ennui me consumait dans tes vieilles murailles,  
O fière cité de Champlain !  
Je ne suis pas, vois-tu, l'enfant de tes entrailles  
Et ton cœur me semble d'airain.

Je suis né dans les champs ; je suis fils de la brise  
Qui passe en caressant les fleurs ;  
Je suis fils du torrent qui mugit et se brise  
Sur le roc avec des clameurs !

Je suis né du désert, du désert sans limite  
Où règne le calme et l'effroi ;  
Je suis né des forêts que la tempête agite,  
Des cimes dont l'aigle est le roi !

Mes premières amours, douces fleurs des vallées,  
N'ont-elles pas été pour vous ?  
Pour vous, rocs au front nu, forêts échevelées,  
Vagues des fleuves en courroux ?

Pour vous, charmants oiseaux qui semez, à l'aurore  
Les doux accords de votre voix,  
Comme des diamants qu'égrène un vent sonore,  
Après l'orage, sous les bois ?

Je souffrais dans ces murs où s'entasse la foule,  
Où l'herbe ne reverdit pas,  
Où la fleur ne naît point, où la poussière roule  
Comme un flot sale sous nos pas !

J'avais bien assez vu comme le fort repousse  
Le faible à son boulet rivé,  
Comme de son orgueil la sottise éclabousse  
L'esprit qui traîne le pavé !

J'avais bien assez vu la richesse hautaine  
Ecraser, de son vil dédain,  
L'indigence en haillons qu'une espérance vaine  
Jette au hasard sur son chemin !

Nul vent harmonieux ne passait sur ma lyre,  
Et mes chants étaient suspendus.  
Je ne retrouvais plus le souffle qui m'inspire,  
Et je pleurais les jours perdus !

Il me fallait de l'air, le parfum des prairies  
Où fleurissent les blancs muguets ;  
Il me fallait l'espace et ces courses chéries  
Le long des onduleux guérêts !

Il me fallait le calme, alors que chaque étoile  
Sourit comme un regard de Dieu,  
Calme que rien ne rompt si ce n'est une voile  
Qui retombe sur le flot bleu !

Il me fallait revoir, au milieu de la plaine,  
Sur le penchant du vert coteau,  
Le laboureur qui rêve à la moisson prochaine  
En ouvrant le sillon nouveau !

Il me fallait l'odeur du foin qui se dessèche  
Sur le champ où passe la faux,  
L'odeur du trèfle mûr que flairent dans la crèche,  
En hennissant, les fiers chevaux !

Il me fallait entendre encor la voix bénie  
Du vieux clocher de mon hameau ;  
Cette voix qui répète, en vagues d'harmonie,  
Les gais cantiques du berceau ;

Qui porte des chrétiens la prière et l'hommage  
Au ciel, dans un divin accord,  
Et qui fera peut-être, un jour, gémir la plage  
Du glas funèbre de ma mort.

Po

N'a

Est

D'u

ine,  
ehaine  
èche  
la crèche,  
!  
nie  
au ;  
monie,  
ommage  
t plage

## DULCIA LINQUIMUS ARVA

Pourquoi donc fuyez-vous notre belle patrie,  
Jeunes gens aux bras vigoureux ?  
N'a-t-elle plus besoin ni de votre industrie,  
Ni de votre sang généreux ?  
Est-ce ainsi que fuyaient, en d'autres temps, nos pères  
Qui virent tant de jours mauvais ?  
D'un rivage étranger les gloires mensongères  
Ne les séduisirent jamais.



Quoi ! vous vous exilez ! Mais dans nos vastes plaines  
 N'est-il pas de place pour tous ?  
 Craignez-vous de l'hiver les rigides haleines ?  
 L'été n'est-il pas assez doux ?  
 Sont-elles sans parfums les fleurs de nos charmilles ?  
 Sans ombre nos grandes forêts ?  
 L'amour et la vertu croissent dans nos familles  
 Comme les blés dans nos guérêts.

Aiguillonnez les flancs de la glèbe féconde ;  
 Traînez partout le soc vainqueur ;  
 Des sueurs du travail que votre front s'inonde ;  
 Le travail retreuve le cœur.  
 Transformez nos déserts ; que la ronce sauvage  
 Fasse place à l'or du froment.  
 Laissez à vos enfants, pour premier héritage,  
 L'exemple d'un grand dévouement.

Un son qui vient de loin vous trouble et vous enivre  
 Est-ce donc un concert si beau ?  
 C'est la voix de l'airain, c'est la clameur du cuivre,  
 Le cri du fer sous le marteau !  
 Ah ! combien plus sacrés sont les accents rustiques  
 Qui font retentir nos bameaux !  
 Voix de nos gais enfants, chants des vierges pudiques  
 Soupirs du vent dans les rameaux !

La grande république, ivre de sa conquête,  
Proclame haut ses libertés ;  
Mais écoutez le vent qui passe sur la tête  
De ses populeuses cités :  
Quels accents discordants son vol rapide égrène  
Comme la grêle de l'hiver !  
Et cette république, elle chante la haine  
Sur un luth aux cordes de fer !

Ecoutez ! écoutez l'implacable musique !  
Ecoutez l'étrange clameur !  
C'est le sourd grondement de l'immense fabrique  
Où les engins chantent en chœur,  
Le râle des pistons plongeant dans les chaudières  
Leurs énormes jambes d'acier,  
Comme aux gués bouillonnants des rapides rivières  
Les sabots d'un fougueux coursier !

C'est le bruit des marteaux qui font hurler l'enclume  
Comme un taureau dans l'abattoir !  
C'est le pétilllement de la flamme qu'allume  
L'haleine d'un grand soufflet noir !  
Ce sont les cris stridents des ardentes bobines,  
Des cylindres vertigineux !  
C'est le concert affreux de toutes les machines  
Qui travaillent toujours pour eux !

Et, parmi tous ces bruits, une plainte s'élève,  
La plainte du pauvre ouvrier  
Qui travaille dès l'aube et jusqu'au soir sans trêve,  
Et n'a pas le temps de prier.  
Sa femme, ses enfants, comme d'humbles esclaves,  
Sont tous les jours à leurs métiers.  
Ils vieillissent ainsi sans briser les entraves  
Qui les enchainent tout entiers !

Ah ! si les habitants des villes ouvrières  
Avaient l'ombre de nos grands pins ;  
S'ils avaient les parfums de nos fleurs printanières,  
L'air embaumé de nos matins ;  
S'ils pouvaient, comme nous, en s'armant de la hache  
Défricher un sol plantureux,  
Comme ils accompliraient leur glorieuse tâche,  
Et qu'ils se trouveraient heureux !

Aimez, ô Canadiens, le sol qui vous vit naître,  
Et qu'il ne soit jamais qu'à vous !  
Sur les bords étrangers chacun est votre maître :  
Demeurez libres parmi nous !  
Aimez votre village et vos temples champêtres  
Où Dieu vous parla tant de fois.  
Aimez le cimetière où dorment les ancêtres  
Sous l'humble égide de la croix !

## LA FENAISON

O les vives chansons qui montent des prairies !  
Les doux arômes du foin mûr !  
O le soleil ardent ! Les riches draperies  
Qui flottent sous le ciel d'azur !

Sur la forêt lointaine  
L'aube soulève à peine  
Sa paupière aux cils d'or,  
Et, sur la grève humide,  
L'alouette rapide  
Ne danse pas encor.

Prenant sa faux tranchante,  
Avant que l'oiseau chante  
Dans le buisson fleuri,  
Le paysan agile  
Retourne au pré fertile  
Où le trèfle a mûri.

Et le foin plein d'arôme  
Sur le sol qu'il embaume  
Se couche frémissant,  
Comme, sur le rivage,  
Le frère ajonc sauvage,  
Sous le flot incessant.

O les vives chansons qui montent des prairies !  
Les doux arômes du foin mûr !  
O le soleil ardent ! Les riches draperies  
Qui flottent sous le ciel d'azur !

Sur la cime vermeille  
Cependant se réveille  
L'harmonieux pinson,  
Et, prenant sa volée,  
A travers la feuillée  
Il chante sa chanson !

Et la fraîche rosée  
Qui s'était déposée  
Sur le rameau mouvant  
S'échappe, à son passage,  
Du verdoyant feuillage  
Comme au souffle du vent.

Et l'on dirait que l'aile  
De l'humble philomèle,  
Dans ses doux battements,  
Fait pleuvoir sur les herbes  
Les scintillantes gerbes  
De mille diamants.

O les vives chansons qui montent des prairies !  
Les doux arômes du foin mûr !  
O le soleil ardent ! Les riches draperies  
Qui flottent sous le ciel d'azur !

La jeune paysanne,  
Qui s'avance et ricane,  
Tient, dans sa brune main,  
Une fourche de saule,  
Et, sur sa ronde épaule,  
Un vase d'eau tout plein.

La coquette églantine  
Semble moins purpurine  
Que n'est sa joue alors :  
Un corsage de toile  
Avec chasteté voile  
Les grâces de son corps.

On dirait qu'elle rêve  
Lorsque sa main soulève  
Les trèfles empourprés,  
Et, qu'à chaque secousse,  
Une odeur neuve et douce  
S'exhale des verts prés.

O les vives chansons qui montent des prairies !  
Les doux arômes du foin mûr !  
O le soleil ardent ! Les riches draperies  
Qui flottent sous le ciel d'azur !

J'entends, par intervalle,  
Comme un bruit de cymbale  
Qui retentit pressé :  
Pour affiler sa lame  
Que le silex entame  
Le faucheur s'est dressé,

Il a pris, tout humide,  
Dans le vase limpide,  
La pierre au rude grain,  
Et, d'une main précise,  
Sur l'acier qui s'aiguise  
La promène grand train.

En se contant fleurettes,  
Les gars et les fillettes,  
Munis de leurs rateaux,  
Amassent, desséchée,  
L'herbe molle couchée  
Par la mordante faulx.

O les vives chansons qui montent des prairies !  
Les doux arômes du foin mûr !  
O le soleil ardent ! Les riches draperies  
Qui flottent sous le ciel d'azur !

Satisfait de l'ouvrage  
Qu'il fait avec courage  
Depuis que l'aube a lui,  
Le faucheur, sur la plaine,  
De temps en temps promène  
Son œil autour de lui.



Sur sa faux il s'appuie,  
Et, de sa main, essuie  
Son front tout ruisselant,  
Car une effluve chaude  
Sur le pré d'émeraude  
Circule maintenant.

Et, le long des clôtures,  
Les pesantes voitures  
Que traînent les bœufs roux  
Amènent à la grange  
Le foin mûr qui s'effrange  
Aux épines du houx.

O les vives chansons qui montent des prairies !  
Les doux arômes du foin mûr !  
O le soleil ardent ! Les riches draperies  
Qui flottent sous le ciel d'azur !

La verte sauterelle  
Sur la tige nouvelle  
Découpe son profil,  
La libellule rase  
De son aile de gaze  
Les aigrettes du mil ;

Et, d'une ardeur égale,  
Le grillon, la cigale  
Changent leur chant joyeux :  
Dans le ciel la dernière,  
Le grillon, sous la pierre  
Qui le dérobe aux yeux !

Ainsi l'humble chaumière  
Et la demeure altière  
Ont des chants de bonheur ;  
Et que nul ne s'étonne,  
Car c'est une œuvre bonne  
Que l'œuvre du Seigneur.

O les vives chansons qui montent des prairies !  
Les doux arômes du foin mûr !  
O le soleil ardent ! Les riches draperies  
Qui flottent sous le ciel d'azur !

### NAPOLÉON III

Il passait sur son char traîné par des cavales,  
Des cavales aux durs sabots ;  
Il passait au milieu de l'éclat des cymbales  
Et des clameurs de ses hérauts.

Comme un torrent qui brise une digue impuissante,  
Pour voir cet homme tant vanté,  
La foule s'élançait, profonde, frémissante,  
De tous les coins de la cité.

Puis elle demeurait là, les pieds dans la boue,  
On la tête sous le soleil,  
Tant que sur le pavé résonnait une roue,  
Tant qu'on voyait le char vermeil.

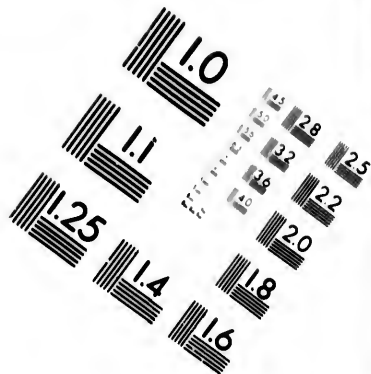
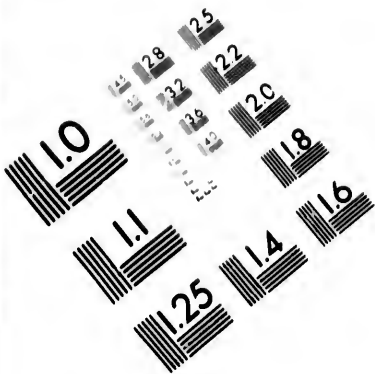
Et les fronts s'inclinaient jusque dans la poussière :  
On aurait pu baiser ses pas.  
Ceux même qui, parfois, l'insultaient en arrière,  
Devant lui se courbaient plus bas.

C'est qu'il était puissant, et que souvent la force  
Est le dieu le mieux adoré ;  
C'est que le peuple, aussi, sous une saine écorce  
Cache un cœur souvent ulcéré.

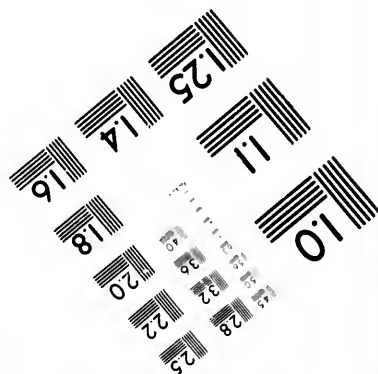
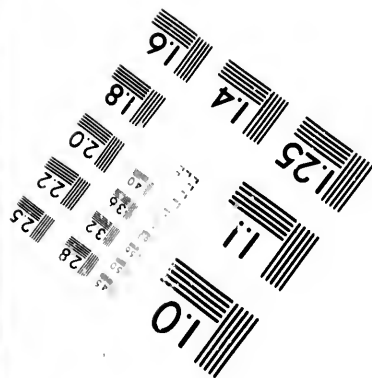
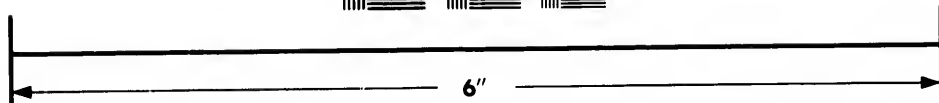
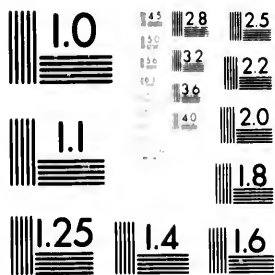
Il était renommé dans toutes les provinces  
Et craint dans mille lieux divers ;  
Il était le plus grand de tous ces brillants princes  
Qui se partagent l'univers.

Des amis, prosternés devant son diadème  
Offraient l'encens du courtisan,  
Mais ils ne laissaient pas arriver l'anathème  
Que lui jetait le paysan.

Et, quand il regardait défilér ses phalanges,



**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

14 28  
16 32  
18 25  
20 22  
22 20  
24 18

10  
12  
14  
16  
18

Comme des flots, au champ de Mars,  
Il se croyait un dieu dont les millions d'anges  
Portent la foudre en toutes parts.

Son nom jetait l'effroi comme un coup de tonnerre.  
Quand il fronçait son noir sourcil,  
Au levant, au couchant, les rois s'armaient en guerre,  
Et croyaient leur trône en péril.

Comme l'ange maudit il ne crut qu'en lui-même :  
Il méconnut la voix de Dieu.  
Il aurait agréé, dans sa superbe extrême,  
L'encens qui monte du saint lieu.

Il avait oublié, ce grand prince, une chose :  
C'est que Dieu règne sur les rois ;  
Qu'ils n'ont tous qu'un mandat que le ciel leur impose,  
Et que les peuples ont des droits.

A son front orgueilleux, d'une main tout sanglante  
Et riant d'un rire infernal,  
La révolution, devenue insolente,  
Avait mis le bandeau royal.

Il lui fit des faveurs, la reçut dans sa couche,  
Lui vendit son âme et son corps.

L'impudique baiser qu'il reçut de sa bouche  
Ne lui laissa plus de remords.

Elle devint hardie, exigeante, importune,  
Comme une fille sans pudeur  
Qui prodigue l'amour et conserve rancune  
A qui doute de son honneur.

Pour calmer le dépit de l'infâme maîtresse  
Il la fit asseoir près de lui ;  
Il lui sacrifia l'Église et la noblesse  
Qui sont des rois le seul appui.

Mais elle se lassa de ce royal hommage  
Qui lui semblait suspect toujours.  
Elle aimait mieux des siens l'accouplement sauvage,  
Et mieux les brutales amours.....

Mais sur le chaud duvet de l'alcôve fermée  
Par des rideaux épais et doux ;  
Dans les palais des grands où la canaille armée  
Prouve l'égalité de tous.

Et voilà que soudain la maîtresse effrontée  
Livre ce prince ambitieux



A la foule des siens subitement montée  
De la fange des mauvais lieux.

Et rien des ennemis n'arrête l'avalanche :  
Leurs bataillons sont infinis.  
Ils ont la soif du sang. C'est leur jour de revanche,  
Et les corbeaux sont réunis.

Pour le festin des morts, pour la grande curée  
Sont réunis les noirs corbeaux.  
Ils viennent, les impurs, de la France éplorée  
Se partager quelques lambeaux.

Les autres rois, alors, enfoncent sur leur crâne  
Leur diadème profané.  
Ils se cachent de peur ou frappent d'un pied d'âne  
Les flancs du lion enchaîné.

Où s  
Et ce  
Ah !

Insen  
J'étais  
Je n'a  
Comm

revanche,

curée

lorée

r crâne

pied d'âne

## OU SONT MES RÊVES

Où sont mes rêves d'or ? Où sont mes espérances  
Et ces jours de soleil qui se levaient si beaux ?  
Ah ! laissez-moi traîner mes mortelles souffrances  
Au milieu des tombeaux !

Insensé ! je croyais au bonheur de la terre ;  
J'étais fait pour aimer et mon cœur était bon !  
Je n'avais qu'un besoin : la paix que rien n'altère.  
Comme l'oiseau, j'allais fredonnant ma chanson.

Mon âme est une lyre aux branches suspendue,  
 Et la brise qui touche à sa corde tendue  
 Lui fait rendre une plainte. Elle est une humble fleur  
 Eclose, le matin, au bord de la prairie,  
 Qui ne demande au ciel qu'une goutte de pluie  
 Et qu'un doux rayon de chaleur.

Où sont mes rêves d'or ? Où sont mes espérances  
 Et ces jours de soleil qui se levaient si beaux ?  
 Ah ! laissez-moi traîner mes mortelles souffrances  
 Au milieu des tombeaux !

Ah ! que j'étais heureux quand je pouvais encore,  
 Loin du bruit des cités, loin des hommes jaloux,  
 Courir seul, chaque jour, sur la plage sonore,  
 Ecouter les sanglots des vagues en courroux  
 Qui s'en allaient aussi pour ne plus reparaître !  
 Mon Dieu ! disais-je alors, je ne viens que de naître,  
 Et, comme ce flot bleu se perd dans l'océan,  
 Je me perdrai bientôt dans ces affreux abîmes  
 Qui ne rendent, hélas ! jamais plus leurs victimes,  
 Dans les abîmes du néant !

Où sont mes rêves d'or ? Où sont mes espérances  
 Et ces jours de soleil qui se levaient si beaux ?

Ah

Que

Le r

Le n

Com

Le m

Qui t

Le m

Ah !

Notre

Où so

Et ces

Ah ! l

Où so

Ces jeu

Nous

Sous le

Il nous

Que rie

Ah ! laissez-moi traîner mes mortelles souffrances  
Au milieu des tombeaux !

Que dis-je ? le néant ! Erreur, songe, folie !  
Le néant, c'est le monde avec son sot orgueil ;  
Le monde qui n'a rien et que son destin lie,  
Comme un pauvre forçat, au mal, aux pleurs, au deuil !  
Le monde qui promet et qui jamais ne donne !  
Qui toujours vous offense et jamais ne pardonne,  
Le monde qui gémit et s'en va soucieux !  
Ah ! que dans ce néant le malheureux s'endorme !  
Notre âme est immortelle, et rien ne la transforme  
Lorsque Dieu la rappelle aux cieux !

Où sont mes rêves d'or ? Où sont mes espérances  
Et ces jours de soleil qui se levaient si beaux ?  
Ah ! laissez-moi traîner mes mortelles souffrances  
Au milieu des tombeaux !

Où sont ceux que j'aimais ? Ces amis de l'enfance,  
Ces jeunes compagnons qui partageaient mes jeux ?  
Nous marchions côte à côte, avec insouciance,  
Sous le soleil brillant ou le ciel orageux.  
Il nous semblait alors que la vie était belle,  
Que rien ne finissait, qu'une effluve éternelle,

Pour rajeunir le monde, en tout lieu débordait.  
 Il nous semblait alors que la vieillesse en larmes  
 N'avait jamais connu les rires et les charmes  
 Que la jeunesse possédait !

Où sont mes rêves d'or ? Où sont mes espérances  
 Et ces jours de soleil qui se levaient si beaux ?  
 Ah ! laissez-moi traîner mes mortelles souffrances  
 Au milieu des tombeaux !

Où sont les cœurs de feu, les longues chevelures  
 Que le vent caressait pendant les soirs sereins ?  
 Où sont les anges blonds, les jeunes filles pures  
 Qui se laissaient bercer par mes premiers refrains ?  
 Où sont les verts sentiers, les bouquets de bruyères  
 Où nos mains se joignaient dans les mêmes prières,  
 Quand chantaient les pinsons sur les épais rameaux  
 Nos esprits s'envolaient dans un brillant délire ;  
 Nous nous sentions heureux, mais alors, pour le dire  
 Nos lèvres n'avaient pas de mots.

Où sont mes rêves d'or ? Où sont mes espérances  
 Et ces jours de soleil qui se levaient si beaux ?  
 Ah ! laissez-moi traîner mes mortelles souffrances  
 Au milieu des tombeaux !

Mais  
 Les v  
 Qui e  
 Dispa  
 Et j'e  
 Je sen  
 Et pu  
 Je cru  
 Je vou

Où son  
 Et ces  
 Ah ! la

Mais le torrent rapide entraînait la nacelle.....

Les vertes oasis et les arbres fleuris

Qui couronnaient le front de la rive nouvelle

Disparurent bientôt à mes regards surpris.

Et j'entendis soudain l'éclat de la tempête ;

Je sentis un vent froid qui passait sur ma tête,

Et puis un voile épais tomba devant mes yeux.

Je crus qu'un lourd sommeil pesait sur ma paupière ;

Je voulus le chasser ; j'appelai la lumière.....

O ciel ! j'étais devenu vieux !

Où sont mes rêves d'or ? Où sont mes espérances

Et ces jours de soleil qui se levaient si beaux ?

Ah ! laissez-moi traîner mes mortelles souffrances

Au milieu des tombeaux !

## LE PRINTEMPS

A MADAME P. J. O. CHAUVEAU

Salut, printemps fécond. Tu souris à la terre ;  
Tu rends au pré ses fleurs, au bois son vert manteau,  
Mais tu ne saurais rendre à la plaintive mère,  
Printemps si beau,  
Par tes effluves embaumées,  
Ses jeunes filles bien-aimées  
Qui reposent dans le tombeau !

L'hiver qui recouvrait de son voile de glace  
Nos coteaux, nos vallons,  
Comme un drap mortuaire étendu sur la face  
Des morts que nous pleurons,  
Au soleil s'est fondu comme une molle cire.  
Sur l'aride forêt  
L'on ne voit plus, au loin, le blanc frimas reluire  
Comme un léger duvet.  
Les brouillards qui traînaient leurs longues robes grises  
Sur la cime des bois,  
Au souffle parfumé des matinales brises  
S'envolent à la fois ;  
Et les échos joyeux de leurs grottes profondes  
Sortent tout triomphants ;  
Et l'on entend partout le murmure des ondes  
Et les cris des enfants.

Salut, printemps fécond. Tu souris à la terre ;  
Tu rends au pré ses fleurs, au bois son vert manteau,  
Mais tu ne saurais rendre à la plaintive mère,  
Printemps si beau,  
Par tes effluves embaumées,  
Ses jeunes filles bien-aimées  
Qui reposent dans le tombeau !

re ;  
manteau,  
re,



Et la terre, déjà, de fleurs est étoilée  
Comme l'azur du ciel.

Et déjà l'on entend, sous la cime voilée,  
Un concert éternel.

Le gazon reverdit sous les pieds qui le foulent,  
Et les champs labourés

Paraissent jusqu'au loin comme des flots qui roulent  
Vers des bords empourprés.

Le chant du laboureur qui revient de l'ouvrage  
Au coucher du soleil,

Le murmure du vent, les soupirs du feuillage,  
Le bruit du flot vermeil

Qui déchire aux cailloux son éclatante écume,  
Le nuage argenté

Et le grillon mutin sur le sillon qui fume,  
Tout est plein de gaité !

Salut, printemps fécond. Tu souris à la terre ;  
Tu rends au pré ses fleurs, au bois son vert manteau,  
Mais tu ne saurais rendre à la plaintive mère,

Printemps si beau,  
Par tes effluves embaumées,  
Ses jeunes filles bien-aimées  
Qui reposent dans le tombeau !

Une molle vapeur, comme un rideau de soie

S'élève le matin

Du fond de la vallée où la rose déploie

Sa robe de satin.

Et l'on voit, à travers ces nappes diaphanes,

Flotter, comme dans l'eau,

Les profils indécis des flexibles lianes

Et du pâle bouleau.

Ainsi de l'avenir l'anxieuse jeunesse

Croit parfois entrevoir

Les contours incertains, la forme enchanteresse,

Quand l'amour ou l'espoir,

Comme un rayon de feu, comme une douce haleine,

Pénètrent le rideau

Tombé devant les yeux de la sagesse humaine

Depuis notre berceau.

Salut, printemps fécond. Tu souris à la terre ;

Tu rends au pré ses fleurs, au bois son vert manteau,

Mais tu ne saurais rendre à la plaintive mère,

Printemps si beau,

Par tes effluves embaumées,

Ses jeunes filles bien-aimées

Qui reposent dans le tombeau !

Mille arbustes nouveaux, mille nouvelles plantes

Surgissent du sol nu.

Le printemps leur a fait des promesses brillantes,  
Mais, l'automne venu,  
En vain l'on cherchera la trace d'un grand nombre.  
Ainsi pour les humains !  
Quand le soir de la vie étend au loin son ombre  
Sur les tristes chemins,  
Ceux qui restent debout retournent en arrière  
Des regards superflus :  
La route est recouverte, hélas ! de la poussière  
De ceux qui ne sont plus !  
Un besoin de soleil ou des feux implacables,  
L'onde ou les aquilons  
Ont fait périr beaucoup de ces fleurs adorables  
Dont les jours semblaient longs !

Salut, printemps fécond. Tu souris à la terre ;  
Tu rends au pré ses fleurs, au bois son vert manteau.  
Mais tu ne saurais rendre à la plaintive mère,  
Printemps si beau,  
Par tes effluves embaumées.  
Ses jeunes filles bien-aimées  
Qui reposent dans le tombeau !

Il est doux maintenant de reprendre les courses  
Sur les coteaux lointains,

De s'asseoir et prier au bord des fraîches sources,  
Sous le dôme des pins.

Il est doux d'écouter les grives et les merles,  
Revenus au buisson,

Egrener, tour à tour, comme un collier de perles,  
Leur vibrante chanson !

Le soleil qui descend derrière les nuages  
Jette un ruban de feu,

Une auréole d'or au front des monts sauvages  
Et du grand fleuve bleu.

Ces gerbes de rayons, ces ardentes traînées  
Qui descendent des cieux

Sont comme un souvenir de leurs jeunes années.  
Pour ceux qui se font vieux !

Salut, printemps fécond. Tu souris à la terre ;  
Tu rends au pré ses fleurs, au bois son vert manteau,  
Mais tu ne saurais rendre à la plaintive mère,

Printemps si beau,  
Par tes effluves embaumées,  
Ses jeunes filles bien-aimées  
Qui reposent dans le tombeau !

Et la gaieté renaît dans l'obscur chaumière  
Que l'hiver désolait.

A travers les carreaux maintenant la lumière  
Laisse entrer un reflet.  
Qu'importe qu'au foyer toute flamme soit morte,  
Le soleil est bien chaud.  
Pour ranimer son fils, la mère ouvre la porte  
A ce rayon d'en haut.  
Et tous les cœurs brisés, dans la pauvre famille  
Qui trouvait le ciel dur  
Quand la bise emportait la fleur de la charmille  
Et le dernier fruit mûr,  
Bien joyeux aujourd'hui que revient l'espérance,  
Montent vers le Seigneur :  
Ils n'ont plus souvenir des jours de la souffrance  
Au retour du bonheur !

Salut, printemps fécond. Tu souris à la terre ;  
Tu rends au pré ses fleurs, au bois son vert manteau,  
Mais tu ne saurais rendre à la plaintive mère,  
Printemps si beau,  
Par tes effluves embaumées,  
Ses jeunes filles bien-aimées  
Qui reposent dans le tombeau !

A MON AMI J. A. GENAND

Sous l'orme plein de sève  
Je me suis endormi,  
Et, dans un divin rêve,  
Je t'ai vu, mon ami.

Sur une tombe sainte  
Tu priais à genoux,  
Et ta sublime plainte  
Arrivait jusqu'à nous.

Tu disais à la brise  
Qui berce les rameaux,  
A l'humble pierre grise  
Qui marque les tombeaux :

“ Moi je n'ai plus de mère,  
Je suis seul ici bas  
Sur cette pauvre terre  
Où se traînent mes pas !

Je suis la sensitive  
Qui n'a plus de soleil,  
Et l'écho de la rive  
Qui n'a plus de réveil,

Le vagabond nuage  
Qui glisse à l'horizon  
Et la brûlante plage  
Qui n'a pas de gazon ;

Car je n'ai plus de mère,  
Je suis seul ici bas  
Sur cette pauvre terre  
Où se traînent mes pas !

Je suis l'humble corolle

Qui tombe avant l'hiver,  
La barque sans boussole  
Au milieu de la mer !

Je suis le brin de mousse  
Qui rampe sur le sol,  
Ou le ramier qui pousse  
Une plainte en son vol ;

Car je n'ai plus de mère ;  
Je suis seul ici-bas,  
Sur cette pauvre terre  
Où se traînent mes pas !

Je suis l'ombre légère  
Qui s'incline sans bruit,  
L'oiseau sous la fougère  
Qui gémit dans la nuit,

La roche solitaire  
Qui déchire les flots,  
L'airain du sanctuaire  
Qui jette des sanglots ;

Car je n'ai plus de mère ;



Je suis seul ici-bas,  
Sur cette pauvre terre  
Où se traînent mes pas !

Je suis comme un rivage  
Qui n'a point de moissons,  
Je suis comme un bocage  
Qui n'a point de chansons !

Je suis le cerf agile  
Qu'une flèche a percé,  
Ou le roseau fragile  
Qu'un souffle a renversé ;

Car je n'ai plus de mère ;  
Je suis seul ici-bas,  
Sur cette pauvre terre  
Où se traînent mes pas !

Ainsi ta voix plaintive  
Murmura chaque mot,  
Et ma lyre attentive  
Les redit aussitôt.

Et je vis, mieux parée

Que la fille d'un roi,  
Une vierge adorée  
Qui s'approchait de toi.

Sur la tombe nouvelle  
Elle effeuilla des fleurs :  
—“ Je suis l'ange, dit-elle,  
Qui doit sécher tes pleurs ;

Car tu n'as plus de mère ;  
Tu vis seul ici-bas,  
Sur cette pauvre terre  
Où se traînent tes pas !

## LE POÈTE PAUVRE

Prends ce morceau de pain, mais tu seras esclave ;  
    Tu m'appartiens dès aujourd'hui !  
Les larmes couleront de ta paupière cave  
    Et partout te suivra l'ennui.  
Prends ce morceau de pain, ô poète au front blême,  
    Prends ! et dis adieu pour toujours  
A cette liberté qui fut ton bien suprême !  
    Renonce à tes douces amours,

Au

Au

Com

Qua

Peut

Le ri

Cour

Souff

Prend

Ah ! t

Souvie

Tu ten

Au ruisseau qui gazouille à travers les vallées,  
    Au blé qui dore le guéret,  
Aux nids qui dans le ciel jettent leurs voix perlées,  
    Aux ombrages de la forêt.

Comment ! hésites-tu ? Vainement tu me braves,  
    Le temps des rêves est passé.

Quand on est indigent a-t-on peur des entraves ?

    Seul, ici-bas, l'or entassé

Peut conduire au bonheur. Les talents, la science  
    Sont des biens qu'on ne compte pas.

Le riche les supporte avec impatience,

    S'il ne les brise sous ses pas.

Courbe ton front marqué du cachet du génie

    Devant l'orgueil du parvenu ;

Souffre sans murmurer la honte ou l'avanie,

    Passe avec le flot inconnu.....

Prends ce morceau de pain, ô poète, te dis-je,

    Pour assouvir ta pâle faim.

Ah ! ton œil se dilate et déjà le vertige

    Fait frémir ta débile main !

Souviens-toi de ton père ! Il est vieux et sans force

    Pour travailler jusques au soir.

Tu tenterais en vain, sous ta rigide écorce,

    De me cacher ton désespoir.

esclave ;

ont blême,

rs

Prends ce morceau de pain, et pour ta jeune femme  
Dont le chaste sein est tari,  
Et pour tes blonds enfants qui te déchirent l'âme  
De leur prière et de leur cri !

Eh bien ! pour les sauver tous ces êtres que j'aime,  
Oui, j'ai dépouillé ma fierté.  
Je ne m'appartiens plus, je ne suis plus moi-même  
Et j'ai vendu ma liberté !  
Le maître parle ; allons ! inclinons donc la tête  
Et laissons là les rêves d'or.  
Devant un plus puissant je ne suis qu'une bête  
Et mon esprit n'a plus d'essor.  
Le ciel est tout d'azur, les vallons, pleins d'arômes,  
Les oiseaux chantent dans les airs,  
Les insectes luisants babillent dans les chaumes,  
Les ruisseaux roulent des flots clairs ;

Poète, prends le joug, car ces flots d'harmonie,  
Pauvre enfant, ne sont plus pour toi.  
Ferme ! ferme l'oreille à cette voix bénie  
Qui met la nature en émoi.  
Ici-bas tout s'achète. Il n'est de jouissance  
Que pour le riche, en vérité.  
Hommes, choses, tout est soumis à sa puissance,  
Tout vient servir sa volonté !

Pour lui s'ouvre la fleur dont le parfum enivre ;  
Pour lui mûrissent les sillons ;  
Pour lui, durant l'hiver, et la neige et le givre  
Emoussent leurs froids aiguillons.

Et n'est-ce pas assez de souffrir en silence  
Les maux qui me viennent du ciel ?  
Faut-il qu'à chaque instant, dans leur froide insolence,  
Les hommes m'abreuvent de fiel ?  
Aht si j'avais pu naître au milieu des richesses  
Comme sont nés tant d'idiots,  
Si j'eusse eu pour berceau les genoux des duchesses,  
Des dentelles à mes maillots,  
Je n'aurais pas aimé d'amitié plus profonde  
Les êtres que j'aime aujourd'hui,  
Mais j'aurais vu comment nous apparaît le monde  
Quand on plane au-dessus de lui !

O règne du métal, règne de la matière  
Dont se moquera l'avenir,  
Alors que nos neveux sortiront de l'ornière  
Où nous aimons à nous tenir,  
Triomphe de l'argent, âge du servilisme,  
Siècle de l'or, je te maudis !  
Tu portes sur ton front le sceau de l'égoïsme ;  
Tes yeux pervers sont alourdis ;

Comme ces lourds oiseaux qui sortent des décombres  
Lorsque le soir est de retour,  
Tu promènes ton vol dans les épaisses ombres  
Plutôt que dans l'éclat du jour !

O mes rêves aimés, mes croyances chéries,  
O mes ivresses d'autrefois,  
Comme les papillons des riantes prairies  
Vous avez à mes pauvres doigts  
Laisse la poudre d'or de vos brillantes ailes,  
Et vous vous êtes envolés,  
Envolés pour toujours aux rives éternelles !  
Parfois mes regards désolés  
Cherchent encore, au ciel, la trace lumineuse  
Qui devait rester après vous ;  
Mais je ne vois plus rien, rien qu'une nuit affreuse  
Que je vais attendre à genoux !

combres  
es  
use  
alfreuse

## POUR TE CHANTER

Je t'aime, ô ma jeune patrie,  
Quand le printemps t'orne de fleurs ;  
Et, quand l'automne t'a flétrie,  
J'aime encor tes champs sans couleurs,  
Tes bois où plane le mystère,  
Tes fleuves et leurs rians bords !  
Pour te chanter, ô noble terre,  
Toujours ma lyre a des accords !



J'aime tes coutumes charmantes  
Que chaque an ramène à son tour ;  
J'aime tes vierges innocentes  
Que fait rougir un mot d'amour ;  
J'aime ton ciel souvent austère  
Et tes garçons joyeux et forts !  
Pour te chanter, ô noble terre,  
Toujours ma lyre a des accords !

J'aime les prés où se balance  
La jaune moisson de l'été ;  
J'aime ta sublime espérance,  
Ton culte pour la liberté ;  
J'aime ta foi vive et sincère,  
Le plus riche de tes trésors !  
Pour te chanter, ô noble terre,  
Toujours ma lyre a des accords !

J'aime qu'autour des gerbes blondes,  
Quand on a fini la moisson,  
L'on danse de joyeuses rondes,  
En chœur, sur le tiède gazon ;  
J'aime la fête populaire  
Avec ses rustiques décors !  
Pour te chanter, ô noble terre  
Toujours ma lyre a des accords !

J'aime, aux nuits froides, ton étoile  
Dont le regard est si joyeux ;  
Ton givre qui jette un blanc voile  
Sur l'ébène de nos cheveux ;  
J'aime aussi ta neige légère  
Qui semble le linceul des morts.  
Pour te chanter, ô noble terre,  
Toujours ma lyre a des accords !

J'aime, en hiver, tes jours de fête  
Et les chansons de ta gaité ;  
J'aime à voir une blonde tête  
Qui déride un front argenté ;  
Et mon âme, alors moins sévère,  
Peut du monde oublier les torts.  
Pour te chanter, ô noble terre,  
Toujours ma lyre a des accords !

## LIBERA !

J'étais, depuis longtemps, las du bruit de la ville  
Et je voulus revoir mon village tranquille,  
Les oiseaux des forêts qui chantent leurs amours  
Et les grands bœufs pensifs qui ruminent toujours,  
Les épis balancés sur leurs tiges égales,  
Et, dans le ciel de feu, les stridentes cigales.  
J'ai toujours regretté la paix de nos hameaux,  
La splendeur de nos bois, l'air pur de nos coteaux.  
Je suis comme un captif qu'un long ennui dévore  
Et je rêve toujours aux chaumes que j'adore.

Je les revoyais donc ces bords tant regrettés.  
Je marchais à pas lents, cherchant, de tous côtés,  
Si du progrès nouveau la baguette magique  
Avait des lieux aimés changé l'aspect rustique.  
Les nuages flottaient comme de grands ballons ;  
Les brouillards du matin dormaient dans les vallons.  
Dans le calme des cieux, soudain, les cloches saintes  
Jetèrent à la fois de douloureuses plaintes.  
Elles sonnaient des glas. Puis le peuple éploré  
S'achemina sans bruit vers le parvis sacré.

Ce matin-là l'oiseau, sur la branche embaumée,  
Ne chanta pas gaîment comme à l'accoutumée,  
Le soleil ne luit point sur la nappe des eaux  
Et la bise gémit en berçant les roseaux !

Alors je vis venir à travers le village,  
De loin, sur le chemin tout bordé de feuillage,  
Quatre jeunes garçons qui portaient un cercueil.  
Ils marchaient lentement dans leurs habits de deuil.  
Quatre filles suivaient, jeunes, en robes blanches,  
Les yeux en pleurs, le front couronné de pervenches.  
Un long voile de point, tombant jusqu'à leurs piés,  
Dérobaît à demi leurs contours déliés.  
Sur la tombe un drap blanc avec larges dentelles,  
Des couronnes de lis et des fleurs d'immortelles

la ville  
?  
mours  
lourjours,  
es.  
aux,  
coteaux.  
dévore  
ce.

Semblaient les ornements qu'on prête avec bonheur,  
 Les jours de grande fête, à l'autel du Seigneur.  
 La touchante amitié de compagnes chéries  
 Avait cueilli, la veille, au milieu des prairies,  
 Pour le tombeau sacré, ces virginales fleurs.  
 Je me sentais ému ; mes yeux roulaient des pleurs ;  
 Mon cœur était serré par une amère angoisse,  
 Et je prenais ma part du deuil de la paroisse.

Dans le même moment Houde courut à moi,  
 Et, me serrant la main :

—Tu l'aimais bien, je croi ?

—Qui ?

—Mais tu me comprends ; celle qu'en terre on porte ;  
 Dulice.

—Que dis-tu ? Mon Dieu ! Dulice est morte ?...

Un nuage passa devant mes yeux alors ;  
 Une froide sueur inonda tout mon corps,  
 Et j'allai m'appuyer, d'une marche indécise,  
 A la croix qui s'élève en face de l'église.  
 Un doux rêve oublié passa devant mes yeux  
 Et j'entendis longtemps des accords merveilleux.  
 Dans le calme du ciel toujours les cloches saintes  
 Jetaient, en se berçant, leurs douloureuses plaintes.

Elle m'avait aimé. Son jeune confesseur  
Lui disait de bannir tout amour de son cœur.....  
Mais pourquoi réveiller ces tristes souvenirs ?  
Tout est fini pour nous, amour comme espérances !  
Un souffle inexorable, avant les jours d'été.  
A brisé cette fleur dans toute sa beauté.

Elle voulut me fuir, et, pour sauver son âme,  
Faire monter vers Dieu sa sainte et vive flamme.  
Elle vint à Lévis, demander au couvent  
La paix que, depuis lors, cherchait son cœur fervent.  
Je la revis plus tard ; trop tard !.....D'amères larmes  
Tombèrent lentement de ses yeux pleins de charmes  
Quand elle me parla. Comme elle j'ai pleuré.....  
Ne te réveille plus, souvenir adoré !

Le temple était en deuil, les autels, sans parures,  
Et les tableaux, voilés par de sombres tentures.  
Six grands cierges de cire allumés à la fois  
Berçaient leur flamme pâle au côté de la croix.  
Quand le prêtre eut offert le divin sacrifice ;  
Quand du Christ il eut bu, dans l'auguste calice,  
Le sang inestimable, et que le saint Agneau,  
Pour nous, sur le calvaire eut monté de nouveau,  
Un chant incomparable éclata sous les voûtes.  
De l'orgue frémissant les voix montèrent toutes,

Dans un cri de pitié, vers le juge des morts.  
Le chœur psalmodia de sublimes accords.  
C'était un chant d'espoir ; c'était une prière ;  
C'était de la terreur ; c'était, dans la poussière,  
La faible créature implorant l'Éternel !  
C'était l'âme appelant, en ce jour solennel,  
Pour désarmer le bras de son juge suprême,  
Toutes les grandes voix de ce monde qu'Il aime !  
Des nuages d'encens flottaient sous les arceaux ;  
Le catafalque noir portait mille flambeaux.  
Le clocher répéta ses lugubres volées,  
Et l'écho les redit jusqu'au fond des vallées ;  
Jusqu'à saint Edouard, jusqu'à saint Casimir  
On entendit alors nos trois cloches gémir ;  
Et le vent qui passa dans les vieux sycomores  
Parut unir sa plainte à ces plaintes sonores !

Libera ! libera ! pitié ! pitié ! Seigneur !  
Disaient toutes ces voix dans leur grande douleur,  
Libera ! libera ! pitié ! pitié pour elle,  
Et ne la livrez pas à la mort éternelle !  
Ne la rejetez point, Seigneur, loin de vos yeux,  
En ce jour redoutable où la terre et les cieux  
Jusqu'en leurs fondements frémiront d'épouvante,  
Quand du siècle apostat qui s'insurge et se vante  
De ne pas croire en Vous, Vous viendrez, ô mon Dieu,  
Juger l'amour impur et l'orgueil par le feu !

Et pendant que les cleres, l'airain et l'orgue antique  
Chantaient, dans leurs accords, ce sublime cantique,  
Que le prêtre faisait, pour bénir le tombeau,  
Du goupillon d'argent pleuvoir les gouttes d'eau,  
Je pleurais à genoux, dans un bauc, en arrière.

Tout le peuple suivit la tombe au cimetière.  
Je voulus suivre aussi ; mais soudain du cercueil  
Je crus voir s'élever, comme il passait le seuil,  
Une forme légère, ondoyante, élancée.  
Par le rythme pieux elle était balancée,  
Se drapait noblement dans son brillant linceul  
Et regardait l'endroit où je me trouvais seul.  
Son front resplendissait d'une vive lumière,  
Sa bouche souriait, et pourtant sa paupière  
Roulait encor des pleurs, comme en ce triste jour  
Où nous nous séparions sans espoir de retour !  
Elle parut monter sur un rayon d'opale.....  
Je tombai devant elle à genoux sur la dalle.  
Quand je me relevai le temple était désert,  
Un rayon de soleil perçait le ciel couvert.



JE N'Y CROIS PLUS

Vents chargés de parfums, ô brises printanières,  
Eveillez-vous !  
Faites entendre encore, à travers les bruyères,  
Ces chants si doux  
Qui se mêlent au bruit des limpides fontaines,  
Au chant des nids  
Que l'amour berce encor sur les cimes lointaines  
Des bois jaunis.

Feuillages, fleurs, oiseaux, chantez à mes fenêtres,  
    Brises, chantez !  
Car peut-être, ô mon Dieu, vous êtes tous ces êtres  
    Tant regrettés  
Que la tombe implacable a pris à ma tendresse  
    Quand, sans soucis,  
Nous étions au festin de la folle jeunesse  
    Ensemble assis.

Fuyez, brouillards épais qui traînez votre voile  
    Sous le ciel bleu !  
Fuyez, brouillard épais ! Laissez la vive étoile  
    Sourire un peu !  
Ce rayon qui descend de la céleste voûte  
    Quand il est tard,  
D'une âme qui s'unit à mon âme est sans doute  
    Le doux regard !

J'aimais, j'étais aimé : mon cœur était sensible  
    Comme une fleur.  
Un rayon de soleil faisait, au val paisible,  
    Tout mon bonheur.  
Quand un souffle divin me jette dans l'extase,  
    Je chante encor ;  
Je chante pour le ciel comme un cygne qui rase  
    La vague d'or !

Aujourd'hui j'ai perdu bien plus d'une espérance  
En floraison,  
Et le doute a soufflé sur ma frêle existence  
Son froid poison.  
Ici-bas j'ai cherché des amitiés divines,  
Soins superflus !  
L'amour a des regrets, le bonheur, des épines.....  
Je n'y crois plus !

Avez-  
Repor  
Avez-  
Un so  
Et vo  
Qui pa  
Et vo  
De n'o

## LE PASSE

Avez-vous quelquefois, dans un rêve suave,  
Reporté vos pensers vers un âge lointain ?  
Avez-vous recueilli, comme une riche épave,  
Un souvenir d'amour qui revenait soudain ?  
Et vous souvenez-vous de ces vagues tristesses  
Qui passaient sur nos fronts et flottaient dans nos yeux ?  
Et vous souvenez-vous de ces belles promesses  
De n'oublier jamais quand nous serions bien vieux ?

Flotte devant mes yeux, flotte encor, douce image,  
 O douce image du passé !  
 Flotte devant mes yeux comme un brillant mirage  
 Aux yeux du voyageur lassé !  
 Et qu'importe à mon cœur, qu'importe le mensonge  
 Qui le berce et l'enivre ainsi ?  
 La réalité même, après tout, n'est qu'un songe,  
 Puisqu'hélas ! elle passe aussi !

Arrêtons-nous un peu dans notre folle course ;  
 Asseyons-nous ensemble au bord du vert sentier ;  
 Remontons, en esprit, nos jours jusqu'à leur source ;  
 Evoquons le passé. Notre cœur tout entier,  
 Dites-le moi, vous tous, est-il en nous encore ?  
 Aux épines du doute, aux baisers de l'amour,  
 Aux étreintes du mal, ah ! qui de nous l'ignore,  
 Ne s'est-il pas brisé depuis lors sans retour ?

Avez-vous repeuplé la chambre solitaire  
 Où se réunissait, pour causer, chaque soir,  
 Ainsi qu'au fond d'un nid où plane le mystère,  
 La famille joyeuse ? Alors il fallait voir,  
 Aux propos des enfants, le front bruni du père  
 S'éclairer tout à coup de sublimes reflets ;  
 Alors on faisait cercle autour de la grand'mère  
 Pour entendre, en tremblant, parler de feux follets

Mais toujours nous allions sur le torrent du monde ;  
Nous pensions que nos jours n'auraient pas de déclin.  
Nous glissions, nous glissions comme la nef sur l'onde  
Quand souffle le vent frais dans la voile de lin.

A peine avons-nous pu recueillir, au passage,  
Une fleur, ou les sons d'une adorable voix ;  
Déjà nous sommes loin, bien loin de ce rivage  
Que le pied voyageur ne foule qu'une fois !

J'aime à me souvenir des heures d'innocence  
Que le ciel me donna dans nos champs fortunés.  
Non, je ne cherche point la bruyante existence  
Et je meure d'ennui dans nos murs calcinés.  
Et je ne chante plus. J'ai suspendu ma lyre  
Aux rameaux odorants des pins de nos coteaux.  
Je redemande en vain la muse qui m'inspire :  
Elle ne m'entend plus, mes chants ne sont point beaux !

Quand on revoit les lieux où s'écoula l'enfance,  
Qu'on entend d'autrefois les chants délicieux,  
On éprouve un regret, on sent une souffrance,  
L'angoisse étreint le cœur, les pleurs coulent des yeux ;  
Mais bientôt on oublie, en un rêve sublime,  
Que les ans sont venus et que l'on a vieilli.  
Le présent disparaît, et, du fond de l'abîme  
Le passé radieux devant nous a jailli !

Moi je ressens alors comme une sainte ivresse :  
Ma poitrine se gonfle en doux et longs soupirs ;  
Je retrouve les ris de l'heureuse jeunesse,  
Mon âme plus aimante a de brûlants désirs.  
Je crois voir s'élever un nuage d'arômes  
Et je me sens bercé dans ses replis moelleux.  
Tout chante dans le ciel, dans les bois, dans les chaumes  
Tout chante dans mon cœur, et je me crois heureux !

Je vois se dérouler, à l'ombre des charmilles,  
Les sentiers où j'allais, parfois, me recueillir ;  
Je vois passer encor l'essaim des jeunes filles  
Plus fraîches que les fleurs qu'elles allaient cueillir ;  
J'entends, comme autrefois, le gai babil du merle,  
Dans le grand peuplier, devant notre maison ;  
Je vois, dans le pré vert, luire comme une perle,  
La goutte de rosée aux pointes du gazon.

J'écoute les piverts en quête de chenilles,  
Frapper le bois de leurs becs durs ;  
Je vois mes compagnons, armés de leurs faucilles,  
Courir gaiement vers les blés mûrs.  
Et pendant que je rêve au bord de la fontaine,  
Parmi les blancs convolvulus,  
J'entends un faible echo de la cloche lointaine  
Qui nous annonce l'angelus.

Je vois venir du champ, sous les feux de l'étoile,  
Les chariots remplis de foin.  
Les paysans, vêtus de leurs blouses de toile,  
Dans le calme du soir, au loin,  
Font entendre, en guidant leur pesant attelage,  
Des rires francs et des cris vifs  
Qui redonnent la vie au paisible village  
Et hâtent les chevaux craintifs.

Je revois, à l'église, un vieux et bon lévite  
Qui nous apprend la loi de Dieu.  
Son aspect nous remplit d'une crainte subite  
Quand il entre dans le saint lieu.  
Il nous fait feuilleter les plus sublimes pages  
Du livre de l'humanité,  
Et nous rend, en un jour, plus savants que les sages  
De la savante antiquité.

De ce côté je vois, en allant vers l'école,  
A la fourche des deux chemins,  
Le cénellier noueux qui forme une coupole  
Couverte de beaux fruits carmins.  
Arbre compatissant il me prêtait son ombre,  
Et son fruit tendre et sa chanson,  
Pendant qu'aux autres gars le maître froid et sombre  
Faisait réciter la leçon.



Je revois, ô mon Dieu ! là-bas, à la lisière  
Des bois que les feux ont noircis,  
L'endroit couvert de mousse, au bord de la rivière,  
Où souvent je me suis assis,  
Rêvant à l'avenir enveloppé de brumes,  
Rêvant à quelqu'amour béni,  
Et laissant mes pensées voler comme des plumes,  
Je ne sais où, dans l'infini !

Dans les jours de chagrin l'espérance est bien douce :  
On se plaît à dorer le ciel de l'avenir.  
J'aime mieux le passé : rien encore n'émousse  
Le plaisir que mon cœur trouve à se souvenir.  
En s'éloignant de nous les jours mauvais s'épurent  
Et déchirent souvent leur voile de brouillard.  
Les brumes du matin guère longtemps ne durent :  
Le soleil est plus chaud quand il se montre tard.

Quand mon esprit ainsi vole, vole en arrière  
Jusqu'aux jours de l'enfance, au foyer des aïeux,  
A ces jours où mon front imprégné de lumière  
Ne s'était incliné que sous l'éclat des cieux,  
Je sens vibrer alors les cordes de mon âme  
Comme un luth où jouerait un vent mystérieux,  
Un souffle étrange passe ainsi qu'un trait de flamme,  
Et je chante ou je pleure en des refrains pieux.

O courses dans les prés éclatants de verdure,  
Parmi les foins en fleurs, sous des flots de soleil  
O courses dans les bois, sous la sombre ramure,  
Au bord du fleuve immense ou du ruisseau vermeil,  
Vous étiez tout mon bien, vous faisiez mes délices !  
Je me sentais ému, j'oubliais l'univers  
Devant vous, douces fleurs qui leviez vos calices,  
Comme un front calme et pur, dans nos vallons déserts !

O les jours d'autrefois, les premiers de la vie,  
Comme ils étaient sereins ! comme ils ont été courts !  
Et pourtant on jetait alors un œil d'envie  
Sur l'avenir obscur qui s'avançait toujours !  
Et ceux qui se penchaient sous le poids des années,  
Ceux qui touchaient déjà le terme du chemin,  
Nous disaient, en partant, que leurs courtes journées  
N'avaient, leur semblait-il, pas eu de lendemain !

## AUX EXPATRIÉS

Venez, vous tous que la Patrie  
Pleure, hélas ! depuis de longs jours !  
Vous traînez une âme flétrie  
Sur des bords froids et sans amours.  
Venez, amis, avant que l'âge  
Enchaîne vos pas à jamais.  
Ah ! vous cherchez en vain la paix  
Loin du ciel de votre village !

Venez ! le soleil luit encor !  
Sur nos grandes prairies  
Tout fleuries,  
Dorment au loin ses reflets d'or.  
Venez ! la gentille hirondelle,  
Quand renaît la saison nouvelle,  
Prend toujours vers son nid fidèle  
Son essor.

Revenez aux rives natales,  
Au toit qui vous est toujours cher !  
Ah ! si nos tables sont frugales,  
Le pain de l'exil est amer !  
Hélas ! que de places sont vides  
A nos foyers toujours en deuil !  
On dirait que sur chaque seuil  
Ont passé des tombeaux livides.....

Venez ! le soleil luit encor !  
Sur nos grandes prairies  
Tout fleuries  
Dorment au loin ses reflets d'or.  
Venez ! la gentille hirondelle,  
Quand renaît la saison nouvelle,  
Prend toujours vers son nid fidèle  
Son essor.

Heureux ceux qui jamais ne laissent,  
Pour d'autres bords, leur doux hameau,  
Comme les feuillages qui naissent  
Et qui meurent sur le rameau !  
Venez, pour que votre poussière,  
Avec les cendres des aïeux,  
Repose à l'ombre des saints lieux,  
Sous l'humble croix du cimetière.

Venez ! le soleil luit encor !  
Sur nos grandes prairies  
    Tout fleuries  
Dorment au loin ses reflets d'or.  
Venez ! la gentille hirondelle,  
Quand renaît la saison nouvelle,  
Prend toujours vers son nid fidèle,  
    Son essor !

Le  
Réc

Puis  
Jeta

Un v  
Il ou

On d  
C'est

u,

## LOIN DE LA FOULE

Le vent souffle avec rage, et sa brûlante haleine  
Réchauffe, à son réveil, chaque fleur de la plaine,  
    Chaque léger brin de gazon ;  
Puis la forêt frémit dans sa verte parure,  
Jetant au ciel de feu son immense murmure,  
    Comme une divine oraison.

Un voile de fumée obscurcit les campagnes :  
Il ouvre ses replis au-dessus des montagnes  
    Jusqu'à l'azur du firmament.  
On dirait que d'un temple aussi grand que la terre  
C'est le suave encens qui monte avec mystère  
    Vers le trône du Dieu clément.

Le soleil apparaît dans ce vaste nuage  
Comme un boulet rougi qui se fraie un passage  
Dans la cime épaisse des bois.

Le fleuve soulevé s'élançait vers la grève,  
Et de la côte abrupte où chaque jour je rêve  
Il ronge, en hurlant, les parois.

Près de moi le bouleau traîne sa robe blanche,  
Le chardonneret d'or saute de branche en branche  
Avec le merle et le pinson.

Quand le printemps renaît sur nos rives si belles  
Ils reviennent toujours, ces compagnons fidèles,  
Nous chanter leur douce chanson.

Oh ! qu'il fait bon, mon Dieu, d'être loin de la foule  
Dont l'existence aride et s'agite et s'écoule  
Au milieu d'un frivole bruit !  
Qu'il fait bon d'être seul et de lire une page  
De ce livre éternel—la Nature—où le sage,  
Chaque jour, de nouveau s'instruit !

J'ai rev  
J'ai rev  
Je m'en  
Je me s  
Pour en  
Pour reg  
Les bois  
Et le fleu  
Je ne ret  
qui desc  
Les arbr  
Je n'ent

## LA MAISON PATERNELLE

J'ai revu la maison où le ciel m'a fait naître ;  
J'ai revu l'humble chambre où, seul, pour rêver mieux,  
Je m'enfermais souvent quand se voilaient les cieux.  
Je me suis, comme alors, assis dans la fenêtre  
Pour entendre le vent et les feuilles gémir,  
Pour regarder le ciel avec ses blancs nuages,  
Les bois à l'horison et les gras pâturages,  
Et le fleuve qui semble au loin toujours dormir.  
Je ne retrouve plus cette douce lumière  
Qui descendait d'en haut sur la pauvre chaumière :  
Les arbres ont grandi : sur leurs épais rameaux  
Je n'entends plus chanter mes gais petits oiseaux !



Depuis longtemps le feu s'est endormi dans lâtre  
 Et le seuil vermoulu s'est voilé de gazon.  
 On ne voit plus de croix pendue à la cloison,  
 Ni d'images de saints, ni de niches en plâtre.  
 Sous le foyer moussu les grillons réunis  
 Jettent, de temps en temps, leur cri mélancolique,  
 Et, dans la cheminée, aux angles de la brique,  
 Les agiles moineaux ont accroché leurs nids.  
 Sur les carreaux poudreux l'araignée âpre et louche  
 A suspendu sa toile où meurt la pauvre mouche.  
 Et, du soleil de juin jamais les doux rayons  
 N'entrent pour réchauffer les humides plafonds !

O sainte vision ! Dans cette salle basse,  
 Au pied d'un vieux crucifix noir,  
 Je revois la famille, à chaque jour qui passe,  
 Faire la prière du soir.

Mon père avec soucis près de lui nous rassemble :  
 Longtemps il prie à haute voix.  
 Après chaque oraison nous répondons ensemble :  
 " Amen " en regardant la croix.

Les auvents sont tombés, et l'eau, pendant l'orage,  
 Goutte à goutte descend le long des vieux lambris.  
 Moi je pleure à l'aspect de ces tristes débris,  
 Et je vois rire, hélas ! les enfants du village.

Ils me croient étranger, moi, dans ces lieux bénis  
Qui furent si longtemps à mes yeux tout le monde !  
Ce soleil qui reluit, cet air pur qui m'inonde,  
C'est l'air, c'est le soleil de ces enfants brunis  
Qui vont courir, pieds nus, le long des vertes haies,  
Dénichant les oiseaux, cueillant de rouges baies,  
Et ne se doutant pas que j'ai couru comme eux  
Dans ces prés verdoyants et ces taillis ombreux !

Rien n'a changé, du reste, à l'horizon de flamme.  
Au bout des champs de blé je vois, comme jadis,  
Le grand fleuve rouler, entre ses bords hardis,  
Les flots verts où se plonge en cadence la rame.  
Et par delà le fleuve, au milieu des vieux pins,  
Deschambeault lève encor ses deux flèches timides.  
Comme un ruban d'azur aux front des cieux sereins,  
La forêt, au midi, se déroule en ceinture.  
Le ciel sourit partout. O charmante nature,  
Tu n'as pas comme moi vu mourir sans retour  
L'jeunesse suave et les hymnes d'amour !

Qu'une pauvre maison, il me semblait, naguère,  
Avec ton beau pignon rouge et ton joli carré  
Essieraient toujours sur le ciel azuré,  
Comme au fond de mon cœur, leur silhouëte fière !  
Et leurs cercles déjà ! — Ton maître d'aujourd'hui

Te regarde tomber avec indifférence.  
Tu n'as pas abrité les jours de son enfance,  
Tu n'es pas, ô mon toit, un lieu sacré pour lui !  
Reste debout pourtant, reste debout encor !  
Quand m'aura moissonné le mal qui me dévore,  
Tu tomberas alors ainsi que sont tombés  
Mes amours d'autrefois et mes rêves dorés.

Que no  
Et les c  
Les cris  
Que leu  
Les flots  
Comme  
Et nos c  
Et nos h  
Que nous

r lui !  
l  
évore,

s.

## LA VOIX DES BOIS

Que nous disent nos bois dans leurs accords sublimes,  
Et les chœurs des oiseaux qu'ils bercent sur leurs cimes,  
Les cris mystérieux ou les soupirs plaintifs  
Que leurs hôtes divers poussent sous les feuillages,  
Les flots qui vont bondir au milieu des récifs,  
Comme de blancs agneaux dans les gras pâturages,  
Et nos champs recouverts de neige ou de moisson,  
Et nos humbles sentiers comme nos avenues ?  
Que nous répètent-ils ? quels chants leurs voix connues  
Chantent-elles à l'unisson ?

Ah ! ces bois arrosés du sang de nos apôtres,  
Du sang d'un Lallemand, d'un Jogue et de tant d'autres  
Qui jadis, à leur ombre, ont élevé la croix,  
Et ces champs défendus par le bras de nos pères  
Contre des ennemis qui méprisaient nos droits  
Ou se montraient jaloux de nos moissons prospères,  
N'ont pas que des échos remplis de volupté !  
Leur voix n'invite point la jeunesse volage  
A venir badiner sous leur discret feuillage,  
Ou sur leur gazon velouté !

Ils éveillent en nous de plus hautes pensées,  
Nous chantent, tour à tour, les victoires passées,  
Les luttes du présent, l'espoir de l'avenir !  
Ils nous disent comment, aux jours de l'injustice,  
Sous le même étendard nous devons nous unir !  
Comment un peuple fier que l'on traîne au supplice  
Sait répandre son sang pour sauver son honneur !  
Comme il doit ressaisir sa puissance échappée !  
Et quelle gloire attend le brave dont l'épée  
Se brise au combat du Seigneur !

Ces prés verts que le soc, au mois de mai, sillonne,  
Ces grands bois rajeunis où la sève bouillonne  
Et qu'un nouveau feuillage est venu couronner,  
Disent que la jeunesse est le temps de la vie

Où  
L'ar  
Fait  
Le r  
Et la

Et le  
Agito  
Dans  
De sa  
Qui fo  
Mais e  
S'élève  
On ser  
Qu'elle

Où de saintes vertus notre âme doit s'orner.  
L'arbre chargé de fruits, dont chaque branche plie,  
Fait monter la rougeur au front du paresseux.  
Le ruisseau qui serpente à travers la prairie,  
Et la feuille qui tombe, incolore et flétrie,  
Disent que nous passons comme eux !

Et leur vague soupir, leur murmure ineffable  
Agite et ravit l'âme. Et l'on n'est point capable,  
Dans le trouble sacré que l'on ressent alors,  
De saisir, un par un, les sons pleins de mystère  
Qui forment, réunis, ces magiques accords ;  
Mais on sent que vers Dieu ces transports de la terre  
S'élèvent à chaque heure, à l'aurore et le soir ;  
On sent que la Nature est fidèle à son Maître,  
Qu'elle bénit ses lois, et qu'elle sait connaître  
Mieux que les hommes son devoir.

## LE CHANT DU CANADIEN

Je suis Canadien. Ma patrie—  
Une terre de liberté—  
Comme la fleur de la prairie  
Lève son front avec fierté.  
Au loin, déjà, l'on dit sa gloire,  
Et l'on se découvre à son nom.  
Chaque page de son histoire  
Pour sa couronne est un fleuron.

La neige dans ses serres blanches  
Etreint souvent le vert coteau,  
Et sous les odorantes branches

Ne court pas toujours le ruisseau ;  
 Mais la perfide indifférence  
 Ne saurait éteindre mon cœur,  
 Et vers l'amour ou la souffrance  
 Je cours toujours avec bonheur !

Le sourd murmure du grand fleuve  
 Endormit mon humble berceau,  
 Comme, dans sa parure neuve,  
 Le bois endort un nid d'oiseau.  
 Je ne devais jamais connaître  
 L'éclat qui remplit d'autres lieux,  
 Dieu soit béni qui me fit connaître  
 A l'humble foyer des aïeux.



Bientôt le doux rêve s'envole  
 Et l'on n'a plus que des regrets.  
 Loin de toute ambition folle  
 Je trace mes féconds guérêts.  
 Je vieillis sans bruit et sans crainte,  
 Servant mon pays de mon mieux ;  
 Puis j'irai dans la terre sainte.....  
 C'est par là que l'on monte aux cieux.



1837

I

PAIX ET GUERRE

La France n'avait pas perdu tout le prestige  
    Qui s'attachait à son drapeau;  
La France n'avait pas, dans un jour de vertige,  
    Vendu, comme on vend un troupeau,  
Le peuple Canadien à la riche Angleterre.  
    Nous vivions dans une humble paix,  
Et, sur ces bords nouveaux, notre destin prospère,  
    Ne devait s'altérer jamais !

Nous ne demandions rien, rien que cette justice  
Que l'on doit même aux plus petits ;  
Nos cœurs étaient bien droits et jamais l'artifice  
N'avait eu place en nos esprits.  
Fidèles, en ces temps, aux conseils de nos pères  
Qui savaient bien vivre de peu,  
Nous promenions le soc dans le sein de nos terres  
En élevant nos cœurs vers Dieu.

Et, quand venait le temps de la moisson féconde,  
Le temps de couper le blé mûr ;  
Quand les épis bruyants se bergaient comme l'onde  
Sous les reflets d'un ciel d'azur,  
Chacun courait au champ, dans l'heureuse famille,  
Et le gai couplet des chansons  
Semblait, comme l'épi, tomber sous la faucille  
Des fillettes et des gargons.

Et l'on dansait alors autour des blondes gerbes,  
Sous l'œil de la lune, au vallon ;  
Et bien des pieds gentils foulaient les molles herbes  
Aux gais accords du violon.  
Et les fronts, couronnés ainsi qu'au temps antique  
De bluets et de boutons d'or,  
Sous le fardeau pesant d'aucun joug despotique  
Ne s'étaient inclinés encor !

O jours heureux ! jours d'amour et de gloire  
Où mon pays déroulait, sous les cieus,  
Ses étendards que suivait la victoire,  
Jours de grandeur, pour vous pleurer mes yeux  
Auront, hélas ! d'intarissables larmes !  
Jour du combat où les nobles aïeux,  
Trahis, mouraient en embrassant leurs armes,  
Jour du combat, que tu fus glorieux !

Mais le drapeau sacré qui protégeait nos rives,  
Le drapeau blanc fleurdelisé  
Fut souillé, fut trahi par les lâches convives  
D'un roi que l'âge avait usé  
Bien moins que la débauche. Et nous fûmes, ô crime !  
Et nous fûmes vendus, un jour,  
Nous peuple de héros, nous nation sublime,  
Pour un impur baiser d'amour !

Le maître vint s'asseoir avec sa morgue sombre  
A nos foyers hospitaliers.  
Et nos enfants tremblaient quand ils voyaient son ombre  
Se dessiner sur les paliers.  
Il n'avait—en ce temps—qu'un but, un but inique :  
Nous faire promptement périr,  
Nous les enfants du sol, et dans cette Amérique  
Où la liberté doit fleurir !

Il voulut balayer, comme un grain de poussière,  
Le nom français de ce pays.

Sa gloire le blessait ainsi que la lumière  
Blesse l'œil de l'oiseau des nuits.

Il voulut effacer, par des lois tyranniques,  
Le doux langage de nos sœurs ;

Il voulut étouffer les germes catholiques  
Sous la semence des erreurs !

Des hommes se sont dit, dans leur haute sagesse :

—“ Désarmons nos maîtres jaloux :

Ne versons pas le sang, nous que la force oppresse,  
Et faisons taire le courroux”....

Mais que peut le plus faible, et que peut la justice  
Contre la raison du plus fort ?

Courbe la tête, ô peuple, et bois l'aumer calice  
Au fond duquel t'attend la mort !

Une voix retentit pareille au glas funèbre  
Qui sonne à l'heure de minuit.

Jamais, sur notre rive, une voix plus célèbre  
Ne fit soudain autant de bruit.

Son accent inspiré, semblable à la bourrasque  
Qui soulève les océans,

Fait au loin bouillonner les esprits. Il démasque  
Sous nos pieds les gouffres béants !

Dans les murs des cités, au milieu des campagnes,  
Retentit cette immense voix.  
Elle fait tressaillir les échos des montagnes,  
Tressaillir le fleuve et les bois !  
Elle annonce partout la fin de la souffrance  
Au prix du noble sang des preux.  
Elle fait naître au cœur un rayon d'espérance  
Le soir de ces jours ténébreux !

Entendez-vous, là-bas, la bruyante fanfare  
Et le grondement du canon ?  
Entendez-vous, là-bas, le coursier qui s'effare  
Et l'écho qui redit un nom,  
Un nom harmonieux comme un chant de linotte,  
Comme le murmure de l'eau ?  
C'est le nom immortel du plus grand patriote,  
L'immortel nom de Papineau !

Et le peuple s'émeut. De bouillantes phalanges  
Surgissent dans les prés en fleurs ;  
Les femmes, au foyer dont elles sont les anges,  
S'agenouillent toutes en pleurs ;  
Le drapeau d'Albion tombe dans la poussière,  
Mais haut, dans la pourpre des cieux,  
De la révolte sainte on voit l'humble bannière  
Ouvrir ses plis audacieux !

Et l'altière Albion, rugissant de colère,  
 Appelle à ces nouveaux combats,  
 Nombreux comme les flots de la grande rivière,  
 Ses vieux et fidèles soldats.  
 Ils viennent de partout, et leur troupe alignée  
 Comme un cercle de fer s'étend.  
 Ils vont avec bonheur broyer cette poignée  
 D'aventuriers qui les attend.

Mais, ciel! où fuyez-vous si vite et sans armure?  
 Soldats, qui vous a dépouillés?  
 Vos canons se sont tus devant l'humble murmure  
 De nos vieux mousquets tout rouillés!  
 Comme tombe, l'automne, un bouquet de feuillage  
 Au souffle des vents alisés,  
 Votre arrogance tombe en face du courage  
 De nos guerrier improvisés!

O champs de St. Denis! ô vallons de St. Charle,  
 Tressaillez de joie en ce jour!  
 Tressaillez de plaisir, vous dont l'histoire parle  
 Avec orgueil, avec amour!  
 Un jour, vous avez vu la puissante Angleterre  
 Faiblir devant vos bataillons,  
 S'arrêter de stupeur, sous l'effroi qui l'atterre  
 Replier ses fiers pavillons!

Mais que peut le courage auprès d'un nombre immense ?  
Il recule l'instant fatal  
Et c'est tout. Épuisé par sa longue défense,  
Dans un combat trop inégal,  
Le héros, à son tour, hélas ! chancelle et tombe,  
Mais son âme s'envole au ciel  
Et son nom est béni. L'espoir naît de sa tombe,  
Son souvenir est éternel !

Les guerriers d'Albion, honteux de leur défaite,  
Plus irrités et plus nombreux,  
Reviennent de nouveau pour tenter la conquête  
De ces hameaux peuplés de preux.  
Mais dans chaque demeure on soutient bien le siège :  
Tous à mourir sont résignés ;  
Et plus d'un ennemi vient d'un sang sacrilège  
Rougir nos sillons indignés.

Mais quel jeune guerrier, par delà le grand fleuve,  
Combat toujours armé du fer ?  
Qu'importe que partout une mitraille pleuve  
Comme la grêle de l'hiver !  
Du temple du Seigneur il fait sa forteresse,  
Et les assaillants, par monceaux,  
Sous ses coups vigoureux viennent tomber sans cesse  
Comme les épis sous la faux.

Gloire à toi, ô Chénier, le plus braves des braves,  
 Digne d'un destin plus heureux !  
 Gloire à toi ! Pour sauver ton pays des entraves  
 Tu verses ton sang généreux !  
 A tes amis tu dis comment, frappés en face,  
 Tu dis comment, frappés au cœur,  
 Ils doivent, eux aussi, suivre ta noble trace,  
 Et savoir mourir pour l'honneur !

Comme un cœur maternel que la douleur abreuve  
 A la mort d'un enfant ; comme une jeune veuve  
 A la mort de l'époux,  
 La Patrie est en pleurs. Elle a voilé sa face,  
 Et, dans un deuil profond, un deuil que rien n'efface,  
 Elle prie à genoux.

Sans armes et sans chef, même sans discipline ;  
 N'ayant pour se guider que l'audace divine  
 Qui produit les hautfaits,  
 Les héros canadiens, sur le champ de bataille,  
 Ont bravé bien longtemps l'inférieure mitraille  
 Des bataillons anglais.

Ils sont tombés pourtant ces patriotes braves !  
 Mais leur mort a brisé pour jamais nos entraves



Et porté leur gloire en tout lieu !  
Ecrasés par le nombre, auprès de leurs victimes,  
Ils sont tombés enfin, chantant les noms sublimes  
De Patrie et de Dieu.

## II

## L'ÉCHAFAUD

Bien sombre est l'horizon, et des plaintes funèbres  
S'élèvent des forêts au milieu des ténèbres,  
S'élèvent des flots noirs et des rocs escarpés !  
L'oiseau ne chante pas sur son nid de feuillage,  
Le vent ne berce plus le roseau du rivage.  
L'on entend seulement les sons entrecoupés  
De la cloche d'airain qui pleure dans l'espace  
On entend les sanglots d'une femme qui passe  
Au pied des murs noircis d'une haute prison...  
Bien sombre est l'horizon !

Femme, que cherches-tu dès l'aube matinale ?  
 Et pourquoi ces soupirs que ta jeune âme exhale ?  
 Pourquoi, sur ton front pur, ce voile de douleur ?  
 Que dis-tu, par instant, à l'enfant que tu presses  
 Sur ton sein qui bondit ? Et pourquoi ces caresses  
 Qui vous font tant de mal que vous pleurez tous deux ?  
 Es-tu, nouvelle Agar, par ton époux chassée  
 Loïn de l'humble demeure où reste ta pensée ?  
 Près de ce noir donjon qui trouble la vertu,  
 Femme, que cherches-tu ?

Quels sont ces spectres noirs qui vont et qui reviennent  
 Pareils à des démons que les sorciers retiennent,  
 Au milieu de la nuit, sur un impur autel ?  
 Quelle est, collée au mur, cette charpente sombre  
 Qui semble un long squelette ouvrant ses bras dans l'ombre  
 Pour étreindre quelqu'un dans un baiser mortel ?  
 Qui montent à pas lents ces lugubres échelles ?  
 O femme, tu pâlis, tu trembles, tu chancelles !  
 As-tu vu s'écrouer tes suprêmes espoirs ?.....

Quels sont ces spectres noirs ?.....

Qui donc va monter là ? Le jour perce la nue ;  
 La charpente hideuse apparaît toute nue.....  
 O ciel ! un échafaud ! O spectacle d'horreur !  
 En face du ciel, quelle pauvre victime

Va venir expier la grandeur de son crime ?  
O femme, je comprends l'angoisse de ton cœur.....  
Le soleil monte encore et la foule s'avance.  
Insolente et cruelle, en son impatience  
Elle crie au bourreau qu'il faut finir cela.....  
Qui donc va monter là ?

Victimes, avancez ! Bourreaux, faites vos tâches !  
Voyons donc au grand jour quelles ignobles taches  
Souillent le front de ces forçats.  
Victimes, avancez !..... Ah ! voilez cette scène !  
Héros de mon pays, quoi c'est vous que l'on traîne  
Sur le gibet des scélérats ?

Que n'êtes-vous tombés, au jour de la bataille,  
Au champ de Saint-Eustache, au champ de Saint-Denis !  
Que n'êtes-vous tombés, broyés par la mitraille  
Avec vos compagnons bénis !

Mais, pour calmer un peu cette haine enragée  
Qu'en son âme implacable il gardait contre nous,  
Colborne voulait boire une chaude gorgée  
D'un sang dont il était jaloux.

Il fallait, pour autel, une ignoble potence,  
Il fallait, pour témoin, un ignoble troupeau,

Pour victime il fallait la divine innocence  
 A ce grand prêtre fait bourreau !

Comme si la terreur, la honte et l'anathème,  
 Qui font une couronne à l'échafaud sanglant,  
 Pouvaient graver aussi leur stigmaté au front même  
 De celui qui meurt innocent ?

Défenseurs malheureux d'une cause humble et sainte,  
 Votre nom à jamais sera glorifié !  
 Maudits soit les tyrans ! Mourez ! mourez sans crainte,  
 Le gibet est sanctifié.

Vous n'êtes plus, hélas ! mais de votre poussière  
 Un germe s'est levé qui ne doit point périr.  
 De vos tombes jaillit un rayon de lumière  
 Qui nous guide vers l'avenir.

Peuple, courbe ton front et souffre sans rien dire ;  
 Espère un temps meilleur, pauvre persécuté.  
 Tes défenseurs sont morts, mais leur sanglant martyr  
 Vient d'enfanter la liberté.

## LA VISION DE MONTGOMERY

A son roi comme à Dieu notre peuple est fidèle,  
Et la grande Albion n'eut jamais auprès d'elle  
Un défenseur plus noble, un plus vaillant support.  
Il fut, dans tous les temps, loyal jusqu'à la mort.  
Et pourtant, on le sait, ce peuple doux et brave  
Fut traité bien des fois comme un indigne esclave.  
Les échos attristés de nos vieilles forêts  
Redirent de nos chefs les odieux projets.  
Mais le bruit de ces fers qu'avait forgés le maître

Fi  
D'  
O v  
Du  
O p  
Sou  
Ne  
De  
Le p  
Mar  
Que  
Si le  
Ses r  
Qu'il  
Que  
C'est  
Albie  
Ou le  
Albie  
Quan  
Par t  
Pour  
Et vi

Fit surgir des héros au lieu de faire naître  
D'implacables vengeurs.

N'allez pas, toutefois,  
O vous qui m'écoutez, croire que l'humble voix  
Du faible qu'on opprime est toujours entendue.  
O peuple Canadien, ta plainte s'est perdue  
Souventefois, hélas ! avant d'atteindre aux cieux !  
Ne croyez pas, non plus, que, fort peu soucieux  
De son nom, de sa gloire, aux jours sombres d'orage,  
Le peuple ait mieux aimé, sans force et sans courage,  
Marcher, le cou plié sous un joug odieux,  
Que tomber au combat sur le sol des aïeux.  
Si le peuple a souffert sans craindre ou sans maudire  
Ses nombreux oppresseurs, c'est, il faut bien le dire,  
Qu'il sentait dans son âme une vie, une foi  
Que ne pouvait briser la plus inique loi ;  
C'est qu'il avait en Dieu placé son espérance !  
Albion, tu le sais, adoucis sa souffrance  
Ou le poursuis encor comme on traque un troupeau,  
Albion, il est là pour sauver ton drapeau ! . . . . .

Quand les fils turbulents de la plaintive Irlande,  
Par tes lois relégués jusqu'au fond de leur lande,  
Pour se venger de toi se firent Fénians,  
Et vinrent t'insulter jusqu'aux bords Canadiens,

ERY

dèle.

elle

support.

mort.

rave

esclave.

naître

Notre peuple vola, déployant tes bannières,  
 Notre peuple loyal vola jusqu'aux frontières ;  
 Et l'ennemi, surpris de tant de dévoûment,  
 Dans son repaire sûr s'enfuit honteusement.

Aux jours de *trente-sept*, quand, sous la tyrannie,  
 Gémissait de nouveau notre terre bénie ;  
 Que Papineau semblait sonner enfin tes glas.  
 O puissante Albion ! quelques héros, hélas !  
 Osèrent seuls, pourtant, dans leur ardeur suprême,  
 Fouler aux pieds tes lois et te dire anathème !  
 Le peuple protesta devant tout l'univers.  
 Sa loyauté sublime et le bruit de ses fers  
 Le faisaient ressembler aux saints martyrs de Rome !

Plus loin, dans le passé, Chateauguay que l'on nomme,  
 Nous peuple de conquis, avec un noble orgueil,  
 Chateauguay fut-il pas comme un voile de deuil  
 Dont nous avons couvert la grande république ?  
 Dites, ne fut-il pas la meilleure réplique  
 A ceux qui méprisaient notre antique valeur ?

Plus loin, dans l'autre siècle, en ces temps de douleur  
 Où ceux-là qui vivaient avaient tous souvenance  
 D'avoir vu, sur nos murs, le drapeau de la France  
 S'incliner tristement devant le Léopard,

Notre  
 Qui e  
 Com  
 Avai  
 Nous  
 Nous  
 Nous  
 Qu'in  
 Et ne  
 Par le  
 Il a pe  
 De no  
 Nous  
 Sur n  
 Ta glo  
 Quant  
 Te ch  
 Et qu  
 C'est t  
 Pour  
 Ses so  
 On de  
 Dieu

Nous les fils des vieux Francs, dans ce même rempart  
 Qui couronne le front de notre illustre ville  
 Comme un bandeau royal; nous qu'une haine vile  
 Avait calomniés et voués au mépris,  
 Nous nous fîmes soldats. Et le maître, surpris,  
 Nous dut, vous le savez, une insigne victoire.  
 Nous versions notre sang, il recueillait la gloire.  
 Qu'importe? Ou nous disait: "C'est le devoir, allez!"  
 Et nous allions au feu, certains d'être criblés  
 Par les balles de plomb et l'ardente mitraille.

Il a peut-être droit celui-là qui nous raille  
 De notre dévouement parfois si mal payé.  
 Nous Canadiens-Français, nous avons étayé  
 Sur notre sol fidèle, ô superbe Angleterre,  
 Ta gloire chancelante et ton pouvoir austère,  
 Quand,—après cent combats,—le peuple américain  
 Te chassa de ses bords et nous tendit la main.

Et quand Montgomery vint dans nos froides plaines,  
 C'est toi qu'il poursuivait!... Et ses mains étaient pleines,  
 Pour nous, tu le sais bien, d'entraînantes faveurs!  
 Ses soldats courageux étaient-ils des sauveurs  
 Ou de traîtres amis qu'on fit bien de combattre?  
 Dieu nous protégea-t-il quand ils vinrent s'abattre,



Sur notre sol aimé, comme un troupeau de loups ?  
Dieu nous protégea-t-il, ou fût-il contre nous ?....

Or voici ce qu'un jour redira la légende :  
C'était l'hiver. Le givre attachait sa guirlande  
Comme une fleur de lis aux sapins toujours verts.  
La nuit ouvrait son aile ; et les cieux, recouverts  
De grands nuages gris que roulaient les tempêtes,  
Faisaient tourbillonner la neige sur nos têtes.

Québec ne dormait pas sur son vaste rocher.  
On voyait, dans la nuit, lentement s'approcher  
Comme un serpent qui rampe autour d'un nid, sur l'herbe  
La troupe américaine. Empressée et superbe,  
Elle avait tout conquis sur son passage heureux.  
Montgomery guidait les guerriers valeureux.  
Toujours sur le sommet de l'âpre citadelle  
L'étendard d'Albion flottait. La sentinelle  
Passait silencieuse au milieu des brouillards,  
Plongeant dans la noirceur ses inquiets regards.  
Le peuple s'agitait dans les étroites rues  
Comme on voit, quelquefois, au fond des herbes drues,  
S'agiter les fourmis. Et toujours il neigeait.  
Et le front dans sa main Montgomery songeait :  
Il songeait au moyen de surprendre la ville.  
Tout à coup, dans les airs, une clameur fébrile

Se fait entendre. Il croit que cet étrange cri  
Est un signal de mort, et qu'un feu bien nourri  
Va pleuvoir aussitôt sur sa troupe surprise.  
Il lève ses regards vers la muraille grise  
Qui se dresse sur lui. Soudain deux traits de feu  
Eclairent le brouillard comme un regard de Dieu.  
Il voit deux glaives d'or, il voit deux lames nues  
Qui se croisent sans bruit dans l'épaisseur des nues.  
Et, petit à petit, se dessinent, brillants,  
Les traits mystérieux de deux guerriers vaillants.  
Et près d'eux est assise une femme voilée.  
L'étendard d'Albion, la bannière étoilée  
Déroulent leurs replis sur le front des lutteurs.

Et toujours le vent souffle. Et puis sur les hauteurs,  
Dans les créneaux étroits et dans nos tours célèbres,  
Il semble qu'on entend des murmures funèbres.  
Montgomery, troublé, s'adresse à ses soldats :

—“ Voyez donc, leur dit-il—Il montrait de son bras—  
“ Voyez donc dans les airs ces choses tout étranges !.....  
“ Voyez ces étendards !.....ces glaives et ces anges !.....  
“ Ah ! c'est notre drapeau !...C'est l'étendard anglais !..  
“ Quel combat merveilleux !..Quels guerriers !..Voyez-les !..  
“ Et cette femme en deuil !...Le vainqueur la possède !..

“ Ah ! notre pavillon !.....Il se replie !.....Il cède !.....  
Personne ne voyait l'étrange vision.

—“ Nous n'apercevons rien : c'est une illusion,  
O vaillant général ! dirent, d'une voix grave,  
Les soldats stupéfaits.

Montgomery le brave,  
Immobile et muet, suivait toujours, des yeux,  
Le spectacle étonnant qui se passait aux cieux.  
Mais les glaives, bientôt, n'eurent plus d'étincelles,  
Et l'ardeur s'éteignit dans les fauves prunelles  
Des soldats éthérés. La femme, peu à peu,  
Se fondit dans la nuit comme la cire au feu.  
Et les deux étendards, changés en noirs nuages,  
Lançaient de leurs replis le vent et les orages.  
Montgomery baissa son front ruisselant d'eau :  
Il tira lentement le sabre du fourreau.  
Un éclair s'échappa de la pointe aiguisée.

—“ O mon pays, dit-il,—et sa voix épuisée  
Se perdit dans l'orage—O mon pays aimé,  
Suis-je l'ange vaincu qu'un prodige inconnu  
Vient de me faire voir ? O ma noble bannière,  
Nous tomberons tous deux dans la même poussière !..

Au même instant, perçant la nuit de son regard,  
Il voit l'Esprit vainqueur debout sur le rempart.  
La femme, à ses genoux comme une esclave, rampe.  
Et l'Esprit tient serré la glorieuse hampe  
De l'étendard anglais. La femme a rejeté  
Le voile de vapeur qui cachait sa beauté,  
Et, d'un œil triste et morne elle cherche la trace  
Du bel ange vaincu disparu dans l'espace.  
Alors le général eut un sourire amer.  
Son cœur fut tout à coup troublé comme la mer  
Quand souffle, vers la nuit, les vents froids de l'automne,  
On l'entendit crier comme le ciel qui tonne :

—“ Je te ferai mentir, ô présage odieux ! ”

Et, dans son désespoir, il parut radieux.  
Il courut en avant de sa troupe vaillante.  
Le vent soufflait toujours, et la neige mouvante  
Toujours tourbillonnait comme les noirs pensers  
Dans un cerveau malade.

Au pied des hauts rochers

Où Québec dort assis dans sa parure neuve  
Serpente un noir sentier. Au midi le grand fleuve  
Ferme, de ses flots verts, le chemin tortueux.

C'est par là que s'envient le chef impétueux.  
 L'audacieux, il croit escalader l'enceinte,  
 Pendant que vers le nord, sur une attaque feinte,  
 Accourt la garnison. Il s'avance sans bruit.  
 Déjà le dernier poste apparaît dans la nuit :  
 Il semble enveloppé dans un morne silence.  
 On n'entend que le fleuve, et le vent qui balance,  
 Dans le cap Diamant, les sapins rabougris.  
 Montgomery tressaille. Il s'élance surpris  
 De voir tant de succès couronner son audace.  
 Soudain l'ange vainqueur, comme un éclair qui passe,  
 Descend du haut des airs.....Est-ce l'ange de Dieu ?  
 Il touche les canons de son glaive de feu.  
 Un choc épouvantable ébranle la montagne.  
 On entend les échos gémir dans la campagne.  
 Un cri monte dans l'air, un cri long, douloureux.....  
 La mitraille a fauché le guerrier valeureux !

Le vent souffle toujours, et la neige éclatante  
 Prête au mort son linceul. D'une main palpitante  
 L'Esprit vainqueur reprend le drapeau d'Albion.  
 .....  
 .....  
 La femme rêve encore.....Et c'est la nation.

Allo  
 Car  
 On n  
 Com  
 Nou  
 Nou  
 Pour  
 Nou

einte,

ance,

ce.

e qui passe,

le Dieu ?

e.

ne.

ureux.....

!

te

pitante

bion.

.....

.....

## LES BRAYEURS

Allons à la corvée ! allons, bande joyeuse,  
Car le temps est venu de broyer le lin mûr !  
On nous attend là-bas où la côte se creuse,  
Comme une fraîche alcôve, à deux pas du flot pur.  
Nous sommes vigoureux et nos mains sont brunies.  
Nous aimons le soleil, nous aimons les hivers !  
Pour nous enfants des champs les saisons sont **bénies** :  
Nous aimons leurs travaux et leurs plaisirs divers.

Au-dessus des sapins s'élève la fumée,  
Veillez au lin qui sèche, oh ! veillez bien, chauffeurs !  
Dans plus d'un ciel d'azur la flamme est allumée !...  
Veillez au lin qui sèche et veillez à vos cœurs !

Frappons fort, jeunes gens ! frappons tous en cadence !  
De ces vallons connus éveillons les échos.  
Travaillons tout le jour avec zèle et prudence :  
Plus rude est le labeur, plus doux est le repos.  
Frappons ! frappons gaiement : et, sous l'active braie,  
Le lin va se changer en un panache d'or.  
Quand le devoir est fait, l'âme devient plus gaie  
Et l'esprit retrempé prend un nouvel essor.

Au-dessus des sapins s'élève la fumée,  
Veillez au lin qui sèche, oh ! veillez bien, chauffeurs !  
Dans plus d'un ciel d'azur la flamme est allumée.....  
Veillez au lin qui sèche et veillez à vos cœurs !

Autour de nous, partout, voltigent les aigrettes.....  
On dirait de la neige à travers les rameaux.  
Nous rions, nous chantons dans les douces retraites  
Où naguère chantaient seuls les petits oiseaux.  
Nous luttons de vitesse, et la filasse blonde,  
La filasse en cordons se tresse tout le jour.....

Mais nous tressons, le soir, pour danser une ronde,  
Sous les yeux des parents, nos mains avec amour !

Au-dessus des sapins s'élève la fumée,  
Veillez au lin qui sèche, oh ! veillez bien, chauffeurs !  
Dans plus d'un ciel d'azur la flamme est allumée.....  
Veillez au lin qui sèche et veillez à vos cœurs !.....



## SI TU POUVAIS PARLER

Si tu pouvais parler dans tes fiévreuses courses,  
O fleuve merveilleux ! ô fleuve vagabond !  
Tu nous dirais pourquoi, loin de tes humbles sources,  
Tu vas enfin te perdre à l'océan profond,  
Comme ces blonds enfants qui laissent leur village  
Avec un cœur naïf et des vœux superflus,  
Comme ces blonds enfants à l'âme un peu volage  
Qui vont dans les cités d'où l'on ne revient plus !

Tu nous dirais pourquoi, sous une tiède haleine,  
L'on voit frémir ton sein ;

Pourquoi souvent aussi, comme une morne plaine,  
Tu t'aplanis soudain,  
Et pourquoi, tour à tour, ta voix est humble ou fière ;  
Pourquoi tu dors parfois,  
Entre tes bords fleuris, dans ta couche de pierre,  
Comme un lac sous les bois ;  
Et pourquoi tu brandis ton panache d'écume,  
Torrent impétueux,  
Comme un coursier secoue une aigrette de plume  
Sur son front fastueux !

Si tu pouvais parler, tu nous dirais peut-être  
Que ces vagues rumeurs, ces soupirs, ces sanglots  
Qu'on entend tour à tour et s'éteindre et renaître,  
Sont la voix des noyés que tourmentent les flots ;  
Tu nous dirais combien de longues chevelures,  
Aux baisers de l'amour promises autrefois,  
Se traînent maintenant sur les glaises impures,  
Ou se collent sans bruit à tes glauques parois.

Combien d'infortunés, jeunes, vieux, hommes, femmes,  
Par le trépas surpris,  
Sur les cailloux glissants, au caprice des lames,  
Traînent leurs corps meurtris !  
Combien de fiancés dans leurs habits de fête,  
Au jour de leur bonheur,

Pour orchestres ont eu la foudre et la tempête,  
Et la vague en fureur  
Pour couche nuptiale ! Et combien, sur les berges,  
Les reptiles rampants  
Souillent, de leurs baisers, le sein bléni des vierges  
Et le front des enfants !

Si tu pouvais parler, tu me dirais, ô fleuve,  
Les joyeuses chansons des filles du hameau  
Qui s'en vont, chaque soir, dans leur parure neuve,  
Qui chaque soir s'en vont, dans un léger bateau,  
Promener leur amour sur tes vagues discrètes,  
Au souffle du zéphir, au bruit des avirons,  
Pendant que dans le ciel, comme l'œil des coquettes,  
La lune verse au loin ses perfides rayons.

Tu me dirais la paix de ces humbles chaumières  
Dont les pignons blanchis  
Sont, comme les donjons aux tentures altières,  
Par tes eaux réfléchis ;  
Les chants et les clameurs des cités orgueilleuses  
Qui brillent sur tes bords  
Comme, sur un cou blanc, des pierres précieuses ;  
Les sublimes accords  
Des oiseaux réunis sous les épais feuillages  
Des saules et des pins ;

Tous ces bruits, ces baisers, ces rires, ces ramages  
Des soirs et des matins !

Si tu pouvais parler, tu nous dirais encore  
Combien de malheureux, lassés du poids du jour,  
Sont allés demander à ton onde sonore  
Un repos incertain. Ames sans pur amour,  
Esprits vains et sans foi, cœurs malades ou lâches  
Qui ne purent porter leur fardeau jusqu'au bout,  
Trouvèrent plus aisé d'abandonner leurs tâches  
Que de lutter toujours et de mourir debout !

Quand tes flots d'émeraude, au pied de nos collines,  
Se reposent sans bruit,  
Parmi les verts roseaux les nymphes, les ondines,  
Dansent toute la nuit,  
Du haut du ciel serein les pensives étoiles  
Te regardent dormir,  
Et, le long de leurs mâts, en vain les blanches voiles  
S'efforcent de frémir,  
Un sentiment d'amour s'empare de nos âmes,  
L'univers est plus beau,  
On voudrait s'élançer sur des ailes de flammes  
Vers un monde nouveau.

Et le barde rêveur reprend sa molle lyre  
Pour te chanter encor dans ton noble repos.  
Il voudrait, l'insensé, que son âme en délire  
Pût être calme un jour comme le sont tes flots.  
A-t-il donc oublié que ce calme limpide  
N'est qu'un masque profond qui cache ta fureur,  
Et que dans les replis de ce manteau perfide  
S'agite incessamment tout un monde d'horreur ?

De  
S'a  
J'a  
Mo

e  
ots.  
reur,  
e  
eur ?

## TENTATION

Oh ! quel amour profane  
Ma soudain enivré !  
Je crois que je me damne !.....  
Secourez-moi, sainte-Anne,  
Sainte-Anne de Beaupré !

Depuis que je l'ai vue auprès de la fontaine  
S'asseoir tout rêveuse, et, sur la cime lointaine  
Fixer son grand œil noir,  
J'ai là, devant les yeux, je ne sais quel nuage,  
Mon cœur est agité comme un léger feuillage  
Par la brise du soir.

Depuis que je l'ai vue, à l'ombre du grand chêne,  
Orner coquettement ses longs cheveux d'ébène

De l'humble fleur des champs ;

Depuis que je l'ai vue, innocente et superbe,  
Dans le calme du soir, s'agenouiller dans l'herbe  
Pour écouter les chants,

Les chants de la linotte à la cime de l'arbre,  
Mon cœur indifférent, que je croyais de marbre,

S'est tout à coup fondu ;

Et la nuit est en moi. Le bonheur, la souffrance,  
L'amour et le remords, la crainte et l'espérance,  
Tout semble confondu.

Oh ! quel amour profane

M'a soudain enivré !

Je crois que je me danne.....

Secourez moi, sainte-Anne,

Sainte-Anne de Beaupré !

Depuis que je l'ai vue, à l'ombre des vieux saules,  
Rejeter en tremblant de ses blanches épaules

Son châle de satin,

Pendant que les oiseaux, au-dessus de sa tête,  
De plaisir et d'amour, comme en un jour de fête,

Modulaient leur refrain ;

Depuis que je l'ai vue, à la moisson dernière,  
Demeurer tout un jour sous les flots de lumière,  
    Dans le champ de blé mûr,  
Glaner les blonds épis oubliés sur la planche,  
Aux moissonneurs lassés verser, de sa main blanche,  
    Le cidre frais et pur ;

Depuis que je l'ai vue, entre cent belles femmes,  
Dans la fièvre du bal, sous les ardentes flammes  
    Des lustres de vermeil,  
Au son des instruments s'élançant en cadence,  
Comme, aux jours chauds de juin, un papillon qui danse  
    Dans les feux du soleil.

Oh ! quel amour profane  
M'a soudain enivré !  
Je crois que je me damne !.....  
Secourez-moi, sainte-Anne,  
Sainte-Anne de Beaupré !

Depuis que je l'ai vue, un soir, à sa fenêtre,  
Regarder en pleurant chaque étoile apparaître  
    Au fond de l'Orient,  
Et serrer sur son cœur, dans un transport fébrile,  
Elle pour qui l'hymen est demeuré stérile,  
    Un enfant souriant ;



Depuis que je l'ai vue écrivant, solitaire,  
Sur la grève sonore, à l'heure du mystère,  
Deux noms entrelacés,  
Et les traçant plus loin, sur les sables arides,  
Quand le flot qui montait, sous ses baisers humides  
Les avait effacés,

Mon âme est une mer que soulève la bise,  
Un torrent qui mugit, une flamme qu'attise  
Un souffle impétueux !  
Et je voudrais prier. Le feu court dans mes veines ;  
Ma bouche ballottée, et mes prières vaines  
Ne montent plus aux cieux !

Oh ! quel amour profane  
M'a soudain enivré !  
Je crois que je me damne !.....  
Secourez-moi, sainte-Anne,  
Sainte-Anne de Beaupré !

Et

Qu

Ce

Po

Je

Au

es,  
humides

ce

es veines ;

## DIS-MOI TON NOM

Enfant, dis-moi ton nom, je le veux, je t'en prie.  
Qui pourrait deviner quelle est, dans la prairie,  
    Parmi toutes les fleurs,  
Celle qui, la première, entr'ouvre sa corolle  
Pour verser son arôme au papillon qui vole  
    Et vient sécher ses pleurs ?

Je le demande en vain aux guirlandes mignonnes,  
Aux sachets parfumés qu'aujourd'hui tu me donnes  
    En me cachant ta main ;

Aux pages que ta plume a par deux fois tracées,  
Aux pages que déjà mes pleurs ont effacées,  
Je le demande en vain !

En vain j'entendrai donc vibrer ta voix touchante !  
Tu fais comme l'oiseau qui se cache et qui chante  
Sous le dôme des bois.

On le cherche, il se tait ; on s'éloigne, il gazouille.  
Est-ce donc, le cruel, pour que notre œil se mouille  
Qu'il élève la voix ?

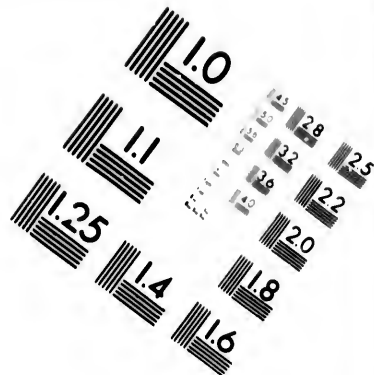
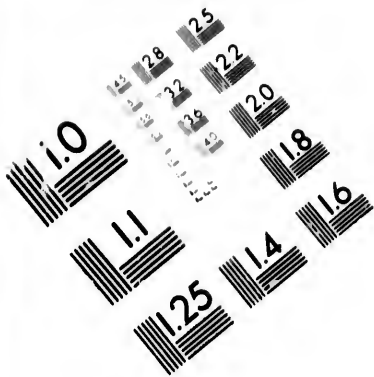
Quand j'erre, vers la nuit, sur la plage sonore,  
Puis-je dire s'il vient du couchant, de l'aurore,  
Le son mystérieux

Qu'apporte, en expirant à mes pieds, l'onde pure ?  
Puis-je dire d'où vient le solennel murmure  
De la terre et des cieux ?

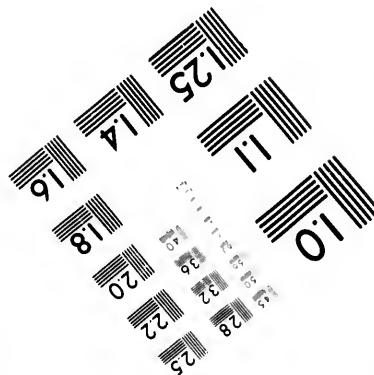
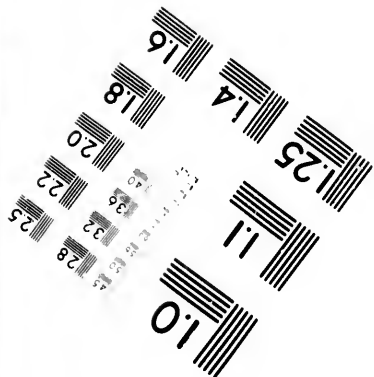
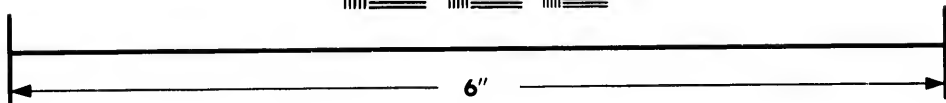
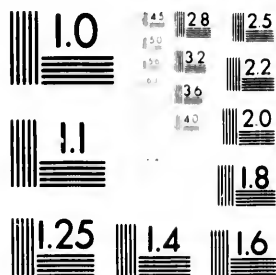
Enfant, dis-moi ton nom, je le veux, je t'en prie !...  
Qu'il soit la goutte d'eau sur la feuille flétrie,  
Qu'il soit, dans le ciel noir,  
Un rayon de lumière, un regard de l'étoile !  
Qu'il soit, ô douce enfant, pour le mystère un voile,  
Et pour l'amour l'espoir !

## LES MONDES

Il est bon d'élever quelquefois sa pensée  
De ce monde visible aux mondes inconnus,  
De signaler à tous la conduite insensée  
Des hommes que l'orgueil a longtemps retenus  
A l'ombre de la mort. Il est bon de se dire  
Que l'astre vagabond où nous sommes jetés  
Est un vaste tombeau qu'il ne faut pas maudire,  
Parce qu'il s'ouvrira pour les ressuscités.



**IMAGE EVALUATION  
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic  
Sciences  
Corporation**

23 WEST MAIN STREET  
WEBSTER, N.Y. 14580  
(716) 872-4503

13 28  
15 29  
17 32 25  
19 22  
20  
18

11  
10

Il est bon, quand la nuit est paisible et l'espace,  
Rempli jusques à Dieu de soleils éclatants,  
D'admirer l'univers dont la grandeur surpasse  
Ce que diront jamais les calculs des savants !  
Notre pensée alors s'unit, dans le mystère,  
Aux pensers des humains qui peuplent tous ces lieux,  
Et le rayon d'amour qui monte de la terre  
S'accroît de monde en monde en se rendant aux cieux.

Qui peut jamais, devant le spectacle indicible  
Que nous offre, le soir, votre ciel étoilé,  
Qui peut jamais, mon Dieu, demeurer insensible  
Et ne pas deviner votre Verbe voilé ?  
Qui ne sent pas, courbé sous ses douleurs profondes,  
L'invincible besoin de prendre son essor,  
Pour vous chercher partout dans ces étranges mondes  
Que vous avez semés comme des sables d'or ?

O mondes étonnants que nul penser n'embrasse,  
Poussière de soleils qui jouez devant Dieu,  
Quel œil, dans l'infini, peut suivre votre trace ?  
Quel esprit peut sonder vos entrailles de feu ?  
Avez-vous, comme ici, des mers aux vastes ondes  
Où d'autres globes d'or baignent leur front vermeil ?  
Des fleuves, des torrents, et des plaines fécondes  
Où, l'été, les épis se dorent au soleil ?

Avez-vous des forêts tout pleines de mystères,  
De chants d'oiseaux, de bruits et de douces senteurs ?  
Avez-vous des coteaux, des monts, des pics austères,  
Des souffles embaumés et des vents destructeurs ?  
Sur vos flots avez-vous les reflets d'une lune  
Comme des fils d'argent qui traversent la nuit ?  
Comme une frange blanche avez-vous, sur la dune,  
L'écume d'une mer qui s'avance et s'enfuit ?

Ou comme cette terre où, nous autres, nous sommes  
Naissant, mourant toujours depuis des milliers d'ans,  
Astres mystérieux, avez-vous donc des hommes  
Créés d'une parole à l'aurore des temps ?  
Et, comme nous encor, quelque péché funeste  
Les a-t-il dépouillés de leur glorieux sort ?  
Et, comme nous aussi, l'holocauste céleste  
Les a-t-il rachetés de l'éternelle mort ?

Et chaque monde a-t-il son destin ? Et la vie  
Diffère-t-elle partout dans cette immensité ?  
Chaque globe qui roule en la plaine infinie,  
Comme un roi de sa cour, est-il donc escorté  
D'astres pareils entre eux mais différents des autres ?  
O séjours inconnus, avez-vous tour à tour,  
Guerre et paix, joie et pleurs ? Avez-vous des apôtres  
Qui vont proclamant Dieu, la science et l'amour ?



## LA PREMIÈRE NEIGE

La neige, ce jour-là, s'échappant de la nue,  
Couvrait le sol durci d'un voile sans couleurs.  
Dans son coquet boudoir, seule avec ses douleurs,  
Ainsi parla Nanette, une fille déchue :

Tombez, ô blancs flocons,  
Prêtez aux champs flétris votre mystique linge !  
O blancs flocons, volez comme des ailes d'ange  
Au-dessus de nos fronts !

Mon Dieu ! le ciel est sombre au-dessus de ma tête,  
Mais la terre à son tour éclate de blancheur.  
Sans fleurs étaient les prés. La dernière tempête  
Avait emporté loin le canot du pêcheur,  
La feuille du bosquet et le rire des lèvres.  
Du sol où tout gisait mourant naissaient les flèvres,  
Ces sinistres poisons que respirait l'enfant.  
Et plus d'une jeune mère, inquiète et livide,  
Pressait contre son cœur un petit front brûlant,  
Ou s'asseyait rêveuse auprès d'un berceau vide !

Tombez, ô blancs flocons,  
Prêtez aux champs flétris votre mystique langage !  
O blancs flocons, volez comme des ailes d'ange  
Au-dessus de nos fronts !

Bien des rameaux sont nus, et, dans les sombres landes  
Les oiseaux ont laissé leurs pauvres nids muets :  
L'on cherche vainement, pour faire des guirlandes,  
Les feuilles de l'érable ou les fleurs des bleuets.  
La terre dépouillée a l'air d'un cimetière ;  
Les sapins, dirait-on, ont des dômes de pierre,  
Et l'on croirait errer au milieu des tombeaux.  
Le ciel n'a plus pour nous sa caressante flamme,  
Et la neige remplit les doux nids des oiseaux  
Ainsi que le remords, hélas ! remplit mon âme !

Tombez, ô blancs flocons,  
Prêtez aux champs flétris votre mystique lange !  
O blancs flocons, volez comme des ailes d'ange  
Au-dessus de nos fronts !

L'arbre se drape, ici, dans un manteau d'hermine,  
Et là, sous les cristaux s'endorment les sillons.  
Ah ! je n'ai plus, mon Dieu ! la chasteté divine  
Qui revêtait mon corps d'un manteau de rayons !  
Je dors depuis longtemps sous un voile de glace.  
Mon nom est un objet de honte. Et ma place  
Est avec cette fleur qui n'a plus de parfum  
Et que la main rejette après l'avoir cueillie !  
Où sont ceux qui m'aimaient ? L'amour est importun  
Quand il naît ou survit dans une âme avilie !

Tombez, ô blancs flocons,  
Prêtez aux champs flétris votre mystique lange !  
O blancs flocons, volez comme des ailes d'ange  
Au-dessus de nos fronts !

Comme vous autrefois ma jeune âme était blanche,  
Et ses pensers naïfs voltigeaient comme vous.  
Elle ignorait le mal, croyait toute âme franche,  
Son espoir était noble et son chant était doux.  
Elle pouvait voler à sa céleste source ;

Elle pouvait aussi, dans sa joyeuse course,  
Toucher sans les flétrir les objets les plus purs.  
Maintenant les regrets la tourmentent. Pour elle  
Les cieux ensoleillés sont devenus obscurs,  
Le jour est disparu, la nuit est éternelle !

Tombez, ô blancs flocons,  
Prêtez aux champs flétris votre mystique linge !  
O blancs flocons, volez comme des ailes d'ange  
Au-dessus de nos fronts !

Qui me rendra, mon Dieu, la blancheur de la neige,  
Et qui rendra la paix à mes sens tourmentés ?  
Quel voile tombera sur mon corps sacrilège,  
Comme sur le sol froid les flocons argentés,  
Pour dérober aux yeux mes nombreuses souillures ?  
J'ai bu les voluptés à des sources impures :  
Mon cœur a toujours soif. Dans mes tristes ennuis,  
Remontant le passé, j'évoque les mensonges  
Que le monde disait pour me perdre. Mes nuits,  
Mes nuits sont sans sommeil ou pleines d'affreux songes !

Tombez, ô blancs flocons,  
Prêtez aux champs flétris votre mystique linge !  
O blancs flocons, volez comme des ailes d'ange  
Au-dessus de nos fronts !”

Elle jetait dehors un regard triste et vague.  
Or il neigeait toujours. Puis, en parlant ainsi,  
Elle ôtait de son doigt une brillante bague,  
Elle ôtait son collier, ses anneaux d'or aussi,  
Et tombait à genoux. Les reflets de la grâce,—  
Comme les blancs flocons descendaient de l'espace,—  
Descendirent des cieux sur elle. Et puis son cœur  
Devint pareil alors à la neige éclatante.  
Ce soir-là, je le sais, on vit au Bon Pasteur  
Entrer en sanglotant une humble pénitente.

Tombez, ô blancs flocons !  
Prêtez aux champs flétris votre mystique linge !  
O blancs flocons, volez comme des ailes d'ange  
Au-dessus de nos fronts.

Faites  
Mânes

Du sol  
Et du

ce,—  
ur

## A CREMAZIE

Faites place au poète au sein de votre gloire,  
Mânes de nos aïeux ! Dans ses fastes l'histoire  
Se plaît à raconter  
Et les noms et la vie  
Du soldat valeureux qui meurt pour la Patrie  
Et du barde inspiré qui vit pour la chanter !

La noble empreinte du génie  
Brillait sur ton front soucieux.  
Le luth que te donna les cieux  
Avait une mâle harmonie,  
Et sous tes doigts, de toutes parts,  
Il jeta des notes étranges.  
On eut dit les clairons des anges  
Sonnant sur nos vastes remparts.  
Pourquoi, dans un moment funeste,  
Pourquoi, barde, le vil métal  
Vint-il à ton hymne céleste  
Unir, hélas ! son chant fatal ?

Voulais-tu, dans ce temps néfaste,  
Vider la coupe des plaisirs ?  
Voulais-tu voir de chauds désirs  
S'éveiller en ton âme chaste ?  
Voulais-tu chercher le bonheur  
Où seul l'insensé va l'attendre,  
Toi dont les pensers devaient tendre  
Vers l'infini d'un bond vainqueur ?  
Qui le dira ? Tu fus coupable,  
Et nous pleurâmes sur ton sort,  
Car une vengeance implacable  
Te poursuivit jusqu'à la mort !

Le repentir rend sa couronne  
A ton front chargé de douleurs ;  
L'ange de Dieu sèche tes pleurs ;  
Le calme, aujourd'hui, t'environne.  
Tout meurt dans le passé qui fuit.....  
Seul l'éclat de ta renommée  
Comme une planète enflammée  
Traversera la sombre nuit.  
Si la vengeance mal éteinte  
Voulait évoquer ton forfait,  
Alors l'expiation sainte  
Devant elle se dresserait !

Barde, as-tu revu dans tes rêves  
Les champs où dorment nos héros ?  
Comme les flots après les flots  
Viennent déferler sur les grèves,  
Les doux souvenirs d'autrefois  
Sont-ils venus à ta mémoire ?  
As-tu revu nos jours de gloire,  
Quand nous combattions pour nos droits ?  
As-tu revu, dans ton délire,  
Flotter le sublime haillon  
Que chanta tant de fois ta lyre,  
Le vieux drapeau de Carillon ?



Faites place au poète au sein de votre gloire,  
 Mânes de nos aïeux ! Dans ses fastes l'histoire  
 Se plait à raconter  
 Et les noms et la vie  
 Du soldat valeureux qui meurt pour la Patrie  
 Et du barde inspiré qui vit pour la chanter !

Nos Muses ont gémi lorsqu'un jour, la tempête,  
 Noyant ton ciel d'azur, courut de l'horizon.  
 Ah ! tu franchis alors, triste et courbant la tête,  
 Pour ne plus le revoir, le seuil de ta maison !  
 Ton âme s'abîma tout-à-coup dans le doute.  
 De l'exile, en pleurant, tu pris la sombre route,  
 Cherchant en vain, hélas ! de quelque vieil ami,  
 Pour t'appuyer parfois, le bras encor fidèle !  
 Lorsque tu déposas ta lyre solennelle  
 Nos Muses ont gémi.

Ah ! que vois-je en tout lieu ? Des murmures étranges,  
 Des soupirs inouïs qui passent dans les airs !  
 Les rameaux vers le sol courbent leurs longues franges,  
 Les ruisseaux, tristement promènent leurs flots clairs !  
 Les morts que tu chantaï gémissent dans leur bière :  
 Tes chants étaient pour eux une douce prière  
 Qui partait d'un autel et montait jusqu'à Dieu.

Les oiseaux sont muets dans nos fraîches vallées...

Rien ne consolera nos rives désolées !...

Ah ! que vois-je en tout lieu !

Nous redirons tes chants, et la Patrie en larmes

Viendra s'agenouiller auprès de ton tombeau.

Qui jamais, comme toi, put célébrer nos armes

Et redire l'éclat de notre vieux drapeau ?

Ta grande voix semblait le canon des batailles.

A tes accents émus frémissaient nos murailles ;

Et les soldats tombés sur nos illustres champs

Voulaient de leur cercueil se lever pour combattre !...

Pour consoler nos cœurs que l'ennui vient abattre,

Nous redirons tes chants !

Dans ton anxiété, chaque jour, ô poète,

N'était-il pas pour toi, là-bas, un jour de deuil ?

O poète, as-tu vu d'une âme satisfaite,

Après quinze ans de pleurs, le repos du cercueil ?

As-tu vu ton pays, dans sa beauté première,

T'apparaître soudain à la vive lumière

Qu'en s'ouvrant projeta sur toi l'éternité ?

As-tu vu notre ville et son rocher austère ?

As-tu vu tes amis, ton ciel, ta vieille mère,

Dans ton anxiété ?

Malheureux exilé, reviens prendre ta place !  
Ne l'as-tu pas au ciel demandée à genoux ?  
Que de fois ton regard a suivi, dans l'espace,  
Le soleil radieux qui descendait vers nous ?  
A l'horizon lointain, dans un rayon d'opale,  
Espérais-tu toujours voir la rive natale,  
A ton ardent appel, lever son front voilé ?  
Que de fois ton regard interrogea l'étoile ?  
Que de fois il suivit la vagabonde voile,  
Malheureux exilé !

Faites place au poète au sein de votre gloire,  
Mânes de nos aïeux ! Dans ses fastes l'histoire  
Se plaît à raconter  
Et les noms et la vie  
Du soldat valeureux qui meurt pour la Patrie  
Et du barde inspiré qui vit pour la chanter !

Ce q  
Com  
Au  
Tan  
Et q  
Oui,  
Pou  
Com  
La c  
Et q

## LA CHAÎNE D'OR

Ce que je conte est vrai. Ce n'est pas une histoire  
Comme on en fait souvent et qu'on doit ne pas croire.  
Au reste en ces temps durs il surgit bien des maux.  
Tant de bras vigoureux demeurent en repos  
Et qui travailleraient s'ils avaient de l'ouvrage !  
Oui, l'on souffre partout. Puis il faut du courage  
Pour redire les maux de l'humble pauvreté,  
Comme, pour les guérir, il faut la charité,  
La charité du Christ qui va courbant la tête,  
Et que rien ici-bas ne rebute ou n'arrête.

J'étais donc, l'autre jour, au bureau. J'écrivais.  
Et, le front dans la main, écrivant, je rêvais  
Au passé qui n'est plus, au présent qui s'envole,  
A l'avenir, ce grand problème qui désole  
Ceux qui n'aiment pas Dieu, ceux qui n'ont pas la foi.  
Jean Dumanoir entra. Marchant tout droit à moi :

—Comment te portes-tu ? dit-il.

Et sa main blanche  
Serre la mienne alors dans une étreinte franche.

—Dieu merci, répondis-je, on se porte assez bien ;  
Mais l'on vieillit toujours et l'on n'y gagne rien.

Il sourit d'un air triste en approchant un siège.

Nous nous étions connus autrefois au collège,  
Et nous étions amis. Alors assez souvent,  
Dans les beaux jours d'automne, à l'époque où le vent  
Avec un bruit plaintif traîne les feuilles mortes,  
Nous marchions, en causant choses de toutes sortes,  
Sous les ormes touffus qui protègent la cour.  
Mais nous aimions surtout à parler de l'amour,  
Car il était sensible, et moi, j'étais poète.

Nous perdîmes ainsi des jours que je regrette,  
Je l'avoue à cette heure où je suis sans orgueil.  
Si c'était à refaire.....On est loin de l'écueil,  
Disons qu'on ferait mieux : il est aisé de dire.

Ainsi l'on oubliait Mélibée et Tytîre  
Pour songer au village où l'on avait quitté—  
Dans les pleurs, pensait-on—quelque jeune beauté.  
Jean rêvait une femme adorable et fidèle,  
Belle comme Didon, amoureuse comme elle—  
Un peu moins peut-être—et le plus beau des séjours,  
Un séjour dans les champs pour y filer ses jours.  
Je rêvais aussi moi de semblables délices ;  
Je rends grâces aux cieux qui me furent propices.

Jean quitta de bonne heure Horace et Lucien,  
Et le vieux séminaire où plus d'un doux lien,  
Comme un charme inconnu, nous ramène sans cesse.  
Après un long repos il entra dans la presse  
Pour rédiger l'annonce et l'humble fait divers.  
Ensuite il fut commis, puis, marchand. Les revers,  
Qui ne sont épargnés souvent qu'à la sottise,  
L'atteignirent bientôt. Ce fut une surprise  
Pour les riches prêteurs qui perdaient leur argent ;  
Ce fut pour lui la honte. Il reprit indigent,

Pour nourrir sa famille, un emploi que j'ignore.

Mais je reviens au fait. Si je digresse encore  
Sois indulgent, lecteur, et ne murmure pas.  
Mon récit n'est pas long, mais il est triste, hélas !  
Jean me dit :

Le Seigneur t'a fait digne d'envie :

Un emploi magnifique, et pour toute la vie !  
Des livres ! ces amis aux cœurs toujours ouverts  
Qui nous font oublier que le monde est pervers.  
De l'argent ! et jamais cette peur qui fend l'âme.  
De voir mourir de faim ses enfants et sa femme !  
Non, tu ne fus pas, toi, marqué d'un sceau fatal !...

Il s'animait ; son œil prit l'éclat du métal.

—Es-tu donc malheureux, Jean Dumanoir, lui dis-je ?

—Moi ? bah ! laissons cela : voilà que je t'afflige  
Voulant t'être agréable et te féliciter...  
Mais on voit tant de maux qu'on peut bien s'irriter.

—S'irriter ? allons-donc ! est-ce là le remède ?

—Non ! on courbe le front, on prie, on intercède,  
On demande du bois et du pain s'il vous plaît,  
Et l'on baise la main qui nous donne un soufflet !...  
On connaît bien cela, ça s'enseigne à l'école.

Il se leva de suite après cette parole.

—Attends un peu, lui dis-je, il faut encor causer.  
Ouvre mes vieux bouquins, cela va t'amuser  
Pendant que je termine une dernière lettre.

—C'est bien, je t'attendrai si tu veux le permettre.

—Je t'en prie.

Aussitôt il s'en alla plus loin,  
Avec un inquarto, se cacher dans un coin

Alors entra sans bruit, marchant d'un pas timide,  
Une enfant de dix ans. Son œil était humide.  
Le rayon qu'il jetait en se levant sur vous  
Valait une prière adressée à genoux.  
Elle avait les terreurs d'une biche farouche ;  
Et l'on ne voyait pas s'échapper de sa bouche



Le sourire si doux chez les enfants heureux.  
Elle eut été jolie avec ses blonds cheveux  
Et son chapeau de feutre appuyé sur l'oreille,  
Si sa joue eut gardé quelque teinte vermeille ;  
Mais elle était, hélas ! livide à faire peur.

—Approche, mon enfant, lui dis-je avec douceur ;  
Que veux-tu ?

—Je venais vous offrir une chaîne.

—Une chaîne ? Et pourquoi ?

—Nous sommes dans la gêne ;  
L'hiver arrive vite, et chez nous il fait froid.

—A ton air souffreteux, pauvre enfant, l'on te croit.  
Comment te nommes-tu ?

—Bernadette.

—Et ton père ?

—Mon père ? Excusez-moi, monsieur ; maman espère  
Qu'on trouvera bientôt quelque place pour lui,

Et que nul ne saura ce qu'on souffre aujourd'hui.

—Il est donc sans emploi ?

— Les places sont bien rares,  
Et les riches, monsieur, sont quelquefois avarés.

—Prends garde d'être injuste à force de souffrir.  
Que de pleurs à sécher, d'indigents à nourrir,  
Chère enfant, en ces jours de détresse où nous sommes !  
Et puis Dieu vient à nous quand s'éloignent les hommes.

Bernadette inclina la tête sur son sein ;  
Je vis deux pleurs tomber sur sa petite main,  
Et je craignis un peu d'avoir été sévère.  
Enfants, n'êtes-vous pas les anges de la terre ?  
Pourquoi vous contrister ? Mais je repris encor,  
Et d'un ton caressant :

—La chaîne est-elle d'or ?

—Oui, monsieur, regardez.

Sa voix était tremblante :

C'était l'espoir, sans doute. Elle ne fut pas lente  
A me faire admirer le précieux bijou.

—Ma mère ne veut plus la porter à son cou,  
Dit-elle en soupirant.

Cette chaîne était belle.

—Ta mère veut la vendre ? Et qu'en demande-t-elle ?

—Rien, monsieur.

Un sanglot vint étrangler sa voix.

—C'est pour avoir du pain, c'est pour avoir du bois !  
Ajouta-t-elle ensuite en joignant ses doigts maigres.

J'entendis rire alors des enfants tout allègres,  
Et cela me fit mal. Je cachai mon émoi.

—As-tu diné ? repris-je.

—Aujourd'hui ? non, pas moi,..  
Ni les autres non plus, excepté la petite.

—La petite ?

—Oui, monsieur ; son nom est Marguerite.

Elle a quatorze mois et commence à marcher.

Elle dine toujours car je vais lui chercher,

Lorsque le soir arrive et qu'il fait un peu sombre.

Le pain qu'on jette aux chiens en des endroits sans nombre. ?

—Et ta mère ? et ton père ?

—Eux, il n'ont jamais faim.

Ils le disent, toujours, en nous donnant le pain.

—C'est le premier objet que tu cherches à vendre ?

—C'est le dernier, monsieur ; si vous voulez le prendre.

—Non, garde-le. Vois-tu ? c'est encore un espoir.

Mais reçois cette obole et dinez tous ce soir.

—Merci ! merci, monsieur ! dit-elle.

Et sa paupière

S'emplit à ce moment d'une ardente lumière ;

Et sur sa pâle joue, et sur son front pensif  
Parut, dans un rayon, un bonheur fugitif.  
Elle s'en retournait. Il me vint une idée :  
La coupe des chagrins n'est pas encor vidée  
Pour cette pauvre enfant et ses parents honteux,  
Si j'allais voir quelqu'un et demander pour eux ?

—Donne ta chaîne d'or, dis-je à la jeune fille

—Oui, la voici, monsieur.

—Elle est lourde, elle brille,  
Pensais-je en la faisant rebondir dans ma main.

Mon ami Jean lisait je ne sais quel bouquin ;  
Je m'approche de lui, le touche sur l'épaule :

—Veux-tu faire une aumône ?

—Une aumône ? Mon rôle,  
Me répond-il, hélas ! serait d'en recevoir.

Je crus qu'il plaisantait. Je ne pouvais le voir.  
Incliné sur son livre et tout à sa lecture,

Il n'avait pas vers moi retourné sa figure.

—Achète pour ta femme un bijou précieux,  
Repris-je, lui mettant la chaîne sous les yeux

—D'où vient cela ? fit-il, bondissant sur sa chaise.

—On garde le secret, mon cher, ne t'en déplaie.

—Voilà, quand on est pauvre, à quoi l'on est réduit,  
Et, quand tout est vendu, l'on meurt dans un réduit !

—Tu connais cette chaîne, et tu sais quelle dame ?.....

Il m'arrête soudain, se reprend :

—Sur mon âme,

Ajoute-t-il alors, je ne sais rien du tout.

Je ne sais que cela : la misère est partout.....

Mais cette chaîne, toi, combien l'as-tu payée ?

Cette dernière phrase elle fut bégayée.

—Elle n'est pas à moi, mon brave Dumanoir.

—Non ? A qui donc alors ? Il faudrait le savoir.

—A quelques nobles gens, honteux de leurs misères,  
Qui vont mourir de faim au milieu de leurs frères,  
Plutôt que mendier.

Jean dit : C'est vrai cela.....

Mais qui donc t'a remis cette chaîne ?

—Voilà,

C'est une pauvre enfant qui m'attend à ma porte...

Moi je n'achète point d'objets de cette sorte,  
Du moins en pareil cas. Je n'ai jamais goûté  
Ce commode moyen de faire charité.

—Si j'avais, repart-il, quelques sous dans ma bourse,  
Je les donnerais bien à l'enfant sans ressource.....

Il fouillait son gousset. D'un ton rauque et fiévreux  
Il ajoute :

—Rien ! rien ! que je suis malheureux !

Or, comme il prononçait cette triste parole,  
La petite survint. Une crainte frivole

De ses jeunes esprits, je le crois, s'emparait.  
Je tardais à venir et le temps lui durait.  
Elle ne savait pas si j'étais bien honnête,  
Et de sa chaîne d'or pouvait être inquiète.

—Que je suis malheureux ! disait Jean, se levant.

Et son regard tomba sur la naïve enfant  
Qui venait de sourire en me voyant près d'elle.  
L'enfant s'arrête alors comme un oiseau dont l'aile  
Se brise tout-à-coup en volant dans les cieux.  
Elle porte sur nous un regard anxieux  
Et puis courbe la tête. On voit frémir sa lèvre :

—O mon père ! dit-elle.

Et lui, l'œil plein de fièvre,  
La bouche frémissante et le front en sueurs,  
Il la prend dans ses bras et l'inonde de pleurs.



## II

L'airain des vieux clochers avait sonné six heures ;  
Et déjà les remparts, les arbres, les demeures,  
Comme dans un manteau, se drapaient dans la nuit.  
Je sortis. Il neigeait, et la neige avec bruit  
Tourbillonnait dans l'air et fouettait les fenêtres.  
En marchant je songeais à tous ces pauvres êtres  
Qui grelottent, serrés contre un foyer sans feu,  
Et que semble oublier la charité de Dieu.

Je marchais à grands pas comme c'est ma coutume.  
De loin, à la clarté du fanal qui s'allume,  
Je vois, dans le brouillard, un jeune couple heureux  
S'avancer en riant sur le trottoir poudreux.  
Au bras du cavalier, comme une vigne au chêne,  
La femme est suspendue ; et ses cheveux d'ébène,  
D'un turban de velours s'échappant à demi,  
Effleurent, parfumés, les lèvres de l'ami.  
Deux jeunes amoureux ont cent choses à dire ;  
Bien gaiement ils causaient ; et leurs éclats de rire

Comme les blancs flocons s'éparpillaient au vent.  
Je souffrais, leur bonheur me parut insolent.  
Pourtant ne faut-il pas que la jeunesse chante ?  
Le monde est ainsi fait : Près d'une âme méchante  
Une âme pure exhale un parfum de vertu ;  
Près d'un riche superbe un pauvre est demi-nu :  
Un bouton s'ouvre encor près d'une fleur qui tombe,  
Et le berceau sourit à côté de la tombe !

En songeant à ces faits qui troublent la raison,  
J'arrivai sur le seuil d'une haute maison.

—C'est bien ici ! me dis-je.

Alors, dans les ténèbres,

Le marteau me parut frapper des coups funèbres.  
Une enfant descendit deux ou trois escaliers  
Et se hâta d'ouvrir. De ses méchants souliers  
Ses pieds mignons sortaient rougis par la froidure.  
Ses dents claquaient bien dru. Libre, sa chevelure  
Protégeait son épaule en la voilant un peu.  
Elle souffrait. Hélas ! tout souffrait en ce lieu !

—Vous êtes le docteur !... Montez, monsieur, dit-elle.  
Papa ne vous suit point ?

Et, tenant sa chandelle,  
Afin d'éclairer mieux elle monta devant.

—Je suis le médecin, dis-tu, ma pauvre enfant ?  
Tu te trompes.

—Montez quand même. Tout à l'heure  
Le médecin viendra dans notre humble demeure.

—Qui donc, chère petite, est malade chez vous ?

—Ma mère, monsieur.

—Ah !

Alors un chant bien doux,  
Un chant triste et dolent vint frapper mon oreille.

—On n'entend pas partout, dis-je, une voix pareille ;  
Qui chante donc ainsi ?

La petite pleurait.

—Mais dans cette maison, à ce qu'il me paraît,  
Tout n'est pas désolé, me disais-je en moi-même.

La porte s'ouvre alors, puis une femme blême  
 M'apparaît aussitôt dans un méchant fauteuil.  
 Je m'arrête, surpris, un instant sur le seuil,  
 Car c'est elle qui chante. Elle se tait de suite  
 Et veint, dans sa frayeur, je crois, prendre la fuite,  
 Mais sur son siège dur elle retombe. Non,  
 Je ne saurais conter quel étrange rayon  
 Jaillit en ce moment de sa morne paupière,  
 Et comme elle reprit une attitude fière !  
 Malgré son front livide, elle était belle encor  
 Avec sa robe blanche, avec sa chaîne d'or  
 Dont les brillants anneaux flottaient sur sa poitrine.  
 Elle étendit vers moi sa main osseuse et fine :

—Venez-vous en ce lieu chercher de la pitié ?  
 Me dit-elle soudain. Au nom de l'amitié  
 Venez-vous demander qu'on songe à la détresse,  
 Qu'on ranime les cœurs qui sont dans la tristesse ?  
 .....  
 Se couche-t-on chez vous quelquefois sans souper,  
 Et voit-on au chevet les spectres se grouper ?  
 .....  
 Je vous ferai l'aumône. Aimez la Providence,  
 Et du bien qu'on vous donne usez avec prudence,  
 Car après le soleil on voit monter la nuit,

Le bonheur passe vite et la douleur le suit !

.....  
 J'ai de l'or; je suis riche—Elle montrait sa chaîne—  
 Mes enfants n'ont jamais, monsieur, connu la gêne,  
 Et, s'ils souffrent un peu, c'est de me voir souffrir.”

Bernadette pleurait. L'enfant qui vint ouvrir,  
 Vous le pensiez sans doute, était ma Bernadette.  
 La pauvre femme, alors, se relève et rejette  
 Sur son cou grêle et blanc ses boucles de cheveux.  
 Quelques enfants jouaient et se croyaient heureux.

—Venez ici, dit-elle. Et sa parole tremble.

Eux, dans une autre pièce ils se sauvent ensemble.  
 Marguerite, pourtant, tombant à chaque pas,  
 S'avance vers sa mère et tend ses petits bras.  
 Et sa mère la prend, sur ses genoux la couche,  
 La couvre de ses mains afin qu'on ne la touche,  
 Et se met à chanter comme pour l'endormir.  
 Ah ! j'aurais aimé mieux entendre alors gémir,  
 Dans son mortel chagrin, la pauvre malheureuse !  
 Cela m'eût touché moins. C'est une chose affreuse  
 Que de rire ou chanter à force de douleurs !  
 De ma main j'essuyais mes paupières en pleurs ;

Je

Et

N'

Et

Co

En

Et

Nos

Tu

Dou

Il se

Mai

Den

Ava

Car

Je n'avais jamais vu de détresse aussi forte.  
Et j'étais là, debout, toujours près de la porte,  
N'osant aller plus loin, ne pouvant pas parler  
Et tenté de m'enfuir ou de m'agenouiller.  
Comme moi Bernadette aussi semblait attendre.

Enfin sur l'escalier des pas se font entendre  
Et Dumanoir arrive avec le médecin.  
Nos mains se pressent :

—Jean, dis-moi dans quel dessein  
Tu me cachais ainsi ta misère profonde :  
Doutais-tu de mon cœur ou craignais-tu le monde ?

Il secoua la tête et ne répondit rien ;  
Mais je vis dans ses yeux deux pleurs brûlants.

Eh bien !  
Demandai-je au docteur, comment est la malade ?

Avant qu'il répondit :

—Il faut que je m'évade,  
Car depuis quinze jours l'on me tient en prison,

Dit la femme en délire, et cela sans raison.  
Mes enfants avaient faim ; nous étions sans ressources ;  
Je me suis mise alors à faire quelques courses  
En mendiant du pain, en mendiant des sous,  
Et tous m'ont refusée ! Alors moi, voyez-vous,  
J'ai volé, quelque part, en passant, je suppose,  
Un morceau de pain blanc, rien qu'un, pas autre chose,  
Et voilà que de suite on m'a mise au cachot !.....

Le reste se perdit dans un amer sanglot.  
Les enfants, tour à tour sortis de leur cachette,  
Écoutaient étonnés. D'une façon discrète  
Le médecin me dit :

— Non, je n'ai plus d'espoir.

Deux semaines après, un jeudi, vers le soir,  
J'allai m'agenouiller, un peu mélancolique,  
Sur les dalles de bois de l'humble basilique.  
Devant le tabernacle, avec humilité,  
Quelques chrétiens priaient le Dieu de charité.  
Sous les vastes arceaux flottaient d'étranges ombres ;  
Et, comme l'œil d'un ange, au fond des voûtes sombres  
La lampe d'or veillait.

## Une enfant à l'air doux

A l'autel de Marie était seule à genoux.  
Une grande douleur semblait remplir son âme,  
Et ses yeux suppliants invoquaient Notre Dame.  
Sur des tables de marbre, en face de l'autel,  
Des cierges et des fleurs faisaient monter au ciel,  
Les premiers, les rayons de leurs paisibles flammes,  
Les secondes, l'encens de leurs chastes dictames.  
Et l'enfant se leva. Je ne sais quel émoi  
Paraissait l'agiter dans sa naïve foi.  
Elle était, ce soir-là, toute de noir vêtue.  
Son regard se suspend à la blanche statue  
De la mère de Dieu pleurant près de la croix.  
Elle prie ardemment et sa pieuse voix,  
Comme un écho sacré du ciel est entendue.  
Elle ouvre le balustre et se trouve rendue  
Près des tables de marbre où brillent fleurs et feux.  
De nouveau vers la Vierge elle lève les yeux,  
Et dépose, en tremblant sous la clarté sereine,  
Près des vases de fleurs, une brillante chaîne.

En voyant Bernadette offrir sa chaîne d'or  
La Mère des douleurs parut sourire encor.

Quelques jours ont passé. Près d'un feu qui pétille



Dumanoir, entouré de sa jeune famille,  
Pleure silencieux. Le vent perce les toits.  
Un petit mendiant, se soufflant dans les doigts,  
Vient, pour l'amour de Dieu, demander l'assistance.  
Dans la maison en deuil reparait quelque aisance :  
Bernadette a touché le Seigneur par sa foi,  
Et son père, un matin, a trouvé de l'emploi.

—Donne, fit Dumanoir, donne à chaque misère !  
Donne, ma Bernadette, afin qu'une autre mère,  
En ces jours de malheur, ne meure pas de faim !...

L'enfant au petit pauvre apporta tout un pain.

ance.

e :

!

!...

## JOIE ET PEINE

Le doux printemps commence...  
Une allégresse immense  
Règne de tout côté.  
A la terre ravie,  
Il rend amour et vie,  
Il rend grâce et beauté.

Mais, hélas ! la tombe muette  
Ne me rend pas, en ces beaux jours,  
Les deux anges que je regrette,  
Les fruits de mes chastes amours !

La fertile prairie  
Nous rend la fleur jolie,  
Les arômes nouveaux ;  
La forêt, son ombrage  
Et le charmant ramage  
Des matineux oiseaux.

Mais, hélas ! la tombe muette  
Ne me rend pas, en ces beaux jours,  
Les deux anges que je regrette,  
Les fruits de mes chastes amours !

Les bosquets solitaires  
Nous rendent leurs mystères  
Et leurs joyeux échos ;  
Les ruisseaux et les fleuves,  
Mille parurent neuves  
Qui luisent dans leurs flots.

Mais, hélas ! la tombe muette  
Ne me rend pas, en ces beaux jours,  
Les deux anges que je regrette,  
Les fruits de mes chastes amours !

L'aube nous rend encore  
Son gai reflet qui dore  
Nos rayonnants chassiss,  
Et la perle brillante,  
Qui s'attache, tremblante,  
A la coupe des lis.

Mais, hélas ! la tombe muette  
Ne me rend pas, en ces beaux jours,  
Les deux anges que je regrette,  
Les fruits de mes chastes amours !

Le ciel rend la rosée  
A la glèbe épuisée ;  
Il nous rend le soleil,  
La vive luciole,  
La brise fraîche et molle,  
Le papillon vermeil.

Mais, hélas ! la tombe muette

Ne me rend pas, en ces beaux jours,  
Les deux anges que je regrette,  
Les fruits de mes chastes amours !

La mer nous rend ses lames  
Que déchirent les rames  
Des pêcheurs indolents,  
Et les blanches nacelles  
Qui balancent leurs ailes  
Comme des goëlands.

Mais, hélas ! la tombe muette  
Ne me rend pas, en ces beaux jours,  
Les deux anges que je regrette,  
Les fruits de mes chastes amours !

## ADORATION

Je t'adore, ô mon Dieu ! Du fond de ma misère  
J'ose élever vers toi, vers toi qu'on dit sévère,  
    Mes mains pleines d'iniquités.  
Mon front est prosterné devant ta face sainte.  
Je reprendrai, Seigneur, dans l'amour et la crainte,  
    Les sentiers droits que j'ai quittés.

Je t'adore, ô mon Dieu, quand les brises tiédies  
Font chanter des forêts les cimes reverdies  
Et que les nids font leurs concerts ;  
Quand l'hiver se revêt de son linceul de givre,  
Que l'aquilon mugit comme un cornet de cuivre  
Sur les chemins partout déserts !

Quand le soleil levant, d'une brillante gerbe  
Inonde ma fenêtre, et que le lis superbe  
S'ouvre pour l'autel du saint-lieu ;  
Quand l'airain, vers la nuit, de vallée en vallée,  
Pour louer ton saint nom, sonne à toute volée,  
Je t'adore encore, ô mon Dieu !

Car c'est par toi, Seigneur, que le soleil se lève,  
Que les veines des bois sentent courir la sève,  
Que les fleurs étoilent les champs !  
Tu sais creuser un lit à la sombre rivière,  
Tu jettes dans l'espace ainsi qu'une poussière,  
Des flots d'astres étincelants !

Tu fais briller l'éclair, tu fais gronder la foudre,  
Tu commandes aux vents et tu réduits en poudre  
Tout ce qu'élève un sot orgueil !  
Ta clémence est sans borne et ta gloire, infinie !

Ton pouvoir est loué, ta sagesse est bénie  
Dans le berceau, dans le cercueil !

Qui suis-je devant toi pour t'offrir ma prière ?  
Un atôme perdu dans les flots de lumière  
Que tu verses sur l'univers !

Je ne suis qu'une feuille au hasard emportée,  
Et qu'une goutte d'eau par l'orage jetée  
Dans le gouffre profond des mers !

Qui suis-je moi, Seigneur, pour t'appeler mon père ?  
Pour entendre ta voix me dire : Enfant, espère ;  
Mon ange veillera sur toi ?

Qui suis-je pour paraître en ta sainte présence ?  
J'ai fait souvent le mal sans craindre ta puissance,  
Quand j'aurais dû sécher d'effroi.

Que de jours j'ai passés oublieux de ta gloire !  
De tes bienfaits, Seigneur, j'ai perdu la mémoire :  
J'ai senti chanceler ma foi !

J'ai douté de ta grâce et ri de ta promesse !  
Je te voyais si grand que, dans ma petitesse,  
J'ai dit : Dieu pense-t-il à moi ?

Et pourtant, sur mon front, je ne sais pas quel signe



Me dit que de ton ciel je puis devenir digne,  
Et que mes yeux devront te voir.  
Un rayon merveilleux, une éternelle flamme,  
Pour s'élançer vers toi, s'échappent de mon âme  
Comme le feu de l'encensoir.

Non, l'homme tout entier n'est pas pétri de boue !  
Une étincelle ardente en son âme se joue  
Comme une étoile en un ciel noir.  
C'est le foyer brûlant qui fait luire le phare,  
C'est l'éclat, le parfum dont l'humble fleur se pare,  
C'est la foi, l'amour ou l'espoir !

Quand le chêne orgueilleux tombe dans la tempête,  
L'humble roseau, souvent, relève encor la tête :  
Je me relèverai, Seigneur.  
Le remords a déjà brisé mon cœur de marbre,  
Comme le ver caché qui fait périr un arbre  
Dont il vient de mordre le cœur.

Je t'adore, ô mon Dieu ! Que le fier incrédule,  
Sur son luth profané, chaque jour ne module  
Que des refrains blasphémateurs,  
Je ne rougirai point de mes saintes livrées :

Ta grâce émoussera les flèches acérées  
De quelques sots persécuteurs.

Je t'adore, ô mon Dieu ! je te sers, ô mon maître !

Je bénis ta bonté de m'avoir donné l'être,

Ne serait-ce que pour souffrir.

Je chanterai ton nom dans mon humble harmonie !

Que m'importe le monde et sa froide ironie ?

Un jour le monde doit périr !

Mes jours sont peu nombreux : laisse-moi, je t'en prie,

O maître de la mort, ô maître de la vie,

Laisse-moi vivre encore un peu !

Seule l'éternité peut mesurer ton âge.

Pendant que, dans le ciel, l'ange te rend hommage,

Moi je t'adore ici, mon Dieu !

Ave,  
La d  
Histo  
La vi  
Table  
Répon  
Fili h  
Terna  
Rémin  
Noël. .  
Le ret  
Dulcia  
La fen  
Napolé

## TABLE DES MATIÈRES

Ave, Maria .....	5
La débacle .....	9
Histoire d'un Ange.....	33
La vie .....	45
Tableau d'hiver.....	48
Réponse.....	52
Filii hominum, usquequo gravi corde ?.....	55
Ternaires.....	59
Réminiscences.....	62
Noël.....	68
Le retour aux champs.....	75
Dulcia linquimus arva .....	79
La fenaison.....	83
Napoléon III.....	90

Où sont mes rêves.....	95
Le printemps.....	100
A mon ami J. A. Genand.....	107
Le poète pauvre.....	112
Pour te chanter.....	117
Libera !.....	120
Je n'y crois plus.....	126
Le passé.....	128
Aux expatriés.....	136
Loin de la foule.....	139
La maison paternelle.....	141
La voix des bois.....	145
Le chant du Canadien.....	148
1837.....	150
La vision de Montgomery.....	162
Les brayeurs.....	171
Si tu pouvais parler.....	174
Tentation.....	179
Dis-moi ton nom.....	183
Les mondes.....	185
La première neige.....	188
A Crémazie.....	193
La chaîne d'or.....	199
Joie et peine.....	221
Adoration.....	225

..... 95  
..... 100  
..... 107  
..... 112  
..... 117  
..... 120  
..... 126  
..... 128  
..... 136  
..... 139  
..... 141  
..... 145  
..... 148  
..... 150  
..... 162  
..... 171  
..... 174  
..... 179  
..... 183  
..... 185  
..... 188  
..... 193  
..... 199  
..... 221  
..... 225

